*dancing on a magic*

# MUSHROOM

matt fishbeck - les anoraks sages - bibio - metronomicon audio
the new pornographers - superbravo - washed out - tv personalities
destroyer - superpitcher - the hacker - elliott smith - jon brion - melenas
en attendant ana - italo-pop 2017 - top of the pop - et plus encore...

décembre 2017

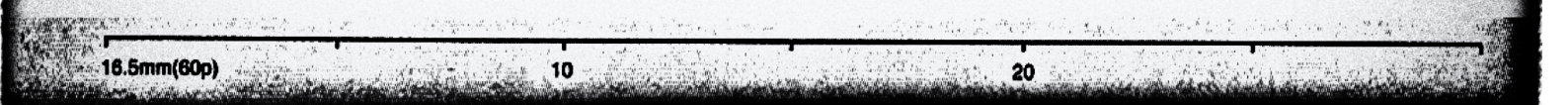
#0

**Mushroom par Section 26**

Ce fanzine est né dans l'urgence à un moment où nous, les 26 démissionnaires de la revue pop moderne, nous rendions compte que nous n'avions aucune envie de laisser les choses se terminer ainsi. Dans l'élan de notre claquage de porte (un désaccord de fond avec le repreneur de Magic), l'idée d'un *one shot* en forme de renaissance du format originel de notre revue – le fanzine *Magic Mushroom*, né en 1991, a marqué le début de l'histoire – nous semblait la meilleure idée pour boucler la boucle, et repartir sur d'autres aventures, collectivement. La suite, on l'imagine pour commencer sur la toile, puis sur papier, si les choses avancent bien.

En tout cas, **nous sommes Section 26, et nous n'avons pas l'intention d'arrêter d'écrire sur la pop moderne**.

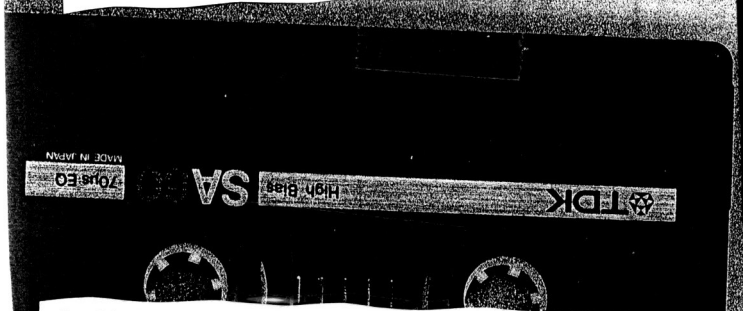
Section 26 - thibaut allemand thomas bartel christophe basterra sylvain collin boris cuisinier florine delcourt tom gagnaire alexandre gimenez-fauvety etienne greib matthieu grunfeld gérôme guibert sébastien jenvrin charline lecarpentier rosario ligammari laurent maréchal xavier mazure alex mimikaki nicolas plommée philippe richard lyonel sasso thomas schwoerer victor thimonier fred valion émilien villeroy elvire von bardeleben julien welter vincent théval catherine guesde **magic mushroom canal historique** gildas debaussart philippe levy éric pérez jflp jean-fabien leclanche philippe dumez **dessins diy** seitoung maxim cain fabienne quentel harmonie aupetit **photos** narumi omori maud taylor **agrégateur de contenu** samuel etienne



CONTEXTE EDITORIAL

# Le cycle de vie des champignons

Depuis le milieu des années 80, je fais ou j'écris dans des fanzines. En février 1991, lors de la première édition de la Route du Rock à Saint-Malo que je « couvrais » pour mon propre fanzine *Lively 'zine* (fanzine officiel du label touching pop Lively Art) et pour le mythique fanzine parisien *New Waves* (qui lui sortait tout juste d'une mauvaise aventure en kiosque), je découvrais un tout nouveau fanzine consacré à l'indie-pop : ***Magic Mushroom***. Un fanzine certes, mais déjà très classe puisqu'imprimé en offset et maquetté avec un ordinateur (ce qui était la révolution 0.1 de l'univers du fanzinat !). Je repartis de Saint-Malo avec 10 exemplaires de ce numéro 0 et assurerai ensuite le dépôt-vente de *Magic Mushroom* sur Nantes pendant quelques années. Je n'ai jamais écrit dans *Magic Mushroom*, ni dans *Magic !*, ni dans *Magic RPM* mais j'ai toujours suivi de près l'aventure de ce fanzine devenu grand et dont le regard expert et exigeant sur la pop moderne restera une marque de fabrique durant un quart de siècle. Faire d'un fanzine un magazine de presse nationale et le maintenir à flot sans renier ses origines est une prouesse que peu (aucun ?) autres titres auront su faire sur une si longue période. Les fanzines sont voués à disparaître rapidement (de la même trempe et contemporains de *MM* je pense à *Another View*, *Jellyfish*, *Hyacinth*, *Octopus*, ou *Prémonition*), mais quelques rares exceptions traversent le temps véhiculant une passion restée pure. *Magic* était de ceux-là.




La démission collective de 26 journalistes le 17 novembre a fait l'effet d'une petite bombe dans le landerneau de la presse musicale et comme beaucoup de lecteurs de ***Magic RPM***, je m'en suis trouvé attristé pour ce titre. Surtout, je suis tombé des nues en apprenant que ces passionnés de musique devenus au fil des années des experts de la pop écrivaient à titre gracieux. La passion des fans est une formidable énergie, elle est inextinguible.

Sur les réseaux sociaux, la réaction des lecteurs de *Magic* m'a beaucoup étonné : nombreux étaient ceux qui écrivaient, en substance : « *ce n'est pas un nouveau Magic que l'on veut, ce sont vos* {les démissionnaires] *chroniques que l'on veut lire !* ». Certains suggéraient d'ouvrir un blog, d'autres incitaient à lancer un nouveau magazine et étaient prêts à lancer une campagne de *crowdfunding* pour aider le collectif. Pour ma part, je ne voulais pas que *Magic* finisse sa belle aventure éditoriale en une déchirure finale si brutale qu'elle laisserait sûrement de mauvaises cicatrices. Non, clore proprement cette aventure pour les « historiques » me semblait important ; d'une part pour eux, d'autre part pour laisser voguer *Magic* sur d'autres mers désormais. Par l'intermédiaire d'un vieil ami membre de ce collectif qui m'a fait part des discussions internes sur la suite à donner, je leur ai donc fait cette proposition : « je suis prêt à prendre en main la confection d'un fanzine qui s'appellera **MUSHROOM** et que l'on sortira dans un mois au plus tard. Vous y mettez ce que voulez, sous la forme que vous voulez. Ce sera fait à la main, DIY ». **Boucler la boucle** : refaire un fanzine à l'esthétique DIY comme les fanzines *lo-fi* des années 80 : *Les Anoraks Sages*, *Les Jolies Mélodies*, ... Et, comme il se trouve que je suis malouin depuis quelques années, cette fin s'inscrirait aussi à Saint-Malo « là où tout a commencé » comme l'a écrit et dessiné Jacques Villeglé, un des inspirateurs du... pop-art. Là où tout se terminerait donc. Mais cette fin idéalisée ne serait pas aussi belle si les anciens « Magiciens », parfois portés disparus, n'étaient de l'aventure. Alors oui, malgré les inévitables remous du passé (sur un quart de siècle, il y en eut forcément, parfois de mauvaise foi), ils sont là, pour vous. Ce sera notre touche 90's, notre « Jacques Pradel touch ».

Ce fanzine est gratuit, le geste est gratuit (il n'y aura pas de suite, c'est un *one-shot*), le support est gratuit. On mise sur l'invention d'une nouvelle forme de distribution : le *crowdprinting*. En gros, ce fanzine est fait de photocopies que vous, lecteurs, ferez vous-mêmes pour en assurer la diffusion. **Vous, chers lecteurs, êtes nos imprimeurs !** Au lieu de vous faire payer 5 euros, on vous offre ce journal en vous demandant – s'il vous plait – de faire pour 5 euros de photocopies dans le *copyshop* près de chez vous (vous avez aussi le droit de détourner la photocopieuse ou l'imprimante de votre boulot) et **distribuez ce fanzine autour de vous** en demandant de continuer cette chaîne (selon le bon principe pyramidal, celui qui brise la chaine connaîtra malheur et tourmentes pendant 7 années minimum – vous êtes prévenus). On vous demande de disséminer les spores du Mushroom et la pop continuera de faire résonner le monde.

**Mushroom** est un barouf d'honneur, une *happy end*, mais l'impulsion est là. La pop est une spore de combat et dès le début de l'année 2018, on vous en dira plus sur le nouveau site et un possible nouveau magazine.

Samuel Etienne (non, pas celui de *Questions pour un champion*)

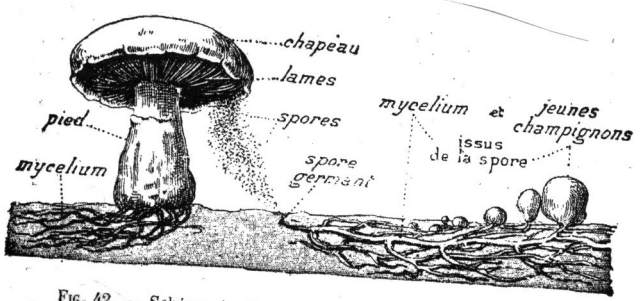



Fig. 42. — Schéma du développement du Champignon de couche.

MUSHROOM, décembre 2017

13/10/2014 pour demain

**Projet né de l'imagination d'un seul homme à la fin des années 1970, Felt reste une sorte d'OVNI dans l'histoire de la pop indépendante britannique. Entre autres raisons à cause de la légende qui voudrait que l'énigmatique Lawrence, qui rêvait de se faire un nom à partir de son seul prénom, ait planifié l'existence de son groupe à géométrie très variable : 10 ans, 10 albums, 10 singles. Dont acte. Ainsi, depuis un dernier concert donné le 19 décembre 1989, Felt continue de susciter passions et vocations, alors que son mentor, réincarné entre temps en Denim puis Go-Kart Mozart, se refuse à toute reformation. Mais peaufine de temps à autres des rééditions, comme en témoignent les… six années passées sur de nouvelles versions à paraître en 2018.**

La passe de quatre. Après les premières versions bâclées de la fin des années 80, celles monochromes de 1992 (pochettes grises pour l'époque Cherry Red, blanches pour la période Creation) puis les versions "fac similé " de 2003, la discographie de l'un des groupes les plus importants de l'histoire de la musique pop est à nouveau rééditée en CD, dans un format original : une boite contenant, outre l'album (presque) originel, quelques artefacts d'époque et un 45 tours. Le tout sans aucun morceau inédit ni démo déterrée – cela va sans dire. Mais cette fois, le format vinyle est aussi à l'honneur, doté de superbes pochettes "gatefold", qui s'avèrent autant destinées aux fans complétistes – il en existe quelques-uns – qu'à une nouvelle génération, longtemps découragée par les prix prohibitifs de ces disques pas tout à fait comme les autres – il est d'ailleurs assez incroyable de constater à quel point le public d'une formation aussi confidentielle ne cesse de se renouveler au fil du temps. Les cinq premières références annoncées pour le 23 février 2018 (le même jour que le nouvel album de Go-Kart Mozart, *Mozart's Mini-Mart*), l'occasion était trop belle pour ne pas revenir de façon… décousue sur les pérégrinations d'un groupe, ou plutôt d'un homme prénommé Lawrence, rétrovisionnaire génial (il remet le Moog au goût du jour sur l'hypnotique *Space Blues* quatre ou cinq ans avant Stereolab, Blur ou Pulp) et perdant aussi magnifique que la plupart de ses chansons.

# TITRE

## UNE DÉCLARATION

par Christophe Basterra

*dessin: maxim cain*

F.E.L.T. Les lettres majuscules ont toujours accompagné ce nom à la perfection. Je ne sais pas pourquoi. Une question purement graphique, je suppose. Vous pouvez bien sourire, vous aurez beau protester (même pour la forme), il ne s'agit pas d'un groupe comme les autres. Non, cette affirmation n'est pas uniquement liée à la légende que son leader intransigeant s'est amusé à bâtir – même si, pour les béotiens, elle contribue forcément à la dimension fascinante de l'histoire. La fameuse règle de trois : dix années (la décennie quatre-vingts), dix singles (le tout premier, Index, enregistré dans une chambre en solitaire n'est qu'un prequel), dix albums (les compilations ne comptent pas). Mais cette différence – dans le sens warholien du terme – n'est pas non plus le seul fruit des lubies (les albums doivent tous compter un nombre pair de chansons, même s'il y eut une erreur, réparée lors des rééditions – à vous de la retrouver), du sens du détail (l'interdiction faite au batteur d'utiliser les cymbales sur les premiers albums et singles) et autres habitudes invraisemblables que l'on prête à ce Lawrence de Birmingham, qui a longtemps tenté de dissimuler son nom de famille pour ajouter une part de mystère à son épopée. Mais c'était avant l'ère wikipediesque, lorsque les seules sources d'informations se trouvaient dans les notes de pochette, les articles de la presse spécialisée (britannique, essentiellement), les fanzines et sur les ondes de quelques radios (un temps) libres et / ou d'état….

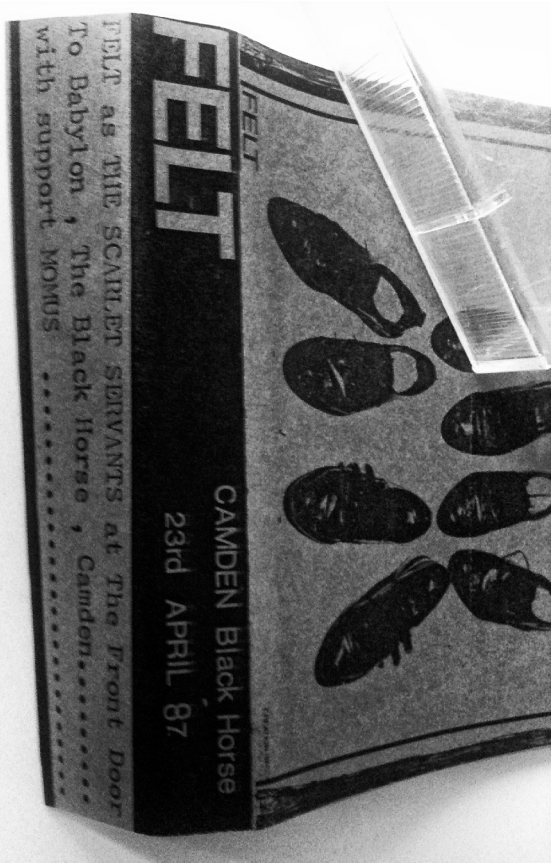
1984, à Paris, chez New Rose, disquaire mythique sis rue Pierre Sarrazin, à quelques mètres du Boulevard Saint Michel et de la Sorbonne – que demander de plus lorsqu'on est étudiant ? C'est en cette année et en ce lieu regretté et fondateur de tant de passions que j'ai acheté mon premier disque de Felt, l'album *Strange Idols Pattern And Other Short Stories* – doute : n'était-ce pas finalement le fameux 25 centimètres exclusivement sorti en France chez Virgin (“*le même label que John Lydon !*”) et qui compilait en fait les premiers singles ? J'hésite maintenant… En revanche, je me souviens très bien avoir découvert le groupe et ce nom quelque temps auparavant par le biais d'une compilation essentielle réalisée sur le label indépendant Cherry Red (achetée d'occasion dans un disquaire de Montparnasse aujourd'hui disparu) : le temps de trois minutes donnant rendez-vous avec l'éternité, *My Face Is On Fire* (deuxième chanson de la face B) conjuguait avec un tel brio fragilité et assurance que j'en suis tombé immédiatement amoureux – son auteur, perfectionniste maladif, fut lui tellement déçu du résultat qu'il décida de la réenregistrer sous le titre *Whirlpool Vision Of Shame*… Personnellement, j'ai dû la réécouter en boucles plusieurs jours durant, me moquant bien des autres formations présentes sur le vinyle – et pourtant : The Monochrome Set, Marine Girls, Everything But The Girl, Eyeless In Gaza, Thomas Leer, The Passage, Joe Crow (Compulsion, la fameuse chanson reprise quelques années plus tard par Martin Gore)… Pour résumer, je ne m'en suis jamais remis.

Felt, donc. Une histoire à la fois simple et complexe, celle d'un homme littéralement obsédé par la culture pop – oui, dans le sens warholien, toujours. Une histoire qui commence vers 1976, quand la mouvance punk et son esprit DIY s'imposent en Grande-Bretagne, bottent le derrière d'une scène musicale ronronnante et donnent des idées à nombre d'adolescents désœuvrés – la liste est trop longue pour n'en citer que quelques-uns. Qu'ils soient d'Edimbourg ou de Liverpool ; de Manchester ou de Glasgow ; de Leeds ou de Sheffield. Et même de Birmingham. C'est dans cette ville du nord de l'Angleterre que Lawrence assiste, au printemps 1977, à la tournée *Idiot* d'Iggy Pop – accompagné entre autres par David Bowie au clavier –, un événement qui s'avérera être un véritable catalyseur, pour lui comme pour tant d'autres. Les nouveaux groupes émergent d'un peu partout, les labels indépendants également – on ne le sait pas encore, mais à la fin des années 1970, ces derniers seront le creuset des tendances musicales du futur : Mute, Factory, Fast Product, Postcard, Rough Trade… Depuis la bourgade de Water Orton, Lawrence pique un nom (mais pas que…) dans une chanson du *Marquee Moon* de Television – *Venus* : “*How we felt (did you feel low?)*” –, s'achète guitare et ampli, imagine un label – Shangaï Records (deux références au compteur) – et publie en 1979 le 45 tours *Index* – qu'on qualifiera de minimaliste. Faux départ. Quelques mois plus tard, le jeune homme cherche à détruire tous les exemplaires dudit disque et fomente son plan : cette fameuse règle des trois dix qu'il compte mener à bien – pari qu'il réussira avec la sortie dans les derniers soupirs de 1989 de l'album *Me & A Monkey On The Moon* dont le graphisme 70's et les chansons autobiographiques annoncent en fait la suite des aventures imaginées par Lawrence (mais c'est une autre histoire). Encore aujourd'hui, peu importe de savoir si l'homme a inventé ce plan en cours de

route ou s'il l'a vraiment anticipé. Car, vrai ou faux, ce désir nourrit en partie cette fascination qui perdure depuis quatre décennies – et ce n'est sans doute pas fini. Mais, même si l'on ne peut s'empêcher de penser à la réplique finale du western de John Ford, *L'Homme Qui Tua Liberty Valance* (1962) – "*Quand la légende dépasse la réalité, on imprime la légende*" –, cela ne saurait occulter la vraie raison qui fait de Felt un groupe si différent. Pour moi, en tout cas.

Dans mon univers, Felt est un groupe "passeur". En prenant un peu de recul, je me suis aperçu que tous les artistes avec lesquels j'ai grandi et / ou que je suis compulsivement (au hasard, et parmi quelques autres : New Order, The Pale Fountains, The Go-Betweens, Saint Etienne, Moose…) ont cette dimension "pédagogique". Car, hier comme aujourd'hui, se plonger dans le parcours rocambolesque et dans la discographie de Felt revient à dérouler le fil d'une pelote extravagante, où les époques, les arts (majeurs, mineurs), les lubies s'entrecroisent au gré des envies d'une tête pensante, qui, tout en additionnant génie et minutie, rêvait de gloire. Pourtant, à l'époque, ce garçon à la gueule d'ange va tout faire, pour saborder une popularité qui lui a parfois tendu les bras l'espace de quelques minutes – le single homérique *Primitive Painters*, enregistré en compagnie de "*la voix de Dieu*", Elizabeth Fraser des Cocteau Twins… Le principal intéressé s'en est toujours défendu, mais ne le croyez surtout pas. Réaliser un album exclusivement constitué d'instrumentaux de moins de deux minutes (*Let The Snakes Crinkle Their Head To Death*, rebaptisé *The 17th Century* dans la prochaine série de rééditions) juste après un single d'une évidence absolue (*The Ballad Of The Band*, en guise d'adieu à l'un des artisans du son Felt première période et de la "ligne claire" en général, le guitariste Maurice Deebank) relève du *Commercial Suicide* – pour paraphraser Colin Newman, le leader de Wire, groupe pour lequel Lawrence n'a jamais caché son admiration. Et que dire des acides gobés avant de monter sur scène devant une armée de directeurs artistiques prêts à sortir le carnet de chèques pour signer le groupe au mitan des années 1980 ? Résultat : Lawrence quitte la scène après une ou deux chansons et demande aux spectateurs de se faire rembourser. Vous l'avez deviné : Felt ne signera jamais sur une major, ni pour un pont d'or – contrairement à nombre de ses contemporains : Orange Juice, The Pale Fountains, The Smiths, The Weather Prophets, Primal Scream…

Mais encore une fois (il convient d'insister), le plus important se trouve ailleurs. À tous ceux qui se piquent et se piqueront d'un peu de curiosité, Lawrence offre les clés imaginaires d'un univers sans frontière. Car, agençant un puzzle musical et iconographique, il laisse maintes portes entrouvertes. Il suffit de les pousser pour partir à la découverte d'autres sphères — et constater qu'elles sont toutes peu ou prou liées. S'entourant souvent de confrères musiciens comme producteurs (Robin Guthrie des Cocteau Twins, Mayo Thompson des légendaires Red Krayola, feu Adrian Borland de The Sound), graphiste amateur pour certains de ses paires les plus fréquentables sous le nom Shangai Packaging Company (Peter Astor, Primal Scream, une compilation Creation Records, … lui-même), Lawrence multiplie les indices pour ceux qui souhaitent se prendre au jeu. Au débotté, on pourrait citer une pochette (*The Splendour Of Fear*) détournant à peine l'affiche célébrant la sortie anglaise du film *Chelsea Girls* d'Andy Warhol – oui, encore. Ou un instrumental nonchalant dédié à l'un des plus grands graphistes de l'histoire de la musique moderne (le génial William S. Harvey, artisan de la beauté des disques Elektra – au hasard, *Forever Changes* de Love). Ici, dans les paroles de *Sunlight Bathed The Golden Glow*, on croise un titre littéraire (*A Season In Hell*, d'après le recueil de poèmes d'Arthur Rimbaud – *Une Saison En Enfer*, en VF) ; là, on remarque une référence à Jack Kerouac (le titre de l'album *Pictorial Jackson Review* est un clin d'œil au nom du personnage principal du dernier roman de l'icône de la *Beat Generation*, Pic). D'un mannequin sixties ornant une pochette (et baptisant l'un des morceaux les plus obsédants du groupe, *Penelope*




*Tree*) à un "hommage" au photographe new-yorkais Weegee (*On Weegee's Sidewalk*, sur le deuxième album entièrement instrumental, *Train Above The City*), Lawrence donne ainsi sa vision d'une certaine culture pop. Où l'on évoque Erik Satie (le piano de Martin Duffy) ET Bob Dylan (l'orgue de Martin Duffy), où l'on "croise" Jésus et Gaudi, où l'on préfère Dennis à Brian Wilson (*Be Still*, sur le maxi *Space Blues*), où l'on reprend Wire (*Outdoor Miner*) ET Polnareff (*Âmes Câlines*, dans une version instrumentale baptisée *Soul Coaxing*), où l'on fricote avec Rose McDowall (moitié des Strawberry Switchblade, future Spell, collaboratrice de Coil ou Death in June) ET Sarah Cracknell (*She Lives By The Castle*, au cas vous l'ignoriez).

Bien évidemment, tout cela n'aurait aucun sens si Lawrence ne s'était pas affirmé au cours de ces dix années comme l'auteur ou coauteur de certaines des plus belles mélodies des années 80 – les brumes mélodiques de *The Stagnant Pool*, la fragilité acoustique de *The Final Resting Of The Ark*, pour n'en citer que deux. Quelque quarante ans plus tard, l'insuccès de *Penelope Tree* reste même l'un des grands mystères de cette pop dite moderne – cette intro ligne claire devrait être aussi connue que celles de *Paint It Black* ou *You Really Got Me*. Quant à *Sunlight Bathed The Golden Glow*, elle aurait dû être *Just Like Heaven* à la place de *Friday I'm In Love* – il suffit d'écouter l'intro à la basse des versions démo ou single pour mieux comprendre de quoi il en retourne et avoir envie d'aller frapper (à la porte de) Robert Smith. Dans le même ordre d'idée, *All The People I Like Are Those That Are Dead* aurait dû éclipser la discographie intégrale de Lloyd Cole. Bien sûr, je pourrai passer une année entière à égrener des exemples tous plus probants les uns que les autres – quitte à ce que d'aucuns finissent par stigmatiser ma subjectivité. Qu'importe, cela dit, puisque je me range du côté de l'universitaire amateur de pop indie, de vélo et de polars Alistair Fitchett (vous pouvez retrouver sa trace sur les réseaux sociaux) : "*Je ne pense pas qu'on puisse être autre chose que subjectif lorsqu'on parle de pop… Dès qu'on essaye d'être objectif, on se rend compte qu'on parle de… musique*".

Oui, Felt est donc plus qu'un groupe. Ce projet du seul Lawrence, passé maître dans l'art de s'entourer (sans les virtuoses guitariste Maurice Deebank et claviériste Martin Duffy, sans le batteur Gary Ainge, l'histoire aurait peut-être été autre – peut-être) est exactement ce que l'on espère, lorsque adolescent, on s'éprend de pop : il y est question de classe et de fierté, de secret et de talent, d'érudition et d'obstination, de charisme et d'obsession – le magnifique livre de photographies, publié en 2011 par First Third Books, résume tout cela à la perfection. Pochettes et titres frappant l'imaginaire (le premier mini-LP, *Crumbling The Antiseptic Beauty*, en guise de genèse bravache et d'influence iconographique), volte-face, interviews destinées à la postérité, petites phrases cinglantes et ambitions jamais revues à la baisse. C'est entre autre pour cela que Felt a fasciné (Bobby Gillespie, Phil King, Bob Stanley, les trois-quarts des groupes Sarah Records, Stuart Murdoch de Belle & Sebastian…) et continue de fasciner. De part et d'autre de la Manche, de part et d'autre de l'Atlantique – ces dernières années, c'est d'ailleurs sur le continent américain que se sont multipliés les héritiers, de Girls à The Pains Of Being Pure At Heart, de The Tyde au Holy Shit de Matt Fishbeck, d'Ariel Pink à Foxes In Fiction, de Real Estate à Donovan Blanc, de The Drums à Minks…

Et si cette incroyable odyssée intrigue encore malgré sa relative confidentialité, c'est également parce que Lawrence – ce Chet Baker de la scène indie (pour lui aussi, l'héroïne fut un temps sa femme et sa vie) – se refuse à faire bégayer l'histoire, contrairement à ses héros, qui ont (presque) tous fini par trahir ses idéaux, à commencer par le Velvet Underground ou Television, dont les retours au début des années 1990 restent d'une tristesse absolue. Bien sûr, me direz-vous, il ne faut jamais dire jamais. Rien, absolument rien n'est certain. Pourtant, il n'existe aujourd'hui aucune chance que Felt ne revienne un jour, physiquement, sur le devant de la scène. En ce sens, Lawrence, ancien SDF occupé à recoller les morceaux d'une vie partie à vau l'eau tout en se préparant à la sortie du quatrième album de Go-Kart Mozart, est l'ultime incarnation du radicalisme. Le dernier romantique.

*Notes*

• Certains passages de ce texte ont été publiés auparavant sur le webzine *Teazine* (*www.teazine.com*) lors de l'été 2011.

• Un livre sur Felt : *La Ballade Du Fan* par JC Brouchard (*vivonzeureux.fr/ballade*)

• Les précommandes pour la première série des rééditions (les cinq premiers albums) sont à passer sur le site de Cherry Red.

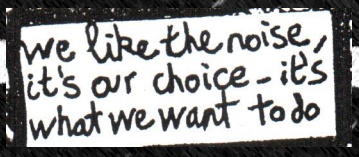
**Christophe Basterra**

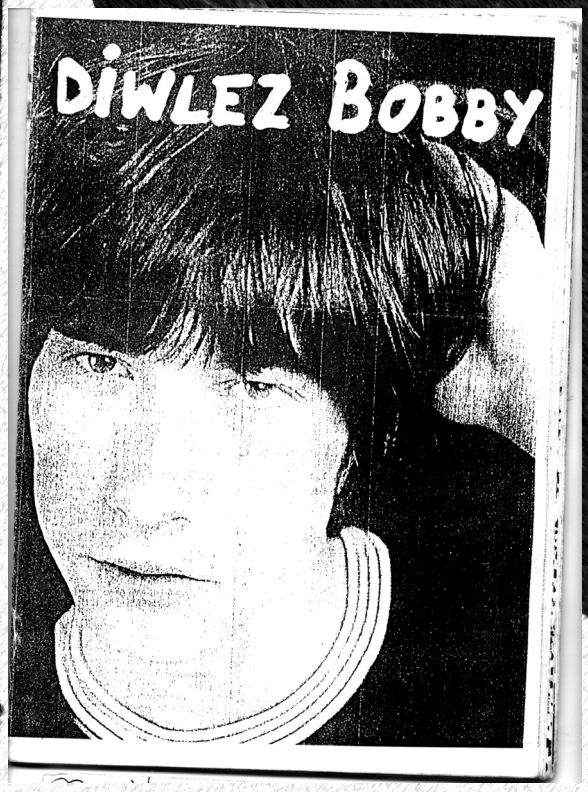
# Les Anoraks Sages

## Entretien avec Anne M.

### par Gérôme Guibert (Nantes, mars 2000)

Pour la sortie de ce numéro unique de *Mushroom*, il fallait frapper fort ! Rappeler ce qu'était la fin des années 80, moment de gestation de *Magic Mushroom*, ère nouvelle pour la presse indie pop qui allait naître et exploser au cours des 90's, ~~dans le sillon "ligne claire" initié par *Les Inrockuptibles* en 1986~~. En cherchant dans mes archives, je suis retombé sur cette vieille cassette C 90 qui contenait un entretien avec Anne M. du fanzine iconique *Les Anoraks Sages*. Le moment idéal pour exhumer ce trésor, Anne ayant été une activiste de l'Internationale underground au moment même où les fans d'indie pop se comptaient encore en France sur les doigts de la main. Personnalité discrète, elle fut pourtant à l'origine d'un nombre phénoménal de conversion de fans vers la pop au tournant des années 1990. Bien que cela soit plus anecdotique, elle avait aussi connu quelques années plus tard son quart d'heure warholien en tant que chanteuse sur *L'Education Anglaise*, le second album de Katerine, son compagnon d'alors. A l'initiative de fanzines, puis de compilations cassettes, Anne était toujours à l'affût des démos 4 pistes de groupes souterrains et de nouveautés 45 tours vinyles de chez 53rd and 3rd, Paperhouse, Tea Time ou Sarah Records. Elle avait consolidé, dès la fin des années 80, par la correspondance postale, des réseaux avec de nombreuses scènes européennes et relayait le travail des premières scènes locales françaises. A la fin des années 1990, en plein travail sur la notion de scènes locales pour ma thèse, j'ai fini par l'aborder un soir, à la sortie de l'épicerie située au sous-sol du grand magasin Decré à Nantes où je la croisais de temps en temps. Après m'être présenté, je lui demandais si elle accepterait de répondre à mes questions. Il faut se rappeler qu'on était alors à l'époque de la préhistoire de l'internet et des téléphones portables. Nous avions beaucoup de connaissances en commun, c'est la raison pour laquelle elle accepta gentiment de me donner rendez-vous quelques jours plus tard chez elle, rue de la Juiverie à Nantes, dans son appartement, au deuxième étage. Sa fille Edie jouait dans la pièce d'à côté. Comme toujours, attentive aux moindres détails, elle arborait un look incroyable, à la fois straight 50's et pop anorak. Dans son salon, trônait un tourne-disque et, si ma mémoire est bonne, elle écoutait Bix Beiderbecke au moment où j'arrivais.



Au départ, je ne voyais pas l'intérêt que tu m'interroges sur mon parcours. Mes fanzines, c'était juste un truc d'adolescente ! Mais bon, quand je faisais des fanzines, et aussi pour les cassettes compilations, tu ne peux pas savoir le nombre de gens qui m'ont écrit… C'est ça, la force des fanzines. C'est la force de créer quelque chose. Dans plusieurs villes. Les gens te connaissent. J'ai commencé à 15 ans, et ça a duré de 1986 à 1992… J'avais 21-22 ans quand j'ai tout arrêté. Cependant, j'ai essayé de réfléchir aux questions que tu m'as posées pour mettre un peu d'ordre dans mon esprit. Mon investissement dans les fanzines et ma passion de la musique ne venaient pas de mes parents, c'est sûr. Ils ne lisaient pas, et n'écoutaient pas de musique. Par contre, j'ai trois grands frères et sans eux, je n'aurais pas eu le parcours que j'ai eu ! Mes trois frères m'ont influencé par couches successives. Mon frère ainé, quand j'avais 5 ans, c'était les Beatles et Roxy Music. Ensuite, mon second frère s'est plongé dans le rock'n'roll, malheureusement à la faveur de la mort d'Elvis en 1977. Il l'a découvert, et a progressivement acheté toute sa discographie. Il écoutait aussi Eddie Cochran, Gene Vincent, ainsi que Roy Orbison ou Chuck Berry… C'est vraiment de là que je viens. Il trainait avec le milieu rockab', il avait un look, il a même fait une émission de radio à un moment donné, au fin fond de la Bretagne, dans la ville où l'on habitait. Et ma troisième influence, c'est mon dernier frère. Avec lui, j'ai découvert les Jams et les Undertones. Il tenté de jouer dans quelques groupes punk mais ça n'a rien donné finalement… Je pourrais dire que musicalement, seuls les Beatles réunissaient mes trois frères. Et à la suite de cette éducation, très formatrice, j'ai commencé à tracer mon propre chemin. J'ai d'abord écouté Elli et Jacno, découverts sur Europe 1. C'était mon premier groupe rien qu'à moi, et je pense que je les ai connus grâce au tube de Lio, Amoureux Solitaires. Ensuite, vers 14 ans, The Cure a révolutionné ma vie, comme beaucoup de gens de mon âge. J'ai énormément écouté Joy Division, New Order et même à une certaine période, Indochine, il ne faut pas réécrire son histoire ! [sourire]. Mais aussi Virgin Prunes, tout ce qui est cold wave, gothique… quand j'étais en troisième, cela a été très important.

Lorsque j'avais 15 ans en fin de troisième, il m'est arrivé un truc exceptionnel, c'était sur la 6e chaîne. Mes parents regardaient la télé, je suis arrivée dans le salon… Et je ne sais pas pourquoi, c'était une émission sur l'alternatif, le rock, et il y avait un monsieur qui expliquait ce que c'était qu'un fanzine. Il disait : « il suffit d'une photocopieuse et d'une agrafeuse, et on fait un fanzine ». A 15-16 ans, j'étais en seconde et j'habitais à Nantes, je suis allé voir une copine de classe de mon lycée à Guist'hau et je lui ai dit : « on va faire un fanzine ! »

Dans mon premier fanzine, il y avait des articles sur Cocteau Twins et New Order, et de la poésie un peu torturée, autour du spleen adolescent. Ça m'a permis de constater que je n'aimais pas vraiment partager le pouvoir, quand la rédaction se composait de plusieurs personnes. D'ailleurs, dans ma mémoire, j'avais effacé tous ces collaborateurs qui ont participé à mes fanzines ! Ce qu'écrivaient les autres, je trouvais ça plus ou moins bien écrit, ça m'intéressait plus ou moins. C'est en préparant notre entretien que je me suis rendu compte que jusqu'à mon quatrième fanzine, j'avais gardé des collaborateurs ! Une anecdote : pour notre premier fanzine, ma copine avait des vues sur un garçon, qui avait un an de plus que nous au Lycée Guist'hau, et on était allées l'aborder pour qu'il nous écrive un article sur la musique électro-acoustique. Donc dans mon premier fanzine figure un article de quelqu'un que je connaissais à peine ! Par contre, au-delà des contributions écrites, dès le début je faisais tout, le sommaire, la fabrication, la distribution… je choisissais aussi des illustrations... [Elle feuillette un fanzine] Là, par exemple, c'est une photo du petit frère d'une copine, là c'est Gene Vincent avec Eddie Cochran, et là encore, une photo des barricades de mai 1968… et ici, Jean-Pierre Léaud et Claude Jade dans Baisés Volés.

Pour la distribution, j'ai tout de suite commencé mon système, basé sur du dépôt vente, d'abord à Nantes (Bourse du disque, Blue Records) mais aussi à Rennes, à Paris, à Tours, à Bordeaux. Je ne voulais pas être présente qu'à Nantes, je trouvais cela trop réducteur, trop limité.

Les premières années, J'avais l'impression que c'était faire preuve d'égocentrisme que de signer tout, toute seule. J'étais convaincue que pour faire un fanzine « sérieux », il fallait collaborer avec d'autres personnes. Je prenais des articles de copains, par exemple ceux de Rachid Bara, dit « Gaël ». Même si au final je faisais tout, j'avais aussi quelques textes d'autres gens. Lorsque Gaël me donnait un article, je préférais noter « Anne et Gaël » à la fin, pour ne pas paraître trop égocentrique. Et même pire, quasiment tous mes fanzines « seconde période », que j'ai vraiment fait toute seule, je disais « nous ». Par exemple, « nous avons vu ce concert ». Il a fallu attendre les tous derniers fanzines pour que je dise « je » ! J'étais tellement jeune il faut dire. Trop de modestie. Un jour je me suis rendue à une interview réalisée par Christophe Brault à Radio France Armorique à Rennes. Je crois que c'était via Philippe du fanzine rennais In The Rain que Christophe m'avait invité. J'avais connu Philippe parce qu'il avait acheté mon fanzine et m'avait ensuite contactée. L'émission de Christophe était très pop, et tous les gens qui écoutaient de la pop à Rennes étaient ravis. Le jour J, j'emmène une copine avec moi, Annie. Nous voyant arriver ensemble, Christophe nous a posé des questions à toutes les deux. J'étais un peu gênée car Annie n'avait rien à voir avec cette histoire de fanzines ! Après, quand on me dit : « Ah, mais c'est vraiment un fanzine de fille, ce que tu fais »… sans doute. Il faut d'ailleurs préciser, puisque tu me demandes qui je côtoyais, que j'avais une particularité, je ne suis pas très sociable. Je sors très peu, tout ce qui est « fête », ce n'est pas ma personnalité. J'avais cette particularité de faire un fanzine DANS MA CHAMBRE. Sans aller courir je ne sais quoi, les bistrots, les concerts. J'y allais parfois, mais les fanzines reflétaient en priorité mes états d'esprit, mes humeurs. Ce que j'écoutais dans ma chambre, c'était là que ça se passait. Ce que je lisais aussi, puisqu'il y avait beaucoup de littérature dans mes publications artisanales. Et donc voilà, c'était un fanzine de jeune fille !

## LA POP

Quand j'avais 16 ans j'étais passionnée par la cold wave, et j'ai commencé à acheter les fanzines que je trouvais. Un jour dans un magasin de vinyle sur les quais, à la Bourse du Disque, je suis tombée sur Mea Culpa, un fanzine de la région parisienne. C'était des photocopies, bien avant que les numéros suivants aient une couverture en papier glacé. Il y avait des chroniques de disques plus ou moins dans mon domaine : Siouxsie and the Banshees, Dead Can Dance, Cocteau Twins, Gene Loves Jezebel… Je me suis dit : c'est merveilleux ! J'ai donc acheté ce numéro de Mea Culpa, et même les anciens, du coup. Les chroniques que ces gens avaient écrit sur The Jesus & Mary Chain, Shop Assistants ou les Pastels m'ont captivée. Il fallait que j'achète ces albums ! C'est ce qui s'est passé, et ça a changé ma vie. C'était vers 1986 et la manière dont ils parlaient des disques me les a fait acheter ! C'est prodigieux, quand même.

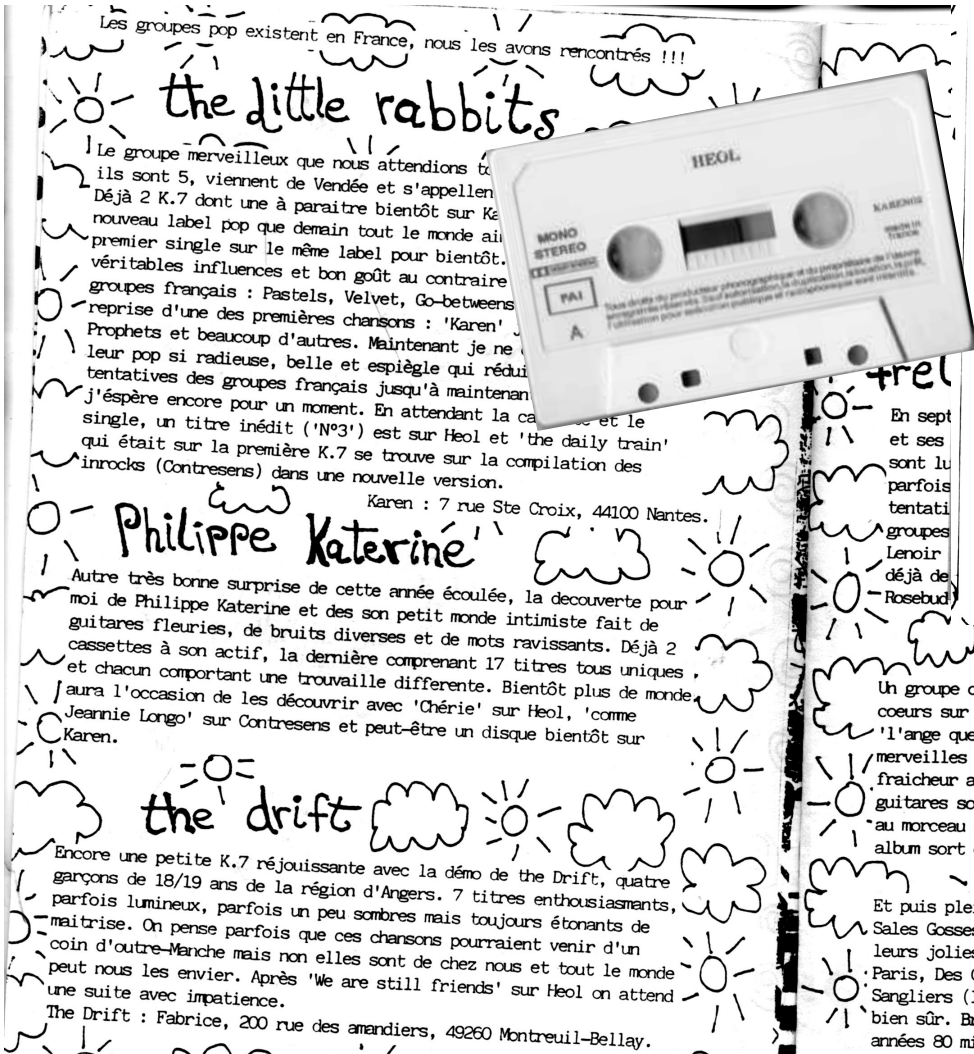
Il y avait une chronique sur Psychocandy qui m'avait fascinée. J'ai complètement largué The Cure avec tout ça. On appelait cette musique nouvelle la « pop Anorak », ou encore la pop « C86 » à cause de la compilation éditée

here come the savers, they've got electric guitars in their hearts

par le NME qui s'appelait *C86* où figuraient à peu près tous les groupes indie pop de cette première période, c'était un disque décisif [NDR : elle part chercher le vinyle dans sa discothèque]. Cette compilation a été très importante, je l'avais achetée en import au magasin Nuggets, rue du Calvaire. De cette pop Anorak, fragile, je n'en suis jamais sortie, au moins jusqu'en 1992.
Les looks de la pop étaient forcément charmants, les garçons avaient tous la frange, avec les anoraks. En troisième et en seconde, j'étais en noir, et après, j'ai adopté un nouveau look dès que j'ai connu la scène écossaise et tous ces groupes pop. En termes musicaux, je suis assez difficile, je n'ai jamais été passionnée par The Smiths, par exemple. Je connais leur discographie et j'aime les textes de Morrissey, mais par contre cette musique a un côté trop sage, trop polie, qui ne me passionne pas. C'est comme les Pale Fountains, c'est cool mais c'est trop lisse.

## LES CONTACTS

Mon premier contact dans le milieu de la musique à Nantes, où j'habitais, c'était Rachid « Gaël » Bara. Quand je suis allée faire les photocopies de mon second fanzine à 16 ans, rue de l'Arche-Sèche [NDR : dans le centre-ville de Nantes], il y avait à côté de moi une personne qui photocopiait une affiche pour son émission de radio. C'était Gaël qui me dit : « *Tu ne photocopierais pas un fanzine, là ?* ». Il faisait une émission de rock à la même période où il commençait à l'époque à manager EV, un groupe de rock militant breton basé à Nantes. On est sorti tous les deux du magasin de photocopies ce jour-là, on habitait dans le même quartier, on est rentré ensemble, on a discuté et on est devenus amis. Ceci dit, il faut préciser que lui n'a jamais été pop comme moi ! Certes, il connaissait les Primitives ou The Jesus & Mary Chain, mais quand il a participé à l'un de mes fanzines, c'était avec une interview des City Kids. Pour ma part, je n'aimais pas du tout les City Kids, mais ça me faisait 2 pages dans mon fanzine (rires) !
Assez rapidement, vers octobre 1987, Gaël me parle d'un copain DJ au Floride, également vendeur à Fuzz Disques. Il connait d'autres fanzines, et il veut absolument me connaitre parce qu'on parle des groupes qu'il aime dans nos fanzines. Il a été ainsi convenu que j'irai le samedi après-midi au bar le Vetury, près de la Rue Crébillon, pour rencontrer ce fameux Laurent. A l'époque, c'était un bar rock où mes copines allaient, mais ma nature fait que je refuse habituellement d'aller dans ce genre de lieux. Enfin, j'y suis allée cette fois, j'ai rencontré Laurent [Allinger aka French Tourist], et c'est par son intermédiaire que j'ai connu Philippe [Katerine] et Didier [M. De Foursaings]. D'ailleurs ce jour-là, au Vetury, il y avait aussi Jean-Fabien Leclanche [NDR : un des futurs contributeurs de Magic], qui faisait une émission sur Radio Pacific, pas loin du Floride [NDR : le seul club rock nantais dans les années 80]. Il était très impliqué dans le journalisme local à l'époque, mais il était plus proche de Sisters of Mercy ou de And Also the Trees, plus impliqué dans la new wave… Mais tout cela, c'est à propos des gens « sur place », à Nantes…
J'ai aussi établi des contacts à l'extérieur, d'abord à Bordeaux, avec Stéphane Teynié, ainsi que Martial Solis. Je pense qu'ils ont connu mon fanzine via l'émission de Bernard Lenoir sur France Inter. Je lui avais envoyé un exemplaire par la poste, et il en avait parlé dans son émission. A chaque envoi, il a parlé de mes fanzines [NDR : Lenoir avait même déclaré, un soir, que *Les Anoraks Sages* était le meilleur fanzine du monde]. J'achetais les Inrockuptibles aussi, à compter de ma conversion à la pop. Je m'étais même abonnée. Entre 85 et 92 j'étais dans le vif du sujet, mais depuis la rentrée 1992, je ne me suis plus trop intéressée à l'actualité. Emmanuel Tellier, des *Inrockuptibles*, était sur ma première cassette compilation, avec son groupe Chelsea. Tout cela est vraiment troublant… De ta petite chambre d'étudiante, tu envoies une lettre, et quelque temps après, Bernard Lenoir parle de ton travail ! Je me souviens même que j'avais dédié l'un de mes fanzines à M. Montgomery, le père d'une de mes amies qui venait de se suicider. Il m'avait aidé auparavant en photocopiant des exemplaires de mes fanzines à son travail. Et Laurence Boccolini, qui co-présentait avec Lenoir, avait dit que mon fanzine était dédié au héros de *L'Attrape cœur* de Salinger… Evidemment, elle se trompait, d'autant que Montgomery n'est pas le nom du héros de *L'Attrape cœur*…


Les groupes pop existent en France, nous les avons rencontrés !!!

the little rabbits

Le groupe merveilleux que nous attendions t
ils sont 5, viennent de Vendée et s'appellen
Déjà 2 K.7 dont une à paraitre bientôt sur K
nouveau label pop que demain tout le monde ai
premier single sur le même label pour bientôt.
véritables influences et bon goût au contraire
groupes français : Pastels, Velvet, Go-betweens
reprise d'une des premières chansons : 'Karen'
Prophets et beaucoup d'autres. Maintenant je ne
leur pop si radieuse, belle et espiègle qui réduit
tentatives des groupes français jusqu'à maintenan
j'éspère encore pour un moment. En attendant la ca et le
single, un titre inédit ('N°3') est sur Heol et 'the daily train'
qui était sur la première K.7 se trouve sur la compilation des
inrocks (Contresens) dans une nouvelle version.
Karen : 7 rue Ste Croix, 44100 Nantes.

HEOL
MONO STEREO
FAI
A

Philippe Katerine

Autre très bonne surprise de cette année écoulée, la decouverte pour moi de Philippe Katerine et des son petit monde intimiste fait de guitares fleuries, de bruits diverses et de mots ravissants. Déjà 2 cassettes à son actif, la dernière comprenant 17 titres tous uniques, et chacun comportant une trouvaille differente. Bientôt plus de monde aura l'occasion de les découvrir avec 'Chérie' sur Heol, 'comme Jeannie Longo' sur Contresens et peut-être un disque bientôt sur Karen.

the drift

Encore une petite K.7 réjouissante avec la démo de the Drift, quatre garçons de 18/19 ans de la région d'Angers. 7 titres enthousiasmants, parfois lumineux, parfois un peu sombres mais toujours étonants de maitrise. On pense parfois que ces chansons pourraient venir d'un coin d'outre-Manche mais non elles sont de chez nous et tout le monde peut nous les envier. Après 'We are still friends' sur Heol on attend une suite avec impatience.
The Drift : Fabrice, 200 rue des amandiers, 49260 Montreuil-Bellay.

trel

En sept
et ses
sont lu
parfois
tentati
groupes
Lenoir
déjà de
Rosebud

HeoL

Une compilation pop internationale avec 26 titres inédits de :

St Christopher
The Drift
The Flatmates
Ev Chelsea
Honeybunch
Spindle berries
Les Mistons
Brighter
Les Après-midi
Bmx bandits
Sleepy head

The Driscolls
Les Freluquets
The Church grims
the little rabbits
Change of seasons
Fflaps Bridge
The Bachelor Pad
Philippe Katerine
Small factory
Mousefolk
Allan Clapp
Jane from occupied europe

Chelsea

Un groupe originaire de Tours qui s'appelait à l'origine les arrache-coeurs sur leur démo. Sur la cassette, 3 titres : un en français 'l'ange que j'étais' qui ne m'a que moyennement convaincu, puis 2 merveilles : 'Tim Booth' (titre qui est sur Heol) un hymne empli de fraicheur au si curieux chanteur de James et 'Downstairs' avec ses guitares somptueuses et la voix si aérienne d' Emmanuel qui donne au morceau une orientation Smiths/James des plus agréable. Un album sort en Fevrier sur Rosebud.

Et puis pleins d'autres groupes d'un peu partout à découvrir : Les Sales Gosses, des noisy kids du sud de la France, les Spindle Berries leurs jolies guitares et leur chanteuse anglaise qui sont de vers Paris, Des Garçons Ordinaires indie poppies de Vannes et les London Sangliers (les quoi ?) de Nancy, guitares claires et chansons pop bien sûr. Bref de quoi se réjouire pour cette année 91,après des années 80 misérables pour la musique en France voilà que des groupes

Je faisais du dépôt-vente, mais il fallait bien que je me fasse connaître. Et Bernard Lenoir ou l*es Inrockuptibles,* c'était important. Au niveau national, en 1988, il n'y avait qu'un groupe que le milieu pop défendait unanimement, c'était les Freluquets. On est entré en contact avec eux, avec Philippe du fanzine *In the Rain*. C'était au moment où j'ai rencontré Alan Gac, qui commençait à les manager juste avant de créer son label Rosebud à Rennes. Au début il n'y avait vraiment que les Freluquets. Philippe [Katerine] et Dominique [A], je pense, que je les ai rencontrés en 1990. J'avais pu écouter la musique de Philippe par l'intermédiaire de Laurent [Allinger] qui s'occupait des Little Rabbits. Dominique était proche de Philippe, il l'avait invité chez lui en Vendée où j'ai écouté ses démos cassettes.

## VOYAGE EN ANGLETERRE

A Pâques 1989, je suis allée en Angleterre. Je suis notamment allée à Manchester voir Zeeba, une de mes correspondantes qui faisait un fanzine du nom de *Rip It Up*. Elle n'en a fait qu'un numéro, d'ailleurs. J'avais trouvé son fanzine quelques mois avant mon voyage, je lui avais écrit, et elle m'avait invitée à venir la voir, chez elle. Elle avait un petit boulot, elle travaillait dans les bureaux du label Factory à Manchester. Je l'avais accompagnée à son travail, j'avais d'ailleurs rencontré là-bas un des musiciens des Happy Mondays.
Lors du même voyage je suis allée à Bristol, voir Claire et Matt de Sarah Records, que j'avais précédemment rencontrés au festival Sarah à Paris avec The Orchids et The Field Mice... On avait passé du temps avec eux, ce sont vraiment des gens charmants et assez à l'aise. Ils sont bavards, très british et très corrects même s'il est très timide, et ils ont fait des fanzines incroyables aussi. Je pense qu'ils ont arrêté Sarah en premier lieu parce qu'ils se sont séparés. J'étais en contact avec le groupe Brighter de chez Sarah records aussi, mais j'ai perdu leur contact, contrairement à Douglas des BMX Bandits. J'avais pour projet de faire venir des groupes comme Brighter pour une tournée en France, il y avait aussi des projets de concerts avec Tea Time Records. Mais tout cela est tombé à l'eau maintenant…
A Manchester j'avais aussi acheté un fanzine, *Jade*, que j'aimais beaucoup, fait par un garçon, Chris. *Jade* était très pop et me plaisait vraiment. Et on avait décidé de jumeler nos fanzines. Dommage qu'il n'en ait pas fait d'autres ensuite… D'ailleurs, je viens de me rendre compte que j'avais laissé çà et là dans mes fanzines des interviews en anglais, sans doute parce que j'étais étudiante en anglais à Nantes, puis à Angers pour la maîtrise où j'avais rencontré Fabrice Nau de The Drift. Mais je n'aurais pas dû faire cela, j'aurais dû les traduire, comme pour ce long papier de 1986 écrit par Simon Reynolds sur la pop que j'avais découpé dans le *NME*, avant de le traduire par mes propres moyens et de le publier dans *Les Anoraks Sages*.
Autre élément d'importance pour moi, j'avais aussi acheté en Angleterre, avant de rentrer, une cassette compilation pop avec une couverture photocopiée qui s'appelait *Something's Burnin in Paradise* (1989), avec Another Sunny Day, Mousèfolk, The Candy Darlings, The Driscolls... Il y avait vraiment plein de morceaux bien sur cette cassette. Je l'ai encore, et ça m'a donné l'envie d'en faire une à mon tour.

## CASSETTE COMPILATION HEOL (1990)

On a donc décidé de faire une cassette avec Fred Paquet, de Grenoble, que j'avais connu aussi via mon fanzine. Il y avait aussi plein de groupes à Strasbourg comme Les Mollies, Non Stop Kazoo Organisation... Sur la vingtaine de chansons qui figurent au final sur *Heol*, il en a reçu une dizaine et chez lui et moi, une dizaine chez moi, à l'autre bout de la France. Fred et moi, on correspondait souvent. Par contre, pour le tracklisting, le mastering et pour dupliquer les cassettes, il fallait qu'une personne s'en charge plus spécifiquement. Je l'ai fait, il m'a envoyé toutes ses maquettes, et je les ai rassemblées. Par contre, il a fait la photocopie de Jacques Tati, pour la couverture de *Heol*. Bon, je ne l'aurais pas choisie, mais je ne voulais pas m'imposer sur tous les points ! Ensuite, j'ai peint à la main toutes les lettres sur les couvertures des cassettes, j'ai fait les coloriages. La promotion, on s'en est chargé tous les deux. On s'est retrouvés sur une radio FM à Paris près d'Austerlitz pour une interview, par exemple. Mais quand même, finalement, je me suis chargée de toute la production donc quand j'ai voulu faire la seconde cassette je n'ai pas du tout contacté Fred, parce que la première je l'avais finie toute seule ! Cela dit, j'ai d'abord commencé avec Fred Paquet. Mon milieu, c'était Laurent [Allinger], les [Little] Rabbits, Philippe [Katerine] et les ramifications dans d'autres villes, principalement la famille strasbourgeoise : Jacques, Etienne [Greib], et aussi la famille bordelaise : Cornflakes Zoo, Stéphane, mais aussi Viviane. A l'époque, on ne se connaissait que par courrier, et Stephane Teynié m'avait aidé pour financer le flexi-disc de Philippe [Katerine], au moment où il montait sa liste de distribution, Anorak, avec son asso les Oranges Molles. On se voit toujours de temps en temps, par exemple, à l'Olympic où il était ingénieur du son sur la tournée de Bosco. Stéphane est lié à Dominique [A] et Françoise [Breut], mais moi je ne suis plus tout ça… La scène musicale de Rennes ? J'étais un petit peu en contact avec Alban des Garçons Ordinaires et Yasmine de Lighthouse, et elle m'avait envoyé son flexi *Solace* sur le label Glam [de Redon]. Mais je l'ai un peu connue aussi parce que Lighthouse avait signé sur Rosebud, comme Philippe [Katerine] et les Freluquets.
J'ai mis Philippe [Katerine] sur la cassette *Heol*, en 1990. Il n'avait encore rien édité à l'époque. Sinon, par l'intermédiaire de Gaël, j'avais eu un morceau hyper rare d'EV enregistré pour la BBC à Londres où ils chantent en Breton. Je n'aimais pas leur style rock de EV, mais là en acoustique, avec la guitare et la bombarde, les mélodies vocales, « *Ar Gwener* », j'aime beaucoup ! Et c'est vrai que j'étais passionnée par la Bretagne à l'époque. Je mettais des phrases en breton dans mes fanzines. Maintenant je suis moins impliquée dans ces histoires. Bon évidemment, si on me dit demain que la Loire-Atlantique est enfin rattachée à la Bretagne, je serais ravie ! Par contre, ça ne me passionne plus comme il y a 10 ans. A l'époque de mon adolescence, je ne le lisais que ça, les histoires de la Bretagne, le mouvement indépendantiste, René-Guy Cadou… D'ailleurs dans mes fanzines, ça se sent !
Sur la compilation *Heol 2*, on trouve aussi le titre « *Vivement Dimanche* » de Dominique [A]. A l'époque, l'album [*Le Disque Sourd*] n'était pas encore sorti. C'est moins intéressant maintenant que tout le monde a *La Fossette*, parce que sinon c'était des inédits, tout ça ! Les 2 Nigauds, c'est Philippe [Katerine] avec

Federico [des Little Rabbits], les Molies c'est Jacques, [Pretty Sweet] Pillows c'est Etienne [Greib], Les Lindas c'est Dominique et Philippe, il y a aussi Didier [M. de Foursaings], Les Garçons Ordinaires, Fred Paquet, souvent les mêmes ! (rires) Il y a aussi un titre de Candle sur *Heol*. Je suis rentré en contact avec eux bien avant Lithium. Je n'ai pas vraiment connu Vincent [NDR : Chauvier, fondateur du label Lithium], on s'est croisé. Je n'aimais pas trop ce qu'il proposait sur Lithium, ni leur esthétique. Même si Laurent était DJ au Floride, je n'y allais pas beaucoup. De toute manière je n'aimais pas sortir. Je préférais rester dans ma chambre et lire. Je suis allé voir quelques groupes là-bas, tel Mc Carthy, ou encore Seconde Chambre, d'Angers, mais je restais le premier quart d'heure. Je devais rentrer chez moi, sinon mes parents n'étaient pas du tout contents !

### Le label KAREN

Pourquoi est-ce que le label a été Karen pour la première cassette, et Katiho pour la seconde ? Avec Régis et Laurent, qui manageaient les Little Rabbits, on avait décidé d'unir nos forces pour faire reconnaitre la scène « indie pop ». Et donc, on avait pris une décision, Karen 01 ce serait la cassette bleue des Little Rabbits, leur première cassette, Karen 02 ce serait ma compilation *Heol*, et Karen 03 ça devait être le premier album des Little Rabbits. Et en fait Karen 03 n'a jamais vu le jour. Il y a eu une petite brouille entre nous, je ne sais plus trop pourquoi. Rien de grave, j'ai simplement dit que je ne participerais plus à Karen… Pour la suite, j'ai trouvé un autre nom. J'étais même allé à la Sacem faire une déclaration pour la seconde cassette.
Karen, ce fut tout de même un gâchis extrême. A une époque, en 1990, Laurent et Régis, pouvaient potentiellement produire les Little Rabbits, Philippe Katerine, Dominique A., mais tout cela n'a pas pu se faire, parce que financièrement ça n'allait pas. Régis n'était pas très bon gestionnaire, malgré une formation. S'il avait mieux géré son affaire, comme Alan a pu le faire avec Rosebud, Karen aurait pu être LE label pop. En plus, il y avait un autre groupe, Picasso y Los Simios [NDR : avec Eric Deleporte, futur Perio], ce groupe était tout bonnement incroyable ! Malheureusement, Picasso n'a rien enregistré à part deux titres sur une compil en Italie, avec une production atroce. Pour Picasso, j'avais été envoyée « en délégation » aux *Inrockuptibles* par Régis et Laurent, à l'époque rue d'Assas à Paris. Plutôt que d'envoyer une cassette par la poste - et vu que je connaissais un garçon qui s'appelait Philippe Giraud qui manageait le groupe d'Emmanuel Tellier et qui était un ami de Beauvallet – j'avais été envoyée pour donner en main propre une cassette à Beauvallet ! Dans les locaux des *Inrocks*, une pièce à l'époque, il y avait Beauvallet et Fevret (Montfourny est aussi passé pendant que je discutais) à qui j'avais donné la cassette de Picasso en disant : « *C'est un groupe nantais dans lequel on n'a beaucoup d'espoir* » ! On a causé, mais c'était bizarre... Quand je suis revenue à Nantes, les Picasso étaient anxieux de savoir comment ça c'était passé. Tu te rends compte un peu de ce que ça pouvait représenter d'être un journaliste à l'époque !

### LA FIN DE LA PRODUCTION Internationale Pop DIY

Quand je me suis intéressée aux fanzines, entre 15 et 22 ans, je me suis toujours occupée de tout, du stade de l'écriture, à taper à la machine chez moi, jusqu'à la vente… Dès qu'un fanzine était terminé, j'en entamais un nouveau ! Je n'avais aucun argent pour la photocopie de mes fanzines. Il fallait toujours que je demande à mes parents ou d'autres connaissances. Et je n'avais qu'une obsession c'était de les rembourser. Une fois que c'était réglé, je repartais, et je me ré-endettais… mais c'était encore plus compliqué pour les cassettes ou le vinyle. Quand j'ai fini *Heol 2*, je pensais en faire un troisième, j'avais déjà quelques maquettes de groupes, et un flexi M. de Foursaings en chantier, mais je me suis dit : « *Stop ! Je ne vais pas être encore endettée et angoissée pendant des mois parce que je dois 6000 francs que j'ai empruntés à Fred Paquet, ou Rachid Bara qui m'a financé aussi je ne sais plus quoi à l'époque…* » Je me suis dit : « *J'arrête !* » En plus, j'avais des dépôts vente et je vendais aussi par correspondance, c'est passionnant, en soi. Mais donc écrire pour tout le monde, faire des petits mots, emballer la cassette, emballer le flexi, faire des colis, aller à la poste, ça prend un temps fou ! Et je me suis dit : voilà, je me suis lassée. J'ai tout arrêté à 21-22 ans.
Pour ma dernière production Katiho, j'ai fait 500 copies de la cassette, 500 fanzines (*Diwlez Bobby*), et 500 flexi discs *Une Partie de Campagne* avec les titres de Philippe Katerine. Toute une histoire… Philippe, quand il a voulu faire un disque, il a envoyé sa musique a plusieurs maisons de disques. Je le sais parce que c'est moi qui emballait les cassettes ! J'ai vendu en grande partie des flexis via la liste de distribution de Cornflakes Zoo, les Oranges Molles. Pour produire des 45 tours, j'étais passée par les mêmes réseaux que Matt et Claire de Sarah Records, ils m'avaient indiqué comment faire, donné l'adresse de leur fabricant... Les flexis restants, je les ai donnés à Alan de Rosebud, pour qu'il les utilise lors de la promotion des *Mariages Chinois*, le premier disque de Philippe.

### ANNE, CHANTEUSE SUR L'EDUCATION ANGLAISE (1994)

En tant que chanteuse, j'ai un tout petit peu participé au premier album de Philippe, *Les Mariages Chinois* (1991). Je chante sur deux morceaux, j'ai fait des chœurs, j'ai joué du piano sur un morceau. J'ai surtout été sur le deuxième, *L'Education Anglaise*, qu'on a enregistré en 1993, alors qu'Edie venait de naître. C'est pour cet album que j'ai fait des émissions de radio, des concerts, on a tourné un clip… Avec Philippe, c'était un travail de fond, car finalement je chantais toujours pour lui à domicile. La plupart des chansons qu'il composait, il me les chantait, et ensuite, il

My favourite trees and flowers

Almost all. I'd love to see those giant trees in America, the ones you see in Vertigo. The world needs less concrete and more flowers and trees.

My favourite actors and actresses : Peter Falk, Peter Sellers, Audrey Hepburn, James Stewart, Michelle Pfeiffer

My favourite books : 'Lolita' by Nabokov, 'the Great Gatsby' by Fitzgerald, Sherlock Holmes books

My favourite comic books : Love and Rockets, Calvin and Hobbes, Watchmen

My favourite films : It's a wonderful life, Blue Velvet, Dangerous Liaisons, Midnight Cowboy, 2001 A Space Odyssey, Lolita, Night of the hunter, Wild at heart, Vertigo, a lot of Woody Allen films (especially his later work)

My favourite artists : Matisse, Modigliani, Gilbert and George, Eric Gill, Warhol, Van Gogh, Lichtenstein, Bonnard

Most stunning gigs this year

The Pastels at U.L.U in London. This was one of the last concerts with their old line up and they played the best i've ever seen them. I'm sure the new pastels will be even better.

Alex Chilton in Glasgow. Possibly my all time favourite concert. Alex Chilton is one of my all time musical heroes. I love his solo and Big Star records. It was great seeing him. He had no pretentious image, just a great artist doing great songs. We got to meet him afterwards and he was a really nice guy.

Sonic Youth in Liverpool. They are a great group. I think "Goo!" is their best LP yet.

Teenage Fanclub in Glasgow and at the New Cross Venue in London. They are one of the most exciting live bands i know. Norman is great on stage.

My favourite fanzines

Junnifer Berry Berry by Aggi Pastel and Coca Cola Cowboy by two guys i know in Glasgow. I have never done my own fanzine although i contributed to the first pastelism magazine and once to Coca Cola Cowboy. I buy some fanzines but most of my money goes on records.

me demandait de les interpréter afin d'avoir la possibilité de les entendre avec une voix de fille, ou simplement avec une autre voix que la sienne. Il en avait besoin pour se rendre compte de ce que la chanson valait, pour lui. Très souvent, c'était moi qui, sur 4 ou 8 pistes, chantait dans l'appartement. Et il y avait aussi toutes les chansons qu'il écrivait pour Kahimi Kari, la chanteuse japonaise… Il me les faisait chanter pour en avoir un aperçu. En fait je passais mon temps à chanter pour lui, entre la machine à laver et la table de la cuisine !

Philippe et moi, peu de temps après qu'on se soit connu, on a fait quelques reprises. On avait notamment repris « *Taste of Cindy* » de The Jesus & Mary Chain… On a aussi composé des morceaux tous les deux, dont certains sont chantés en Breton. Je sais que Gaël voudrait à tout prix les écouter ! J'avais des dictionnaires, je travaillais le Breton. On avait notamment composé un titre en hommage à Dominique Rocheteau [NDR : elle me chante le refrain dudit titre, c'est très beau !]. On l'a enregistré en 1993, et à un moment, on entend Edie qui pleure dans le fond...

**Gérôme Guibert (mars 2000)**

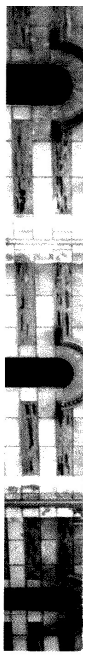
● ANNE : (1,2,4,6,10,12,15)

BRUNO : (3,5,7,9,11,13,14)

*Ce disque a été enregistré sur magnétophone huit pistes à la maison (rue Flore, rue St Léonard, rue Lorette) et sur seize pistes au garage hermétique à Vertou, avec Nicolas Moreau derrière la table de mixage.*

*J'ai demandé à ma sœur Bruno et à ma compagne Anne de bien vouloir interpréter ces chansons, que j'ai arrangées et réalisées.*

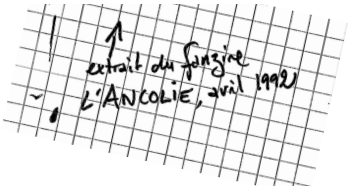
Philippe Katerine



LA VIE EST DEVENUE PLUS BELLE
PLUS DOUCE ET PLUS COLORÉE
GRÂCE AUX BRIGHTER
À PHILIPPE KATERINE
AUX BMX BANDITS
ET À St CHRISTOPHER

UNCLE BENS

(cat-riz-noeud KATERINE)



# Matt Fishbeck

Il y a peu de disques qui ont eu autant d'impact dans ma vie que *Stranded at Two Harbors* de Holy Shit. J'avais 17 ans quand il est sorti, 19 quand je l'ai découvert, en 2008 : souvent un âge charnière. Je ne connaissais pas bien Felt. Je n'avais jamais entendu parler de Sarah Records. Par contre, en fan d'Animal Collective, je savais qu'Ariel Pink avait quelque chose à voir à l'affaire, que Rusty Santos, compagnon de label (le défunt UUAR), avait masterisé le disque, que Christopher Owens, dont j'étais amoureux des singles de Girls, avait été leur batteur. Holy Shit, c'était aussi le noyau d'une scène californienne qui bourgeonnait, autour desquels gravitaient les beaux bizarres John Maus, Nite Jewel, Geneva Jacuzzi, etc... Ce fut, comme dirait The Gist, *love at first sight, but I just didn't know*. Matt Fishbeck, la voix douce, languissante, dévoilait une pop éternelle, racée mais unique. Ariel Pink et Matt Fishbeck, c'était un couple complémentaire, unis par l'amour de la pop et des œufs brouillés. L'un, petit, retors, dont le génie musical explosait au grand jour; l'autre, grand, beau, charismatique, dont le goût infaillible guidait le talent du premier. D'une union écrite dans les étoiles était né un rejeton injustement maudit, *Stranded at Two Harbors*. Comme chez Ariel Pink, le son dégueulasse n'occultait pas l'émotion, mais l'écriture était moins insane, moins grand-guignolesque, parce que l'hystérie de l'un était tempérée par la prestance de l'autre, parce que la poésie de l'autre magnifiait l'incorrigible ironie de l'un. Matt Fishbeck, "artiste total" de son propre chef, est avant tout un esthète : il vit par et pour les héros qu'il admire. St. Christopher, The Homosexuals, The Justified Ancients Of Mu Mu, Hopkirk & Lee, The Wake, Nunzio Fattini, autant de groupes précieux qu'il ne citera pas ici mais qu'il m'aura prescrit, au gré des interviews et des reprises. *Fast forward*, une décennie plus tard, comme son idole Lawrence-de-Felt, dont il sera beaucoup question, Matt a montré une fâcheuse tendance à saboter sa carrière. Ariel a sorti quatre nouveaux albums, sans compter les rééditions de ses cassettes boueuses : son talent est plus ou moins reconnu par tous. Christopher Owens a eu son heure de gloire, a été pop star en devenir avec Girls, avant de mener une honnête, et prolifique, carrière solo. Matt Fishbeck, tout seul, est toujours inconnu. En termes de sorties musicales, il n'y a pas grand chose. Un single – mais quel single, le morceau d'une vie –, *You Made my Dreams Come True* (2012), parce que Christopher l'a poussé au cul. Il aura aussi promis une compilation de morceaux de la période 2004-2009, *Bad Habitat*, en précommande sur son site depuis 2011, finalement sortie cette été, digitalement, sur Bandcamp. On ne vous raconte pas les commentaires vénères laissés ça et là sur la toile, de fans échaudés ayant payé pour rien le précieux sésame. Il y eut aussi une cassette instrumentale, *Roomers*, publiée chez Long Live Death Records, en 2016. Pas indispensable. Puis, parce qu'il ne faut rien faire comme tout le monde, le voilà qui débarque de nulle part avec un chef-d'œuvre, *Solid Rain*, publié en-dehors des labels classiques, chez les éditeurs Semiotext(e). Il pose, seul, dans la nuit. Du Holy Shit d'il y a dix ans, plus grand chose, si ce n'est qu'un goût pour l'absolu. Fidèle à sa réputation, Matt a été très casse-couilles à joindre. D'une réponse enthousiaste ("*YOU BET! XO*", Matt n'écrit qu'en capitales) à ma demande d'interview, suivie de deux semaines à m'éviter. Je finis par l'appeler, sur *Skype*, un soir, très tard. J'allais abandonner, puis à la troisième tentative, enfin, une image. Et du son.

*(C'est sa chambre. On ne voit qu'un bras, sous une sculpture, profil en fil de fer)* Attends, je suis nu. Je vais me mettre quelque chose dessus. *(Il réapparaît, en haut blanc avec un pantalon rose)* Tu veux être sûr que je ne sorte pas de mon lit aujourd'hui.

***Tu dormais ?***
Non, non. Je conduisais mes affaires depuis ce bureau aujourd'hui. D'où m'appelles-tu?

***Je suis à Edimbourg, en Ecosse. Il est une heure du matin.***
Oh, ne le dis à personne, mais je ne suis jamais allé en Ecosse. C'est assez embarrassant pour moi. Le nombre de groupes qui viennent de là bas est juste… affolant. J'aimerais venir, juste histoire de boire de l'eau du robinet. J'ai d'ailleurs failli venir il y a deux semaines, il y a Paul Quinn qui jouait à Glasgow le 23 novembre.

***Tu aurais fait le voyage juste pour lui?!***
Mon batteur tourne chaque année en Europe. Au Royaume-Uni, il loge chez Bruce Mitchell, le batteur de Durutti Column, qui est tellement cool… Donc il m'envoie un message pour me demander si je connaissais Paul Quinn & The Independent Group, parce qu'il passait à Glasgow. Mon chou… Bien sûr. Je porte une saharienne avec un badge Quinn sur la poche de poitrine! J'ai entendu que sa santé n'était pas des meilleures, et il ne joue pas souvent. Ce n'est pas inconcevable de faire le déplacement.

***Ça a été dur de se joindre. Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?***
En ce moment, je travaille pour un artiste qui vit au Texas, un peintre, qui m'a embauché pour faire trois livres pour lui, deux monographies et un catalogue. Arranger les détails du livre, le design, la mise en page, ça le stresse terriblement, alors que moi pas du tout. Donc je me lève, je regarde des livres d'art, je décide quel papier utiliser, je contacte les imprimeurs, je contacte les auteurs des textes. Ça me prend quelques heures. Aujourd'hui, j'ai acheté des tickets pour aller voir une pièce, j'ai un ami qui est dans une production de *A Funny Happened on the Way to the Forum*, j'y emmène la fille d'un de mes amis qui aime les comédies musicales. Puis mon ami Marion Belle de Fatal Jamz m'a envoyé un message : "*Is it OK to feel like I'm dying if I*

*don't have any label or studio to release my album ?*". Il va très bien, en fait, son groupe est dans une position parfaite. Mais du coup ça m'a fait me replonger dans mes propres morceaux. Je me suis retrouvé à finir les paroles d'une chanson, puis à enregistrer une reprise de The House of Love.

***Laquelle ?***
*The Beatles and The Stones*. Je travaille sur une app à trois pistes. C'est peut-être la première fois que j'ai enregistré toute une piste de voix sans interruption, en une seule prise. Et je n'en ai pas rajouté. Comme tu le sais, j'ai tendance à charger mes compositions de plusieurs couches de voix. Probablement pour compenser mon chant médiocre. Cependant, j'ai lu une fois une interview des Sparks où Ron Mael disait que sur chaque enregistrement, il y avait 25 ou 30 pistes de voix qui chantait exactement la même chose, à l'identique. Je ne sais pas comment faire ça. Cela rajoute une profondeur – on le sait depuis John Lennon, qui a été l'un des premiers à maîtriser cet art du dédoublement.

***Dans la pop, beaucoup de chanteurs sont en réalité assez médiocres, tu sais.***
J'adore les mauvais chanteurs. Ce sont eux qui ont du style. Je n'ai jamais été impressionné par un bon chanteur comme je ne serai jamais pantois devant un solo de guitare très rapide. Pour moi, Bernard Sumner est le plus grand guitariste qui soit, alors qu'il ne pouvait pas jouer et chanter en même temps. Mais il connait ses limites, et quand il joue, il sait parfaitement en jouer. Tous les chanteurs notoirement mauvais sont parmi mes préférés : Lawrence, un cas à part, Neil Young, Bob Dylan, Nina Simone, même Madonna. Ceux qui disent que Madonna ne sait pas chanter m'ont toujours agacé. Allez vous faire foutre! Le monde entier a chanté à tue-tête sur son premier album, ce n'est pas pour rien ! Quand Whitney Huston est morte, je n'ai rien ressenti. Quand elle chante *I Will Always Love You*, pas une seule fois je n'ai imaginé, qu'elle chante à une personne qu'elle aimera toujours. Parce que, avec sa voix olympienne, elle chante trop bien.

***Quelqu'un comme Lawrence a ses gimmicks, ses petites techniques pour contourner sa voix pauvre. Essaies-tu d'en faire autant ?***
Je me demande souvent si Lawrence est conscient de tous ses effets quand il chante. Tu sais, j'ai un groupe de reprises de Felt, et quand tu dois chanter *Fortune*, par exemple, c'est impossible. Je ne sais pas comment il fait. Parce que quand tu écoutes le disque, il n'y a pas l'air d'avoir deux pistes de chant, alors que quand tu la chantes, tu ne sais pas où aller. Je pense qu'une grande partie de ces effets vient du rapport que le musicien entretient au micro. Il y a quinze jours, au Texas, j'écoutais avec la peintre Kika Karadi, la femme de John Maus, la chanson *Frenz* de The Fall pour la première fois. C'est une chanson superbe. Mark E. Smith a un peu ce même rapport au micro, il y a une certaine proximité. Kika m'a d'ailleurs dit : "*Vous chantez pareil*". C'était gentil, mais dans quelle sens ? Elle me répond : "*Vous utilisez votre salive de la même manière*".

***Mais est-ce quelque chose que tu travailles ?***
Bien sûr, prends ma reprise de T*he Final Resting of The Ark* : il y a de la pédale delay, il y a une voix qui module. Je chante avec moi-même, en jouant sur l'orchestration. Quand on me dit que j'ai une jolie voix, je me dis d'abord qu'ils sont sourds ou qu'ils veulent être gentils. Mais je connais mes limites, et je sais comment utiliser ma voix pour lui faire faire ce que je veux. Je ne chante pas fort, c'est pourquoi il est parfois difficile, en lice, de mettre le micro suffisamment fort pour qu'il n'y ait pas de *feedback* quand il y a un groupe derrière.

***Les morceaux instrumentaux ont toujours été très présents dans ta musique. Quand décides-tu de mettre des paroles ?***
Je le sais, c'est tout. Il y a bien cette chanson sur *Solid Rain*, *Cul de Sac and Back*, quand je l'ai fait écouter à mon ami Hedi qui a publié le disque, il m'a demandé où était la version chantée. Je n'aurais jamais imaginé mettre des paroles là-dessus. Mais des chansons comme *Who Am I ou One Fine Day*, *On The Marble*, *Mariage Monologue*, ont toujours été envisagées comme des chansons chantées. Mes chansons me viennent de cette manière : elles arrivent musicalement pendant que j'enregistre. C'est particulièrement vrai pour *Solid Rain* qui a été fait sans intentions particulières. C'est-à-dire que je n'ai pas essayé de faire ces chansons, c'est comme si j'avais mis sur écoute ma propre psyché.

***Ça s'entend, c'est un disque qui semble très solitaire. Même dans les paroles, qui sont introspectives.***
Je crois qu'il n'y a pas assez de musiciens qui admettent que les paroles sont dures à écrire ; Il y a des gens qui sont tellement bons que personne ne leur de-

mandent. Bob Dylan, Mark E. Smith, Stuart Murdoch de Belle & Sebastian. Il y ont tellement de bonnes paroles. Où trouvent-ils le temps ? Alors que si tu parles à Ariel Pink, par exemple, il te dira aussi que les paroles sont le pire à faire. Généralement, à l'écoute, tu peux savoir qui galère à l'écriture. Le mauvais chant, ce n'est pas grave, ça se compense pas le style. Mais les mauvaises paroles, ça ne passe jamais. C'est étrange, parce que je ne vais jamais m'intéresser aux paroles en premier, sauf si elle sont nulles. J'ai entendu une interview avec Bobby Gillespie qui se foutait des *songwriters* trop personnels, moi moi moi. Ce sont des choses que j'ai en tête en écrivant. Est-ce que Bobby apprécierait ? Suis-je trop complaisant ? Mais avec *Solid Rain*, je ne me suis jamais posé la question.

***Comment s'est passé l'enregistrement, en fait ?***
Il y a quelques années, j'ai décidé de faire la première de mes pauses dans ma vie à Los Angeles, et j'ai déménagé dans la région de la baie de San Francisco. J'aime beaucoup Los Angeles, j'y ai vécu toute ma vie, mais j'y étais devenu un petit peu trop sociable et ça m'empêchait d'être aussi productif que je ne le voulais. Dans la Bay Area, j'étais plutôt anonyme, et ça a marché, j'ai pu finir pas mal de choses. Bien que je n'ai pas spécifiquement travaillé sur ma musique, j'ai la compulsion d'enregistrer tout le temps. Tu dis que le disque est solitaire. Mais je ne me suis jamais senti ainsi. J'ai été seul, mais comme on le sait depuis Roddy Frame (ndlr. "*They'll call us lonely when we're just alone*", dans la chanson *Oblivious* de Aztec Camera), les deux sont très différents. Cela dit, j'ai eu beaucoup de tristesse dans ma vie, et le disque reflète ceci. Je sais qu'un album touche au but quand quelqu'un me contacte après l'avoir écouté et me remercie pour les avoir aidé à traverser quelque situation difficile. Je pense que si on est capable d'aider des gens dans des situations de désespoir, c'est peut-être notre responsabilité de le faire. Non pas que ma musique ne viennent d'un sentiment de responsabilité, mais quand quelqu'un me dit ça, je sais EXACTEMENT ce qu'ils veulent dire par là. Ce sont des disques, des livres, des films qui m'ont permis de traverser des moments qui me semblaient impossibles.

***Tu as l'air de vivre ta vie à travers l'art, et celui des autres. Depuis le début de l'interview tu as cité des tas de musiciens.***
Je me le dis parfois aussi. Je me considère comme un artiste total, au sens où je ne me cantonne pas à un medium : je fais de l'art visuel, j'écris, je compose. Si on me présente à un peintre ou à un écrivain, on me dira musicien. Mais si on me présente à un musicien, on ajoutera une touche littéraire à ma pratique. J'ai passé beaucoup de temps à écouter des disques, et c'est toujours le cas. Mais j'ai passé tout autant de temps avec des peintures ou des romans. Je crois que la marque d'un artiste véritable est qu'il n'est pas intimidé par un genre ou un instrument qui ne lui est pas inné, que ce soit une trompette ou une machine à écrire. Je peux tous les faire chanter médiocrement.

***Pourquoi ne rien avoir publié depuis si longtemps ? Depuis ton single* You Made My Dreams Come True*, il n'y a eu qu'une cassette instrumentale l'an dernier.***
Ce n'est absolument pas mon choix. J'ai des centaines de bribes de chansons sur deux ordinateurs, et peut-être cinq albums prêts à partir. J'attends juste que les labels me contactent et suivent.

***Tu recherches forcément une sortie physique ?***
Bien sûr, j'aime l'objet. L'idée que la musique soit devenue fichier est vraiment triste. Un 7", un 12" sont des objets très spéciaux. Enfin quoi, *Peng!* de Stereolab est quand même beaucoup plus qu'une somme de fichiers. J'aime les livres. J'aime la page intérieure arrière d'un livre. J'aime le toucher d'une chose éphémère. J'attache beaucoup d'attention à la confection d'un disque. Regarde le run-off groove de *Solid Rain*. Tu vois, il y a marqué "*Miss You*". C'est une référence à *Biff Bang Pow*.

***Mais tu as quand même fini par mettre* Bad Habitat*, la compilation de morceaux de la période 2004-2009, sur ta page Bandcamp, après avoir attendu une sortie physique annoncée depuis 2011 !***
Je sais bien... Je dois sûrement passer pour un gars pas très fiable, mais je t'assure que ce ne dépend absolument pas de moi. Il y a peut-être quatre labels qui ont essayé de le sortir, et aucun n'est allé jusqu'au bout. J'ai fini par me dire qu'il fallait aller de l'avant, en libérer mon esprit. Ça a toujours été un emmerdement. Je voulais en faire un vinyle, mais l'album était trop long, alors on me demandait d'enlever deux chansons, et l'album n'était plus pareil. Pareil quand on a sorti *Stranded at Two Harbors* (2006), d'ailleurs. Une sortie vinyle était prévue, et le label disait qu'ils allaient le faire. Mais j'avais posé deux conditions : 1) le vinyle sera cher, parce que la pochette doit être métallique, et 2) la distribution ne doit pas être mondiale, mais si ma mère, par exemple, veut l'acheter, elle doit pouvoir le trouver facilement en ligne. Mais personne n'a voulu le sortir. Tout le monde est emballé, puis on finit par me recontacter en me disant : "*En fait, ça va être super cher...*". Ben ouais ! Il n'y a qu'à changer le prix du disque. Parce que pour moi, la différence entre payer 15$ ou 25$, puisqu'on parle à un public qui fétichise l'objet, ne va pas être dramatique.

***Tu penses que les gens suivraient ?***
Je ne sais pas... Quand je parle à des gens qui ne sont pas au fait des tenants et des aboutissants de l'*underground* et qui me demandent quelle musique je joue, je réponds toujours la même chose : de la *pop music*. Mais pour beaucoup de gens, cela veut dire quelque chose de très différent de ce que toi ou moi pouvons rattacher au mot. Donc j'ajoute : je fais de la *pop music*, mais le genre qui n'est pas populaire.

***Mais le label qui a sorti* Solid Rain*, Semiotext(e), ce n'est pas du tout un label, en fait.***
Pas du tout : c'est une maison d'édition. J'ai vraiment beaucoup de chance. J'ai étudié la littérature à l'université. J'ai découvert Semiotext(e) à l'époque, ils publiaient Jean Baudrillard. Puis je suis allé à L.A. pour m'adonner à la musique. Et j'ai appris qu'ils s'étaient eux aussi relocalisés là-bas, et que le gars qui le gérait depuis cinq ans, Hedi El Kholti, était obsédé par Felt. Je me suis dit que je devais le rencontrer. On a fini par devenir bons amis, et c'est maintenant l'une de mes personnes les plus chères.
Et sa collection de disque... La première

fois que je suis allé chez lui, la première chose qu'il m'a passé était Paul Quinn. Il m'a fait découvrir des choses que j'avais loupé, comme Shiny Two Shiny, ou Pacific, le groupe de Creation. Mais il a aussi les albums de Denim, des 45 tours des Stranglers, tout de Kompakt, des disques rares des Go-Betweens... Son goût est au-delà de tout reproche. Son soutien de Holy Shit est probablement la raison pour laquelle le groupe existe toujours. Il a été la première personne à qui j'ai envoyé mes enregistrements, parce que ses oreilles sont tellement bonnes. A chaque fois qu'on joue ensemble nous faisons une reprise différente. Souvent, c'est Felt. Mais il aussi suggéré *Fox in the Snow* de Belle & Sebastian. Ce que je n'aurais jamais envisagé tout seul, ce n'est même pas la meilleure chanson de l'album. Mais pour nous deux, la chanson nous va comme un gant.

***C'est bizarre, cette résonance qu'ont certains morceaux, comme s'il conviendraient mieux à d'autres. Je m'imagine toujours, par exemple, le morceau* Yesterday Yes A Day *de Jane Birkin joué par Christopher Owens.***
Il le sait ? Tu devrais le lui dire, d'autant plus qu'il est obsédé par l'idée qu'on reprenne ses propres chansons. La même chose m'arrive souvent, en encore plus troublant. Il m'arrive d'entendre des chansons pour la première fois, et de croire écouter ma propre musique, comme si je les avais écrites. Comme la première fois que j'ai entendu *Sailor on the Sea* de Mr. Wright, ou *Fragments of Light* de Sensations' Fix, ou Zru Vogue, ou *Turn of the Century* par le groupe néo-zélandais Beat Rhythm Fashion, ou *On the Beach* de Nick Nicely... Oh celle-là ! C'est MA chanson. Non pas que je veuille leur enlever quoi que ce soit, c'est juste que je sais que le puits où ils ont trempé leurs lèvres est le même puits où je m'abreuve. Souvent, avant de reprendre leurs morceaux, je les contacte. Juste pour avoir leur bénédiction, ou leur demander les accords. C'est ainsi que je suis en contact avec Kevin Wright ou Nick Nicely.

***Tu es en contact avec Nick Nicely ? On The Beach m'a toujours évoqué Ariel Pink.***
Elle pourrait être sur *Stranded at Two Harbors* sans déparer du reste. Et ce vingt ans avant Ariel ! C'est tellement précurseur. Cela n'enlève pas à Ariel son caractère novateur. Ariel a été une force révolutionnaire dans la musique, dont l'impact ne peut pas encore être mesuré. L'idée que tout le monde possède Garageband sur son ordinateur peut être attribuée à Ariel ; d'une façon qui n'est ni totalement vraie ni totalement ridicule. C'est aussi l'idée que la fidélité est ce qu'elle est, mais qu'elle est secondaire. Ce n'est pas la perfection qui compte, mais l'expression.

***Tu as comme lui adopté un son beaucoup plus propre. Dès You Made My Dreams Come True.***

Pour *You Made My Dreams Come True*, il existe une version beaucoup plus crade, qui répète le refrain sans arrêt. Il s'agit en fait d'une demie-reprise, d'un musicien obscur qui s'appelle John Doté. Ariel et moi venions d'enregistrer *Bombs Away* et pensions que c'était la meilleure chanson que nous avions faite. Puis il m'a regardé, puis m'a dit : "*Maintenant, je vais te passer la plus belle chanson du monde.*" Et il balance cette chanson de John Doté, *A Hero From Zero*. Cela reste la seule fois que je l'ai écoutée. Parce qu'elle était tellement bien qu'elle m'intimide. Mais je me souvenais du refrain, que j'ai enregistré en boucle pour pouvoir tester plusieurs suites d'accord derrière. La première combinaison était la meilleure. Elle retombe sur ses pattes, comme une boucle, puis repart aussi fort. Un ami, le peintre Patrick Hill, l'a entendue et me fait, "*It's like peaking at a rave*". Et quand Christopher Owens a signé chez Fat Possum, et qu'ils m'ont approché, je leur ai demandé ce qu'ils avaient en tête. Ils m'ont répondu "*N'importe quoi.*" J'ai toujours adoré l'idée du maxi britannique, un 12" à 45 rpm, que tu remplis, remplis, remplis de huit minutes de tambours et trompettes. Pour la première fois, je suis rentré en studio avec une vraie idée de ce que je voulais faire. Quelque chose de léché. Arthur Russell sur le dancefloor, qui sait exactement sur quelle drogue les kids dansent. Mais la face B est délibérément pas claire. Ce sont des enregistrements maison que seul le mastering a rendu présentable.

***Sur cette chanson, il y a un vers qui ressort. C'est ce deuxième couplet "*Whoever said that showing up was half the battle didn't know shit/Probably missed the curtain call, hell , probably missed the show (what a pro)*"...***
J'étais sûr que c'était celui-là dont tu me parlerais. Tu sais que tu tiens une bonne chanson quand tu as un deuxième couplet. Quelque chose s'impose, sans hésitation ni appréhension sur sa propre force. Après la gloire du premier couplet, on revient avec une affirmation spirituelle. C'est une référence au groupe autant qu'autre chose.

***C'est exactement ce genre de déclaration qui est suffisamment ouverte pour trouver une résonance large chez l'auditeur. C'est ce qui en fait une chanson pop.***

Je suis très heureux que l'on entende cela. C'est ce que je cherche implicitement. Comme *My Whole Life Story* sur S*tranded at Two Harbors*. Ce n'est pas l'histoire de ma vie, c'est celle de n'importe qui. On connaît les artistes à travers les biographies et les on-dits, mais ce n'est jamais l'essentiel.

***On peut aussi parler du premier couplet. Quand tu commences, par "*In between the hours of my sleep and bugle's reveille*", tu as un style que je rapprocherais presque de celui de Lawrence ou de Momus, presque drôle par son maniérisme.***
Tu veux dire que ces mots ne sont pas à leur place dans une chanson pop ? Que "*Bugle's reveille*" est une façon rigolote de se référer à un réveil matin ?

***Oui, mais en étant un peu poseur.***
Ah, c'est vrai que c'est conscient de son effet. C'est pourquoi je le fais suivre par "*I begin to giggle at a fancy reverie*".

***Et comme chez Lawrence, les paroles sont très auto-réflexives, très conscientes d'elles-mêmes.***
Oh oui, je pourrais te parler de Lawrence pendant des heures.

***Je suis censé lui parler bientôt au téléphone, d'ailleurs. Je te filerais bien son numéro, si tu ne dis pas que c'est moi qui te l'ai donné.***
Ne t'en fais pas. Je lui dirais que l'ai vu sur un mur dans des toilettes à Paris. Tu peux lui demander quelque chose pour moi ?

***Vas-y.***
Où est-ce qu'il a trouvé ce blouson, avec "KILL" au dos ? Et puis, qu'il me rassure et qu'il me dise qu'il a gardé cette guitare avec FELT dessus, qu'on le voit mettre au clou dans le documentaire *Lawrence of Belgravia.* Parce que s'il a vraiment perdu cette

guitare, pourquoi Paul Kelly qui le filme n'a pas sorti les 150£ que le gars lui propose ? Cette guitare n'a pas de prix. Mon guitariste s'est mis à apprendre la guitare à cause d'une photo de celle-ci. Lorsque j'en ai parlé à Phil King (ndlr. ancien bassiste de Felt), il m'a juste dit "Hein ? Il a vraiment fait ça ?" avec un air coupable parfaitement approprié.

***Mais Lawrence a été dans une misère crasse. Il était à la rue, même si ça n'est jamais dit comme ça.***

Oui, le documentaire a une réserve très anglaise qui ne fait qu'effleurer la réalité sombre de sa vie, comme son usage de la drogue, qu'on ne voit que par suggestion, des flash d'images de prescription... Mais cette réserve fait partie de sa mystique.

***J'ai lu récemment Riots, Rave and Running a Label de Alan McGee, et il raconte que la maniaquerie légendaire de Lawrence était assez exagérée, pour les besoins de son image.***

Je pense que n'importe qui a le droit de se mythifier comme il veut. Je pense que Lawrence a une personnalité très complexe. Il a sans doute des petites démangeaisons psychologiques, qu'il ne peut pas gratter. On m'a aussi dit que, parfois, la difficulté qu'il y a à lui parler et à le joindre vient d'une peur qu'il aurait de décevoir. Alors qu'il est tellement cool qu'il lui suffit juste de s'asseoir sans rien dire pour subjuguer.

***Il est très bon en interview. Quand je l'ai rencontré, il balançait plein de punchlines, presque pour frimer.***

Je suis sûr qu'il garde en réserve des tonnes de chose qu'il attend de pouvoir dire... Il se prépare pour son moment depuis si longtemps. Ça me rappelle quand Pulp a fait la tête d'affiche à Glastonbury, après que The Stone Roses se soient retiré à quelques jours de la date. Quand on a demandé à Jarvis s'il se sentait de le faire, il était prêt à bloc : il attendait ça depuis plus de dix ans. Les vidéos de ce moment sont incroyables, on voit Jarvis devenir Jarvis Cocker, même s'il n'est pas parfait, même s'il engueule son groupe. Mais Jarvis est une de ces personnes qui se sont épanouies avec la notoriété. Je ne suis pas sûr que Lawrence pourrait faire de même. Le fait même qu'il n'ai jamais joué en Amérique est une aberration.

***Tu viens d'évoquer l'usage de drogue de Lawrence. Je sais que... tu as sans doute consommé beaucoup de drogues également. Quel rôle cela a joué dans ta carrière ?***

(Il se tait pendant de longues secondes).

[redacted]

***LSD.***

[redacted] The Only Ones, [redacted] Happy Mondays. [redacted] un poète célèbre a parlé à Susan Sontag avant qu'elle meure. [redacted] Mark E. Smith, [redacted] Pareil pour W.H. Auden, le poète. Ses œuvres complètes, ça fait beaucoup de vers... [redacted] (Il se saisit de sa guitare électrique blanche et se met à chanter ce que je reconnais comme Serious Drugs de BMX Bandits) "*I said I don't think I can take it much longer*"... Oh, ces groupes écossais, ils me rendent fou. Qui est-ce qui vient d'Edimbourg ? Momus y habitait, non ?

***Je crois bien. Je l'ai croisé, une fois, alors qu'il entrait dans les toilettes de la Scottish National Gallery of Modern Art. Je n'ai pas osé attendre qu'il sorte.***

Tu aurais dû y aller aussi. Prendre l'urinoir d'à côté, et lui dire, "I love you, but I don't need you". Je remercie souvent Dieu pour Momus. Je prie pour que ses nouveaux albums soient toujours bon. Je ne peux pas les écouter.

***C'est une autre personne qui se rapproche un peu de ce que Lawrence et son novelty rock font.***

C'est vrai. Ils ont tous les deux un certain sens du fétichisme.

***Oui, et tous les deux savent utiliser un humour poseur pour parler de l'état de la société. Tu as parfois le même maniérisme, mais tu es trop sérieux. Et tu ne t'ancres pas assez dans ton époque. La chronique de Pitchfork de Solid Rain en parlait comme d'un disque contemporain ancré dans le temps présent, mais je ne vois pas en quoi.***

Je ne sais pas si c'est vraiment ce que tu veux dire, mais je trouve que mes paroles sont au contraire très contemporaines, dans un sens parfois presque politique. Parce qu'elles parlent de l'idée de classe, et de l'idée qu'il n'y a pas de victoire possible. Quand j'ai écouté Felt pour la première fois, j'ai lu les titres – je pourrais passer mes journées à ne regarder que les titres – et j'ai vu There's No Such Thing As Victory, et je me suis dit que c'était cynique. J'étais jeune, américain, et je pensais que cette idée était celle d'un loser. Mais tous les jours, je comprends de mieux en mieux la vérité pure de cette affirmation. Cette obsession de la victoire à tout prix est le problème fondamental de notre époque, c'est la cupidité, le capitalisme. Je voudrais que cette idée, que la victoire n'est qu'un mirage, transparaisse dans mon écriture. Je ne suis pas là pour gagner, je suis là pour rester. Tu sais, j'ai eu une éducation sophistiquée, et beaucoup de gens – ma mère en premier – ne comprennent pas ma pauvreté relative, comparé à d'autres diplômés d'Harvard. Ils ne comprennent pas que j'ai pu rejeter les opportunités qui se présentaient à moi, pour me repaître de ce que certains décriraient comme une obscurité bien vaine.

***Je ne savais pas que tu étais allé à Harvard.***
Oui. Mes parents m'ont eu, mon frère et moi, lorsqu'ils ont déménagé en Californie. Nous sommes jumeaux. J'ai grandi au sud de Los Angeles, près de la mer. Mon frère Steve et moi allions surfer tous les matins, et je prenais l'école très très au sérieux. J'étais président des groupements d'élèves de mon lycée, et capitaine de l'équipe de débat. Bill Clinton avait failli perdre son élection parce qu'il aurait peut-être fumé un joint, la raison pour laquelle je n'ai jamais touché à la drogue à l'époque. Steve est parti à Berkeley, je suis allé à Harvard. Une semaine avant sa dernière année,- à Berkeley, Steve est mort dans un accident de moto. Nous avions vingt et un ans. Savoir cela, c'est aussi comprendre Solid Rain, comprendre pourquoi il peut paraître solitaire, pourquoi il semble si familier avec l'idée de perte. Mes poursuites artistiques sont nées de la défaillance de mes propres ambitions, qui étaient avant tout bureaucratiques, et même politiques. Et quand on me demande ce que je fous, quand on me dit "*Tu sais, tu y arriveras*", je montre la carte que j'ai reçue de Peter Perrett pour mon anniversaire, qui me disait qu'il aimait ma reprise de *Woke Up Sticky*. Ou ce moment où, ayant fini de lire *Wild Highway* de Bill Drummond, j'ai trouvé son email et je lui ai écrit : "*I'VE JUST FINISHED READING WILD HIGHWAY, YOU PUNISHING FUCK. LET ME KNOW IF YOU EVER NEED A PROPER BIOGRAPHY WRITTEN ABOUT YOU.*" Et il me répond, en moins d'une demie-heure, "*C'est bien le même Matt Fishbeck que celui de Holy Shit ?*" Pour moi, c'est avoir réussi.

**Victor Thimonier**

# Bibio

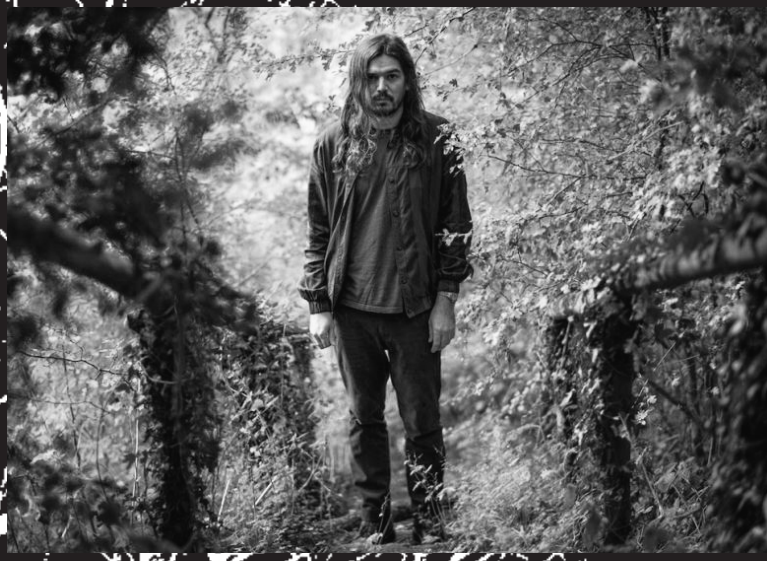
# Boucles hantées

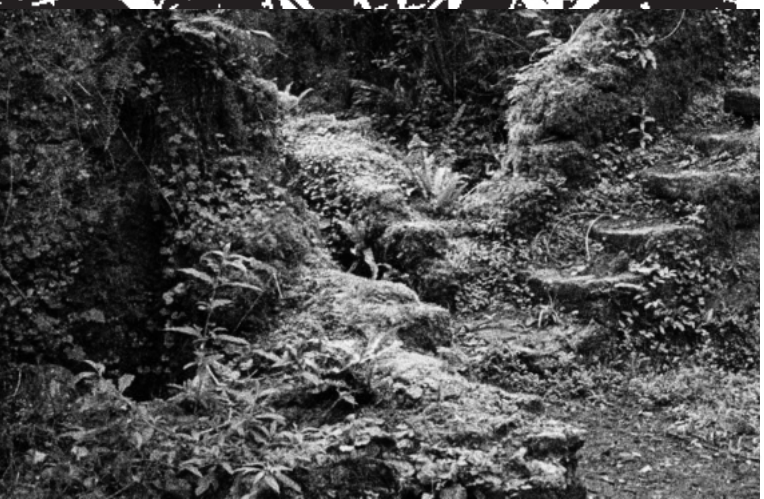
**Par Thomas Schwoerer**

Un léger souffle, comme le reliquat poussiéreux d'un enregistrement effectué sur une machine antédiluvienne, comme la brise perçue à travers les feuilles des arbres, parcourt la plupart des longues plages instrumentales de *Phantom Brickworks*. L'écho d'une présence, ou d'une absence, selon ce que notre imagination voudra bien percevoir. Le souvenir dématérialisé est un élément central de l'album : ce que l'on retient de quelque chose qui a disparu, et la trace imperceptible de son passage. L'abstraction de l'ambient était sans doute la façon la plus profonde, et la plus inspirante d'exprimer ces choses pour Stephen James Wilkinson, alias Bibio.

L'idée d'un album totalement ambient n'était pourtant pas un point de départ. L'anglais très prolifique s'était déjà exprimé à de maintes reprises dans un autre registre, plus folktronica, dans la lignée des Boards of Canada, dont il partage depuis 2009 le même label, Warp. S'il compte déjà huit albums studio à son actif, Wilkinson œuvre en parallèle, depuis le début de sa carrière, sur cet ambitieux *Phantom Brickworks*. "*Certains des morceaux ont été composés avant mon arrivée chez Warp. Les titres les plus anciens, 9:13 et Pantglas ont été enregistrés en une seule session, d'autres ont été utilisés par extraits dans des albums précédents. Donc la vérité est que les gens ont écouté des morceaux de Phantom Brickworks depuis 8 ans déjà. Je ne me suis pas lancé avec l'intention d'en faire un album entier, ça a juste grandi progressivement avec le temps.*" C'est sans doute ce qui confère à l'album ce caractère totalement intemporel. Débarrassées de tics stylistiques et des signes du temps, les plages en suspension de Bibio sont autant d'échappatoires, de parenthèses nécessaires pour contrer le désordre assourdissant de son époque. "*Notre capacité de concentration est courte, internet et notre environnement sont chargés de bruit et de compétitivité. La musique ambient peut être un moyen de prendre les choses avec plus de lenteur, d'être absorbé par un sentiment ou une vibration différente. L'ambient fait juste partie de ma vie de tous les jours. Au lit, dans le bain, ou lorsque je suis assis devant un feu de cheminée.*"

A l'écoute des neuf plages de ce disque dont la plus longue va presque jusqu'à 17 minutes, Wilkinson semble avoir choisi de ne s'encombrer d'aucune contrainte, d'aucun format. Un cadre de création presque ascétique, où le minimum suffit à sa tâche. "*Il n'y a pas de synthétiseurs sur cet album, il est entièrement fait à base d'instruments réels et de samples. J'ai utilisé une guitare, un piano, un saxophone, des pédales d'effets, des enregistreurs à bandes et*





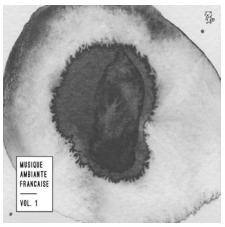
*un sampleur, rien de nouveau à l'horizon…*" Dans son approche organique, *Phantom Brickworks* ne ressemble pour cette raison à très peu d'autres albums dans la catégorie ambient, souvent composés sur des machines et des synthétiseurs. Et même s'il partage le même label que l'un des hérauts du genre, Brian Eno, il n'y a pas énormément de points communs stylistiques entre l'œuvre des deux artistes. Wilkinson cite d'ailleurs un seul disque dans cette catégorie : *Sakura* de Susumu Yokota, acheté lors de sa sortie en 2000, mais qu'il écoute encore chaque semaine en 2017. Pour lui, ce n'est pas la musique des autres, mais plutôt les vertus méditatives et l'improvisation qui ont été deux points extrêmement importants de son travail sur ce disque. "*La plupart des mélodies ont été écrites à la volée et gardées en tant que telles, au contraire de quelque chose de retouché et de structuré. Lorsque je composais, je n'avais pas d'idées préconçues sur les mélodies ou les harmonies. Je m'asseyais derrière mon piano et je jouais, note après note avec une pédale loop jusqu'à ce que la musique se forme. J'aime créer ce genre d'improvisations construites sous la forme de boucles, c'est comme une forme de méditation. Je rentre dans une sorte de transe, tout est sensation, humeur, à la dérive de mes pensées.*" Mélodies circulaires, chant choral spectral, notes de piano alanguies, les compositions de Bibio s'éloignent comme un écho infini qui s'évanouit dans le temps avec une lenteur précieuse. "*Ces longs fondus à la fin de mes morceaux viennent de la façon dont ma pédale loop s'estompe naturellement. J'aime cette pédale particulière – ma botte secrète – et la façon dont ses boucles se décomposent au fil du temps. Elles ne deviennent pas seulement plus silencieuses, mais plus distantes, plus sombres, elles s'émiettent... Ce fondu altéré est une partie importante de ma musique. Je me noie dans le lo-fi, le vague, la distorsion et l'obscurcissement. Cela transforme la réalité en sorte de rêve, ou plutôt comme une toile de Monet*."

Le cadre où il compose n'a pas une grande importance, car Wilkinson aime se plonger dans la musique qu'il improvise. Son imaginaire se nourrit plutôt des images de ces endroits singuliers qu'il cherche méticuleusement, pour ensuite les photographier et les filmer. "*J'ai eu envie de capter des lieux qui pour moi avaient du caractère et une atmosphère, mais qui étaient complètement dépourvus d'habitants. Des lieux qui ont connu différentes histoires, comme cette carrière d'ardoise abandonnée dans le nord du pays de Galles, une brasserie désaffectée qui a jadis subi un violent incendie, une ancienne allée où se trouvait un chemin de fer dans les années 60, ou une vieille fabrique d'acier dans le Somerset qui consiste en d'anciens bâtiments de pierre complètement envahis et dissimulés sous la végétation.*" Des lieux chargés d'histoires, d'émotions, de présences intangibles, presque fantomatiques, comme l'exprime le titre de son disque. La réminiscence d'un passé inconnu, livré à son imagination. "*Je ne crois pas aux fantômes mais je pense que des endroits peuvent être hantés par des événements qui s'y sont passés. Les humains sont très sensibles aux atmosphères des lieux, qui peuvent être altérées ou radicalement modifiées en apprenant le contexte de leur histoire. On peut parfois y entendre des voix, des échos, d'une façon ou d'une autre. Il est des lieux qui ont des choses à dire*".

*Phantom Brickworks* excelle dans la façon de cristalliser une émotion dans la durée, à travers une structure très épurée, qui s'allonge avec une grâce infinie et s'évanouit en douceur, dans une forme de mansuétude extrêmement apaisante. Si les accords de piano du dernier titre, *Capel Bethania*, pourraient presque s'échapper d'une *Gymnopédie* de Satie, les boucles hantées de *Phantom Brickworks* ont une vertu essentielle, celle de parvenir à s'échapper un instant du chaos par leur calme thérapeutique.

BIBIO *Phantom Brickworks* (Warp), déjà disponible.

**ET AUSSI…**




**V/A Musique Ambiante Française Vol.1 (Tigersushi)**

Signe du temps ou hasard des sorties, le label parisien Tigersushi propose une compilation entière dédiée à l'ambient à la française, idée lumineuse qui n'avait jamais été exploitée jusque là. Et pour le coup, la démarche est diamétralement opposée à celle de Bibio, tant le synthétiseur est présent, et mis en avant dans presque chaque composition. Point fort, un casting impressionnant qui rassemble les travaux de certains des artistes les plus passionnants de la scène électronique d'ici : Turzi, Jaumet, I:Cube, Joakim, Mondkopf, Cosmic Neman et quelques nouveaux venus, comme Filles Shizuka, dans cette copieuse compilation à de 18 titres à l'homogénéité étonnante, presque construite inconsciemment en forme de sidérant voyage immobile et hexagonal. (T.S.)

photo : Stephen James Wilkinson

La planète des spores : les origines

# MAGIC MYCOLOGIE

Alors, quand même, il faut le dire. *Magic Mushroom* n'est pas né à Saint-Malo. *Magic Mushroom* n'est pas né à Paris. Tout a commencé à Hebden Bridge, dans le Yorkshire, au cours du mois de juillet 1990. Un été exceptionnellement chaud pour le nord de l'Angleterre.

Dans l'une des petites chambres vétustes d'une maison qui aurait pu être hantée, malgré le peu d'imagination de l'architecte qui en avait fait un simple cube, Serge et moi attendions, entre deux brèves périodes de travail, à l'auberge du coin. Quelques jours avant notre arrivée, l'employeur qui nous avait fait venir s'était en effet dématérialisé avec une efficacité qui ferait pâlir de jalousie bien des sites administratifs de l'internet actuel.

Pas désespérés au point d'accepter les invitations de notre logeuse à assister aux messes qu'elle organisait dans son jardin, nous écoutions plutôt les nombreuses compilations sur cassettes que nous avions apportées. Nous tentâmes même la composition, en empruntant une guitare sèche à un sympathique voisin dont l'éthylisme et le fort accent du New Castle rendait la compréhension difficile (à l'exception notable du mot « fuckin' », utilisé plusieurs fois par phrase). Ce séjour était surtout l'occasion de sortir (je me rappelle d'une *cover* incroyable de « A forest » dans une boite de nuit au milieu de nulle part) et d'aller voir des concerts, à Leeds, et jusqu'à Manchester (une pyramide humaine devant Xymox).

Là est née l'idée de créer un fanzine musical. S'il n'avait tenu qu'à moi, je me serais empressé d'ajouter ce projet à ma liste de choses à faire un jour, peut-être. Mais Serge était pugnace. Rentré plus tard que moi, il avait déjà en boîte une première interview de Chumbawamba. Et ça tombait bien, nous avions déjà un nom. *Magic Mushroom*. Au-delà de la stupéfiante variété de ce qui avait pu nous être proposé pendant notre séjour, il signifiait la croissance rapide du projet, à partir de rien, grâce à une combinaison improbable de rencontres et de circonstances…

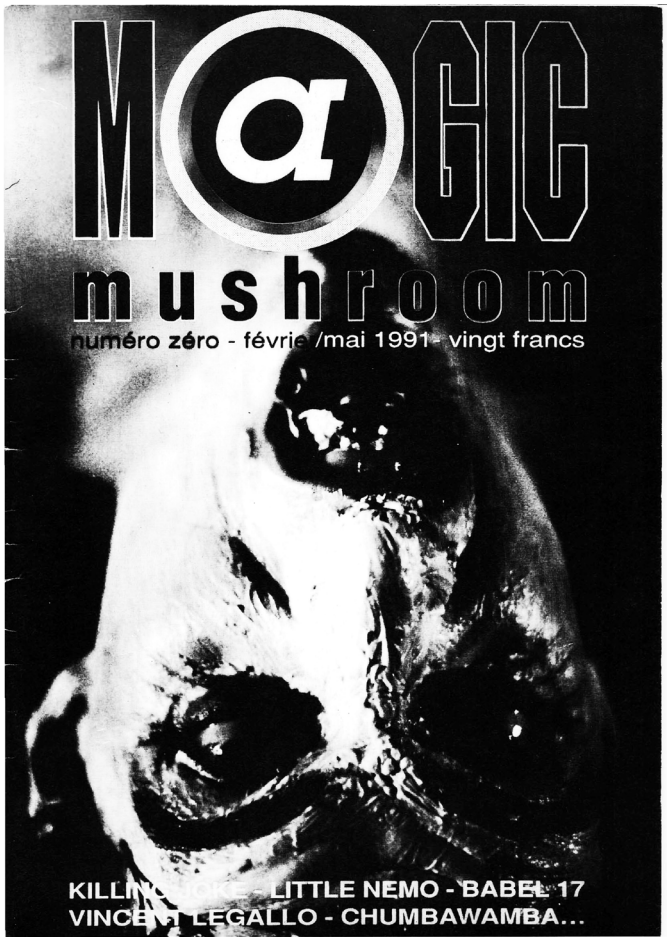
Le numéro zéro n'avait pas une ligne éditoriale claire. On avait interviewé les copains, cherché autour de nous quelques talents d'écriture, de photographie, de dessin… Ce qui faisait la force de notre champignon, c'était la volonté d'en faire un bel objet : une maquette graphique, très inspirée de Vaughan Oliver, et l'impression offset avec une belle couverture photo (110g couché mat, si je ne m'abuse). Mention spéciale à Paul Lepreux !

Qui disait impression offset, disait imprimeur, et donc dépôt légal, commission paritaire et… structure juridique. Oups. On n'avait pas ça en stock. Heureusement, en parallèle de notre objet magico-mycologique, un autre projet se développait plus à l'ouest. A Saint-Malo, la première édition de la Route du Rock se préparait… A sa tête, deux associations : Siderant et Rock tympans. Je connaissais Ludo, à l'origine de la première. Nous avions beaucoup en commun, dans nos goûts musicaux et nos envies de les partager. Il a volontiers accepté de nous héberger pour ce premier numéro, et nous avons décidé naturellement que la sortie se ferait à l'occasion du festival, le 28 février 1991. *Magic Mushroom*, le magazine étrange et merveilleux, superbe et généreux, sauvage et beau, était né.

Très rapidement après, l'équipe s'étoffait : les connaissances encyclopédiques de Philippe Jugé, la plume ciselée de Christophe Basterra, les belles photos d'Eric Pérez et Philippe Lévy : le journal devenait plus pointu, plus professionnel. Je tentais de prendre en charge la partie publicité (les Disques du soleil et de l'acier nous doivent toujours 500 francs, merci de faire suivre à la rédaction), puis la distribution ou les abonnements. Encore quelques interventions éditoriales, le temps de faire mourir puis de ressusciter Jello Biafra (merci Masto pour cette info), et je laissais le journal continuer seul sa (très belle) aventure…

Aujourd'hui, la playmate du numéro zéro doit avoir 26 ans. Celle du numéro 1 a probablement fini en hamburger. Et le champignon renaît une nouvelle fois de ses cendres.

**Gildas Debaussart**




## Des champignons s'il vous plaît

Magic. Mushroom. Psylöh. Avec Philippe Jugé et sa team, la musique prend des airs de SVT euphorisante. Magic Mushroom tombe à pic en ce début des années 1990. Une alternative crédible aux Inrocks. Un grand frère à suivre quand avec des potes à Nantes on s'essaie en mode « Armageddon » (putain, ce nom !) au lancement d'un fanzine qui claque et envoie du bois. Avec Magic Mushroom, c'est des concerts et des interviews partagés. Des moments drôles comme cet avant-concert des Young Gods à l'Ubu, au printemps 1992, quand Philippe Jugé offre à Franz Treichler une fiole contenant, de mémoire, une eau de vie de prune. Plaisir d'offrir, joie de recevoir.
Magic Mushroom, c'est également la patte artistique de Serge Nicolas et Éric Pérez. Des parti-pris ambitieux, un univers graphique et visuel reconnaissable qui ont contribué à mon attachement noué avec ce magazine. Magic Mushroom, c'est l'insouciance des années à la fac, c'est des fixettes monomaniaques – de Moose à Bark Psychosis, la French Touch avant la French Touch, Darlin' avant Daft Punk. Le grand écart sans les adducteurs qui sifflent. Magic Mushroom, parce que Saint-Malo, parce que la Bretagne, parce que Paris. Magic Mushroom, parce que Rough Trade rue de Charonne. Parce que 20 francs.

En mars 1995, Magic perd son mushroom, devient revue pop moderne et passe en quadri. Mais là, c'est une autre histoire. «Dreams never end».

**Loïc Abed-Denesle.** Journaliste. Nantes, novembre 2017.

# 1991

## Sprung Aus Den Wolken (Paris)

Photographies : Philippe Lévy

# MUSHROOM

JEAN-FABIEN LECLANCHE

4661

# C'EST MAGIC!

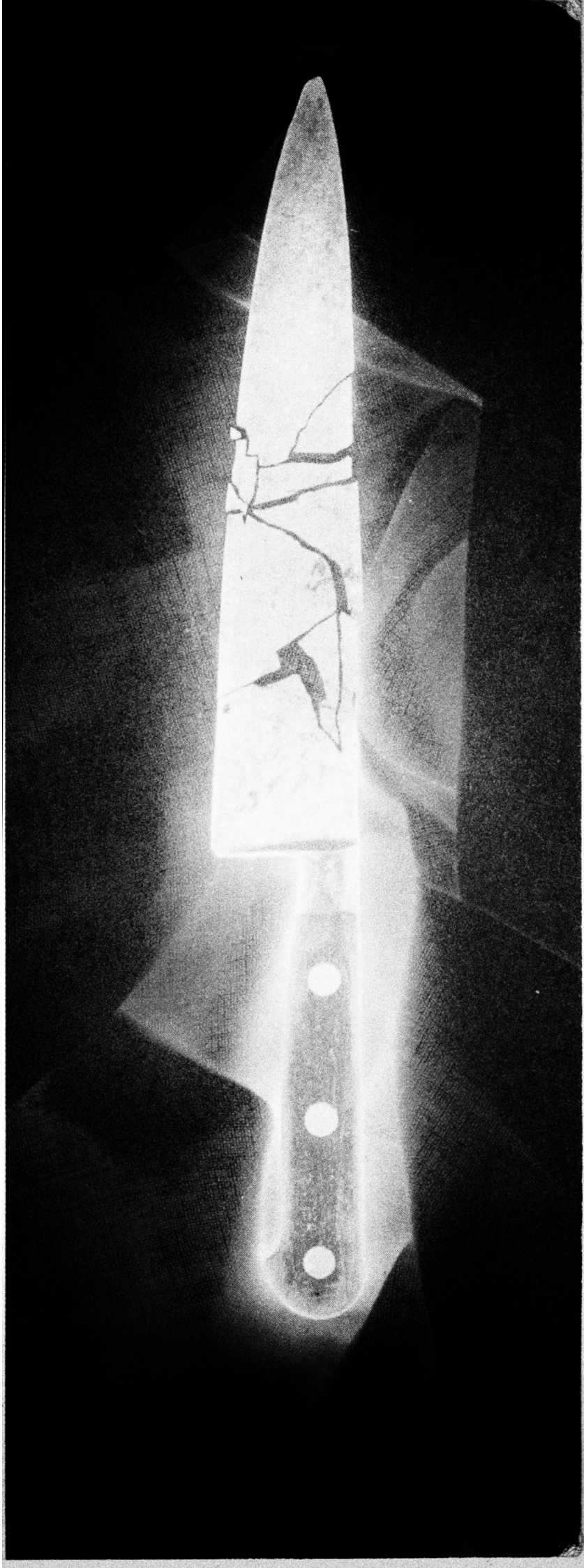
## Il est 14 h00,

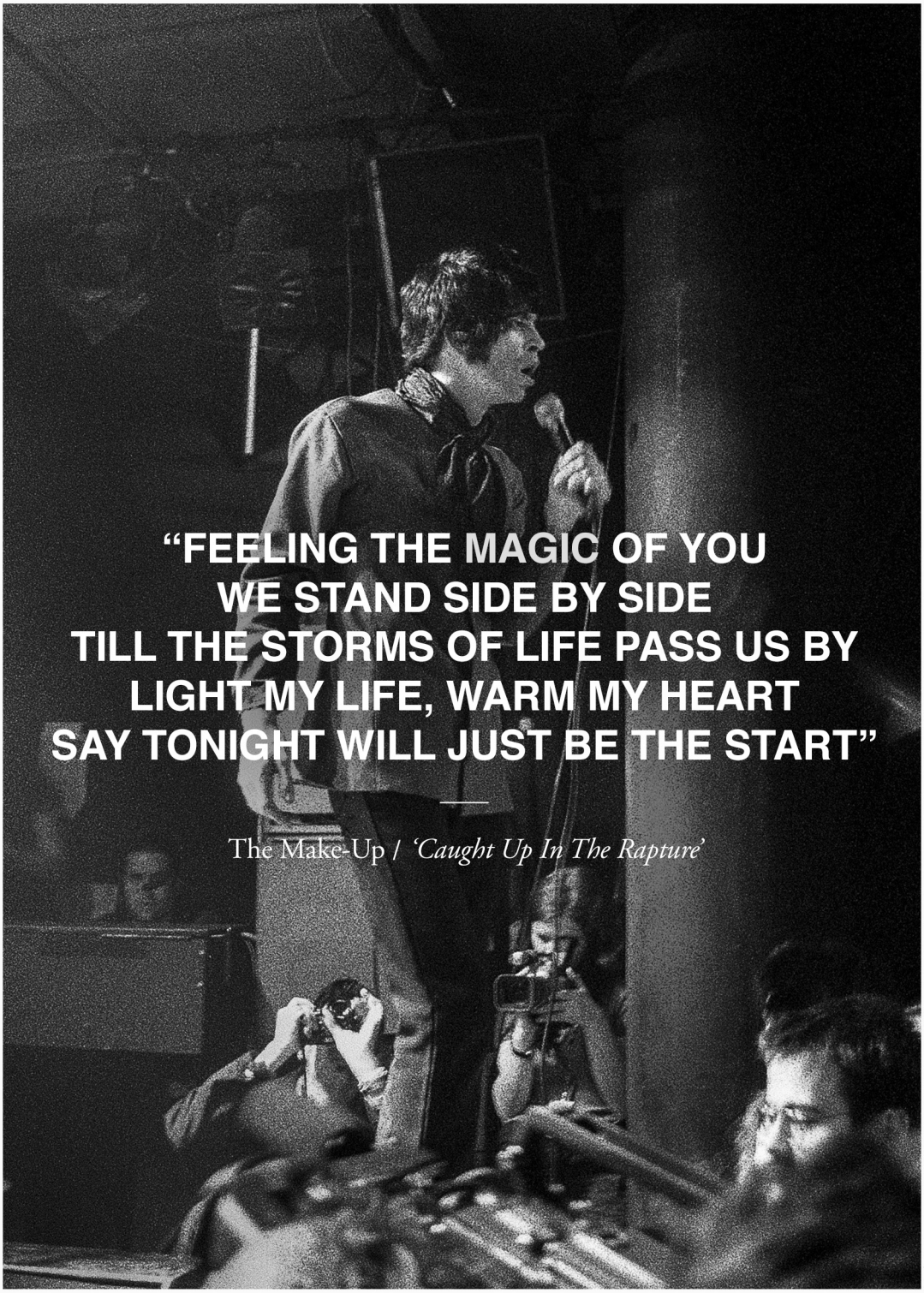
Serge Nicolas ouvre la porte en bois vernis de son appartement d'un geste lent. C'est un 3 pièces de bon standing, plutôt spacieux, bien distribué et idéalement situé dans un quartier à la fois populaire et cosy. Deux platines Technics mk2 trônent au milieu du salon, encerclées de vinyles aux références impeccables. Du son électronique, de la techno de Detroit, du beat minimaliste écossais, du hip-hop oldschool, du trip hop, des productions FCom, d'autres signatures totalement inconnues et sans pochettes sont disposés par lots avec une négligence étudiée. C'est un dimanche de novembre, froid et mordant. Serge a la tête cassée, son énergie vitale se dérobe sous ses pieds. Le dancefloor est redevenu plancher aux premières lueurs du matin. Livide, il porte une paire d'Original Wayfarer pour se protéger de la lumière crue qui perce par les grands vitrages du 4ème étage. Une fois franchit le pas de porte, notre hôte en pleine décompression nous invite mollement à venir nous écrouler à ses côtés, dans le couloir, à même le sol. Philippe Jugé vient de balancer son ciré Cotten dans un coin. Avec son air de pigiste au Figaro, il affiche un look de skipper urbain, composé d'un sempiternel polo Lacoste assorti à une paire de chaussure bateau. Rigolard et toujours sûr de son fait, Philippe est la caution journalistique de la bande. Basterra sourit tranquillement, il débouche une première bouteille. D'autres tournent au Coca. Assis à côté de la dépouille de Serge Nicolas, Éric Pérez se contente d'observer les va et vient du grand Jugé, pressé de dévoiler le masterplan qui transformera *Magic Mushroom* en véritable titre de presse. Éric est plutôt du genre taiseux. C'est un designer subtil et efficace, un typographe averti, un photographe discret. Nous partageons une identique admiration pour Peter Saville, les Designers Republic et pour l'école 4AD. C'est d'ailleurs grâce à Vaughan Oliver que j'ai atterri là. Programmateur de ses expositions françaises, à Nantes puis à Paris, j'ai vu débouler ces jeunes gens post modernes dans le sillon de Bernard Lenoir, qui s'était délocalisé pour retransmettre les directs des Pale Saints, de Lush et des Wolfgang Press. Philippe Jugé était un type incroyable. Il savait tout ce que l'on peut savoir à propos de 4AD, la moindre référence lui était familière alors que j'étais surtout un intuitif qui avait joué la programmation de tous ses concerts - des Boo Radleys à Suede, de Pulp aux Pixies et à Daft Punk - au pile ou face de l'émotion pure. Les érudits m'impressionnaient mais je me méfiais aussi beaucoup de la façon dont certains avaient tendance à faire usage de leur petit savoir encyclopédique. Dans le rock comme ailleurs, le pouvoir des sachants était trop souvent mis au service d'ambitions bancales. Je détestais la façon dont certains pisse copie se servaient de la musique et d'une écriture sèche pour pratiquer une forme d'ostracisme qui ne disait pas son nom. Ça donnait des gens arrogants, vilains, pas aimables et bien peu généreux. Justement, j'aimais Jugé et Basterra parce qu'ils étaient véritablement au service de leur passion et non l'inverse. *Magic!* n'était pas un projet d'opposition, une initiative arrogante et envieuse, une ambition mal posée et sectaire. *Magic!* brûlait d'envie de défendre des artistes, une certaine idée de l'élégance et du beau. Magic! avait envie d'écrire pour des lecteurs, pas pour un microcosme ni pour régler des comptes. Nous étions gourmands de chroniques de disques et de grands entretiens. Jugé

et Basterra rêvaient déjà de longs formats illustrés, pour raconter des histoires extraordinaires de labels mythiques et les destins de popstars contrariées. *Magic!* voulait faire des paris artistiques audacieux, être capable d'engager une couverture sur la foi d'un EP. *Magic!* voulait soutenir la scène hexagonale, accompagner les jeunes festivals, comme Benicàssim et La Route du Rock. *Magic!* était depuis longtemps l'ami des Trans et de la rue de la soif jusqu'au bout de la nuit. Ce dimanche nous n'avons pas rencontrés de problème de fond ni de forme. La photo était belle, la feuille de route limpide, le cahier des charges parfaitement calibré. La prise de risque économique n'était pas l'enjeu majeur de nos conversations. Nous pensions être lucides, nous étions partiellement inconscients. Non, cet après-midi là, nous avons cherché un nom digne de ce futur fleuron de la presse indépendante. Quelque chose qui claque mais qui reste élégant. Un titre court et graphique. Fier et explicite. Ce nom devait porter les valeurs de la rédaction, sublimer chaque sommaire. Il serait attractif et puissant. Ce serait une marque forte, une référence. Nous le porterions en T-Shirt, évidement. Nous étions tous conscients de la difficulté de reproduire l'exploit improbable des Inrockuptibles, devenue la marque Inrock par contraction naturelle. Nous avons longtemps cherché, argumenté, dessiné. Nous avons parlé fort en vidant trop de verres. Mais, comme à l'accoutumée, Jugé était aussi venu avec une idée en tête. À nous voir finalement tourner à vide, il finit par lâcher son concept avec la persuasion d'un vendeur de subprimes : le magazine pourrait s'appeler *Magic*. Mieux, il devait s'appeler *Magic*, avec un point d'exclamation à la fin. Pour transformer le mot en signature. Et la signature en évidence. Lorsqu'il voulait convaincre, Philippe devenait le pire des bonimenteurs.  Il n'hésitait jamais faire usage de la pire mauvaise foi, c'est aussi ce qui faisait tout son charme. Le nom ne nous emballait pas plus que ça mais Basterra n'opposa pas une résistance farouche. *Magic!* était donc né, un peu par défaut, des suites de son esprit fanzine. Seul le *Mushroom* avait finalement été écarté.

*Magic!* devient aujourd'hui, le temps d'un numéro exceptionnel, à nouveau un bien joli *Mushroom*. Ironie du sort, le fanzine des débuts, devenu magazine pendant deux décennies revient à son état premier. J'y vois une symbolique forte. Comme si, entre *Magic Mushroom* et *Mushroom*, une longue parenthèse se refermait. Que l'essentiel était désormais de revenir à une forme de résistance culturelle, de redécouvrir le petit artisanat et la parole simple. Loin des *fake news*, de la censure des réseaux sociaux, de la crise de la presse et des annonceurs, des déboires du *streaming*, de la perte de l'attention d'un lectorat blasé. Le fanzine redevient un acte salutaire et militant, une expression de refus, établit dans une volonté de partage à une échelle véritablement humaine.
Lorsque j'ai découvert le communiqué des 26 dont je ne connaissais que les noms de Nicolas Plommée et de Christophe Basterra, le souvenir doux et incertain de ce dimanche de novembre chez Serge Nicolas m'est revenu à l'esprit. Sans aucune nostalgie et avec une certaine tendresse.
Je ne connais pas la plupart de celles et ceux qui ont animé la vie de ce titre ces dernières années. Je leur souhaite de conserver un souvenir positif et heureux de l'aventure qu'ils ont contribué à porter au nom d'un certain idéal pop moderne.
Et d'en inventer d'autres, autrement. Et, pourquoi pas, par le biais d'un fanzine.

**Jean-Fabien Leclanche**






Photographie : Eric Pérez

# Les souvenirs devant nous

**Sur *An Idea in Everything*, deux soixantenaires (le guitariste Glenn Jones et l'auteur David Greenberger) et un quarantenaire (le batteur Chris Corsano) mettent en voix et en musique des paroles recueillies auprès des pensionnaires de maisons de retraite. Peut-être le disque le plus vif, stimulant, drôle et touchant de l'année.**

La tentation est grande de rester en territoire connu, dans les frontières familières que dessinent des labels ou des artistes déjà croisés, des genres identifiés. C'est ce qui guide souvent la main au moment de choisir un disque dans la pile de ceux qui arrivent chaque semaine, sans discontinuer, les derniers reléguant au fond ceux d'avant. C'est en fouillant dans cette pile que mon regard s'est porté sur *An Idea in Everything*, qui est sorti en tout début d'année et m'avait échappé. Le territoire connu, c'était d'abord le nom d'Okraina Records, merveilleux label bruxellois fondé par Philippe Delvosalle, qui ne publie que des vinyles 25cm, dont les pochettes sont systématiquement réalisées par Gwénola Carrère. Ses dessins habillent avec une égale vivacité les albums enregistrés par Delphine Dora et Mocke, Éloïse Decazes et Eric Chenaux ou encore Rev Galen. Une certaine idée du folk et de la poésie, libres comme il se doit. L'autre nom familier de ce *An Idea in Everything*, c'était celui de Glenn Jones. A 64 ans, ce guitariste américain est l'un des plus grands héritiers de l'*American Primitivism* de John Fahey. Il a d'abord fondé le groupe Cul de Sac au début des années 90, avant de publier des albums sublimes sous son seul nom, entièrement instrumentaux, où son jeu de guitare et de banjo est particulièrement expressif et émouvant. A l'occasion de la parution de *Fleeting* en 2016 (sous le label Thrill Jockey), je l'avais reçu en session dans *Label Pop*. C'est l'un de mes plus beaux souvenirs et l'une de mes plus grandes fiertés que d'avoir pu enregistrer et rencontrer Glenn Jones, un musicien d'une gentillesse et d'une bienveillance à la mesure de son talent. Sur *An Idea in Everything*, il est associé au batteur Chris Corsano, qui est à l'origine du disque et le produit, et d'un certain David Greenberger, 63 ans, que je ne connaissais pas mais qui a un parcours incroyable. A la fin des années 70, diplôme des Beaux Arts en poche, Greenberger prend un poste de directeur des activités dans une maison de retraite. Mais plutôt que d'utiliser la peinture, sa spécialité, il préfère... la conversation. Pas à la façon de quelqu'un qui recueillerait la parole pour garder une trace de l'histoire ou du savoir de ses interlocuteurs, plutôt à la façon d'un portraitiste attentif aux personnalités, aux souvenirs et aux petites choses, au quotidien. Ces conversations, il les consigne dans un magazine artisanal (oui, un fanzine comme celui que vous tenez entre les mains) : *The Duplex Planet*. Créé en 1979, il existe encore aujourd'hui. Au fil des années, ses récits ont pris d'autres formes : des disques, des performances, des concerts, des essais, des bandes dessinées, de nombreuses contributions pour la NPR, la radio publique américaine, à laquelle Greenberger collabore pendant près de 15 ans. Et puis aujourd'hui cet album, *An Idea in Everything*.

La joie est immense de découvrir un territoire inconnu. C'est le sentiment qui étreint à l'écoute des vingt-huit courtes plages de ce disque incomparable. On y entend David Greenberger lire des histoires et propos qu'il a recueillis dans des maisons de retraite à Milwaukee, New York, Boston, Los Angeles ou Atlanta. La pochette donne les noms des gens qui lui ont confié leurs souvenirs et réflexions. Sa façon de les dire est incroyable, à la fois touchante, drôle et respectueuse. C'est très vivant mais Greenberger n'en fait pas trop. A ses côtés, Glenn Jones et Chris Corsano improvisent des rythmes et mélodies qui soulignent la singularité de chaque texte : absurde, débraillé, confus, délicat, mélancolique. Là aussi, leur travail est souple, joueur, sensible et respectueux. Souvenirs d'un ancien pilote d'avion amateur, d'un père fan de blues "*qui savait rendre chacun de ses enfants spécial et unique*", d'un homme qui – au lycée – a du choisir entre la pratique du trombone et celle du football parce que "*dans les années 40, tu ne pouvais pas faire les deux*" ; considérations d'un ancien fumeur, d'un chanteur qui officie à l'église, dans des mariages et des enterrements ; réflexions sur les planètes, Ringo Starr ou les rasoirs. Ces vignettes ont l'éclat brut des nouvelles de Raymond Carver, cette même capacité à faire surgir beaucoup – y compris l'étrangeté – de mots et situations simples, avec une économie narrative attentive aux gens et à leurs histoires. Car en toute chose, il y a une idée. En toute chose, il y a de la beauté.

**Vincent Théval**

# Metronomicon Audio Records

**par Thibaut Allemand**

*De Sun Records à Hyperdub en passant par Postcard ou Creation, les labels indés portent généralement une vision précise, défendent une scène particulière, appartiennent à un moment qui fait leur histoire – et vice-versa. Ce genre d'assertion définitive ne fonctionne pas avec Factory Records. Ni 4AD. Ni Metronomicon Audio, puisque c'est de lui qu'il s'agit. Née avec le siècle, sise à Oslo mais rayonnant (potentiellement) dans le monde entier, la structure norvégienne est l'une des plus attachantes de notre époque. Sans doute car elle n'en partage guère le goût, tout en l'embrassant sans réserve.*

## Le mythe decisif

La Norvège, en quelques mots-clés pop moderne ? En vrac, seraient jetés sur la table Kings Of Convenience, Annie, Todd Terje, Royksopp et Biosphere. Et la scène black metal, qui n'a pas grand-chose de pop moderne, mais on a toujours eu un faible pour le premier EP de Mayhem, alors, bon. N'empêche, dans ce fatras forcément incomplet, on manquerait un label et une poignée d'artistes qui, depuis Oslo et une quinzaine d'années, on signé parmi les plus beaux albums de pop entendus depuis des lustres – et ce, quelque soit la provenance. Ils se nomment Center Of The Universe, Magnus Moriarty™, S.L.Y.C., Cyrano Armageddon, œuvrent tous dans des domaines très différents, mais possèdent en commun un label, Metronomicon Audio. Et, souvent, un membre, sinon permanent, au moins décisif, nommé Jørgen Sissyfus Skjulstad.

Quel patronyme ! Ce second prénom, déjà, qui annonce un artisan têtu, prêt à remettre cent fois sur le métier son (bel) ouvrage, à pousser son rocher chaque jour pour le voir rouler le soir venu. Or, ce trentenaire, multi-instrumentiste et heureux père de deux petites filles, a fait plus d'une fois mentir ce prénom. Oui, le rocher est poussé cahin-caha. Mais à l'arrivée, on obtient une pépite, un joyau, un diamant extrêmement poli – et qui jamais ne retombe dans l'oubli. Il suffit d'écouter quelques références pour s'en convaincre : certes, Metronomicon Audio agit dans l'ombre, mais ces productions sont pensées pour le plus grand nombre – tant que la foule est prête à recevoir des mélodies ciselées, des arrangements déments, une sophistication de tous les instants.

Et ce, dans le fond comme dans la forme, tant le soin apporté aux pochettes rivalise avec les notes qu'elles recèlent. Outre des pochettes dessinés par le studio Yokoland, Metronomicon a également publié des disques sous divers formats, parmi lesquels des… circuits imprimés qui ne délivrent pas la même musique deux fois – ainsi de l'EP *Dead Cats* (2015) de Captain Credible.

À l'origine, comme souvent (toujours?) dans un label indé, la simple envie de sortir un disque. Puis deux, voire trois… "*Je ne voulais pas m'enquiquiner à envoyer des démos*", se souvient Jørgen, "*alors je me suis offert un graveur de CD et j'ai commencé à publier des CD-R de mes chansons en l'an 2000 sous le nom de Center Of The Universe.*" Un patronyme une fois encore vite démenti, puisque Skjulstad, plutôt partageur, enchaîne rapidement "*avec les sorties de mes amis tels Täppas Strepens, Now We've Got Members ou Magnus Moriarty™ et c'est devenu un « vrai » label.*"

De son côté, la belgo-norvégienne Sara Cools, âme de S.L.Y.C, résume ainsi l'affaire : "*Metronomicon Audio, c'est environ vingt musiciens qui s'entraident mutuellement et jouent dans 15 groupes à la fois.*" Jørgen reprend la balle au bond : "*Voilà : la différence avec un label traditionnel, c'est que nous ne cherchons jamais des groupes à « signer ». De plus, nous possédons notre propre studio, dans lequel nous pouvons enregistrer lorsque bon nous semble.*" Et l'envie leur prend souvent, au vu des presque deux cents références au compteur (albums, 7'', 10'' et 12'' confondus). En dix-sept ans d'activités, Metronomicon Audio s'est finalement imposé comme un incontournable. Pas en termes de ventes, on l'aura (hélas) compris, mais dans sa capacité à intégrer à peu près toutes les couleurs qui font la pop moderne – au hasard, jeter une oreille à *Tutti Frutty*, dernière référence en date d'Hanny (à la croisée de chemin entre Nico et Margo Guryan). À *Fantasy Mansion*, de Captain Credible, sorti plus tôt cette année, qui mêle songwriting pop classique et arrangements façon Commodore 64 à la Patric Catani. Au hip hop brindezingue, pas si simple mais bien funky de Koppen (débuter avec *Strømmen Gamelan City*, 2009). Ou encore à No States, tourné davantage vers l'indie rock US slacker et inspiré. Une chanson comme "*666*", c'est Mac DeMarco sans les pitreries – mauvais exemple, c'est vrai : il ne resterait plus grand-chose. Fouiller le catalogue de Metronomicon Audio, c'est sauter du coq à l'âne et jouer avec les fameux six degrés de séparation : on vend la mèche : tous ces groupes sont plus ou moins liés à Jørgen Sisyphus Skjulstad. Parce que c'est le boss, évidemment. Mais aussi et surtout parce que le grand blond met la main à la pâte, jouant de la batterie ici, de la douze-cordes là-bas, de la mandoline, de la clarinette, du violon et du xylophone un peu partout ailleurs.

Vieilles boîtes à rythmes. Cet amour du mélange des genres – comme en témoigne les sorties, hum, oriental skweee d' Easy and C.O.U. mêlant synthés détraqués et influences dub, funk et arabes – et de l'expérimentation tout azimuts est-elle spécifiquement norvégienne ? Question idiote, mais début de réponse pour. Jørgen. Pour lui, "*le truc marrant avec la scène norvégienne, c'est qu'elle est à la fois très conservatrice, que ce soit dans notre presse musicale comme dans nos festivals, mais dans le même temps, l'underground est très remuant, avec des musiciens collaborant dans tous les genres.*" Né à Oslo, Metronomicon Audio aurait-il pu voir le jour ailleurs ? "*Franchement, oui, on aurait pu faire ça de n'importe où. Oslo, c'est juste le hasard. Cependant, ce pays est tellement vaste que les autres régions ressemblent à d'autres pays. Une ville comme Bergen possède sa propre histoire, ses propres traditions et styles musicaux. Pareil pour Tromsø, dont la scène techno, dans les 80's, a accouché de formations comme Biosphere, Royksopp ou Mental Overdive. De notre côté, on ne s'est pas forcément inspiré d'un*

# METRONOMICON AUDIO

*label en particulier en montant Metronomicon. Mais j'avais à l'esprit des labels obscurs de worold music et de folk, des micro-labels electro, et même des label de rock indés – enfin, avant que les groupes indie-rock se mettent tous à sonner comme Bruce Springsteen.*"

S'il fallait trouver un équivalent du coin à cette turne protéiforme, on songerait à Crammed Discs. C'est d'ailleurs grâce à la maison tenue par Marc Hollander que l'on a découvert Metronomicon – il n'y a pas si longtemps, finalement. C'était à l'occasion de la sortie de *Ex-Futur Album* (2014) d'Aksak Maboul, disque auquel avait participé Easy & C.O.U. Voici ce que Jørgen nous confiait à l'époque :"*Nous avions placé un titre, Dr Ananas, sur une compilation cassette éditée par Ausland, un label de Portland. Marc est tombé dessus et nous a contactés. Nous connaissions Crammed Discs via Aksak Maboul justement, et Noir Et Blanc (1983) de Zazou/Bikaye/CYI est l'un de mes albums de chevet. Marc a compris que nous étions obsédés par les vieilles boîtes à rythmes, c'est sans doute pour cela qu'il a fait appel à nous.*" Sans doute. Et pour ce côté tête chercheuse, défricheuse, fonceuse et bien posée sur les épaules. Quant à la France, c'est du côté de Tricatel que l'on situerait le cousinage – les fatigantes accusations en branchouillerie en moins. Car on retrouve, chez les deux, le même amour de la pop song bien ouvragée, un certain esprit de famille, un ouverture vers la modernité qui n'oublie jamais les fondamentaux (penser à écrire des chansons, par exemple), et un plumage qui se rapporte au ramage. Vous avez dit grand luxe ? Oui, c'est ça. Ce devrait être la norme, dans le monde idéal que Metronomicon Audio s'échine à construire, loin des modes, mais au plus près des cœurs – pour qui veut bien les écouter.

*www.meau.bandcamp.com*
*www.metronomiconaudio.net*

METRONOMICON AUDIO

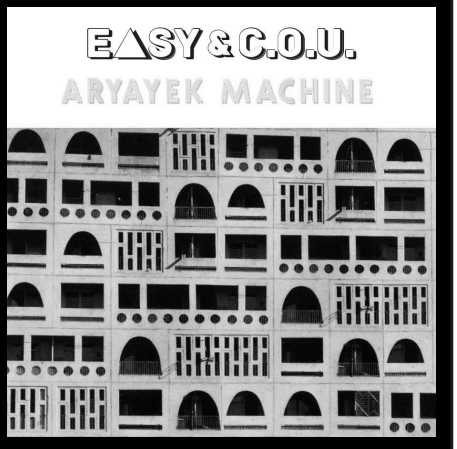
# Par où commencer ? Réponse en quelques merveilles.

**Thibaut Allemand**

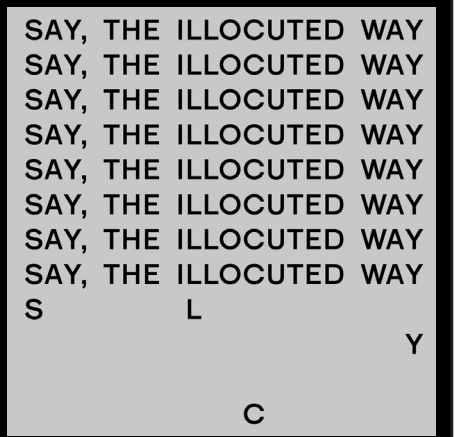
CENTER OF THE UNIVERSE
Apokryfa (2009)
Ce disque, le douzième de Center Of The Universe, conclut une trilogie débutée en 2006 avec Anachronisma et poursuivie deux ans plus tard avec Simulacra (2008). Pour le présenter en peu de mots, Jorgen évoque les influences conjuguées des musiques azerbaïdjanes, grecques, britanniques, arméniennes – et on en passe. C'est aussi et surtout un gigantesque morceau de bravoure électro-acoustique, qui mêle instruments en bois et bricolages électroniques le long de mélodies imparables.

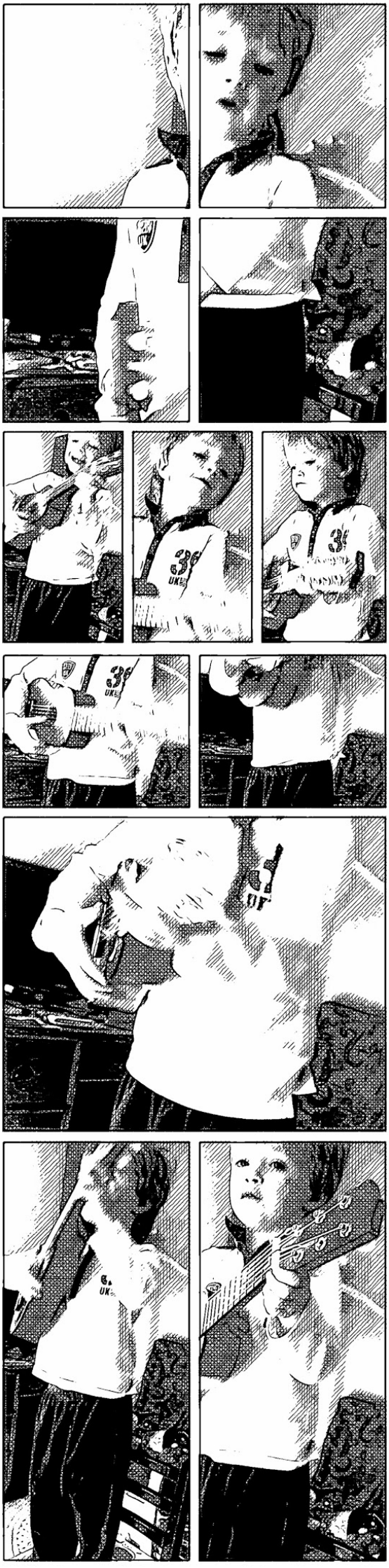
MAGNUS MORIARTY™
Kodachromerockopera (2011)
L'un des sommets de la discographie de Magnus Nielsen. Une pop soignée, léchée, richement arrangée, aux mélodies en escaliers bardés de chausse-trappes et de plafonds troués de puits de lumière. Bref, un rêve de pop architecturale divine mais jamais pompière, à faire passer les merveilles de Burt Bacharach pour du GG Allin.

E▲SY & C.O.U.
Aryayek Machine (2013)
E▲SY, c'est Jon Platou Selvig, touche-à-tout génial, membre de Hanny (lui aussi) et remixeur pour, entre autres, Princess Superstar (vous vous souvenez ?). C.O.U., c'est… Center Of The Universe, tout simplement. Ensemble, la paire percute le skweee (un micro-genre électronique scandinave)
avec des influences venues des Balkans, des pays arabes, de l'Inde… Un vaste fourre-tout tiers-mondiste ? Que nenni ! Un joyeux foutoir qui met à plat et en perspective les traditions d'ici et d'ailleurs et s'avère autrement plus convaincant que le son au kilomètre d'Omar Souleyman.




S.L.Y.C.
Say, The Illocuted Way (2017)
Trois ans après A Defeaning Light, Sara Lena Yri Cools, alias S.L.Y.C., lui offre un digne successeur. Derrière l'artwork piqué au boulot de Peter De Potter pour The Life Of Pablo de Kanye West (mais en bien plus réussi), se glissent huit titres mélancoliques à souhait, susurrés d'une voix douce par Sara et sublimés par des arrangements faussement fluets (parmi lesquels clarinette, sampler, claviers, ou encore… banjo préparé !). Entre Kraut de poche (Un Dia Regalado), rêverie stereolaborantine (My View From Over There) et autres délicatesses enchanteresses (De Tuin Van Nijn), ce second essai confirme tout le bien que l'on pensait de cette entité majuscule. Donc capitale.



# Elliott Smith

On fête les 20 ans de la sortie d'*Either/Or* (1997) d'Elliott Smith, l'album de transition entre le folk dépouillé de ses deux premiers Lp et la pop plus orchestrée de *XO* (1998). Au lieu d'expliquer une énième fois pourquoi ce disque est un chef d'œuvre, on vous propose une digression approximative et en première personne à partir du titre du disque, piqué à Kierkegaard.

J'ai découvert Elliott Smith très très tard, il y a deux ans, alors que je n'écoutais plus du tout de pop. Jusque là j'avais évidemment attrapé des bribes, à droite à gauche, impossible de les louper. Mais ce n'est pas pour moi, je me disais : trop sensible, trop mélancolique, et il n'y a rien de plus redoutable que la joie teintée de tristesse, ce sourire désolé de n'être pas plus un sourire ; allez viens, laisse tomber, on va retourner écouter du punk.
Ce que je n'avais pas compris, c'est que Elliott Smith, c'est du punk. La révolte, la fausse légèreté, le goût de la destruction, tout y est. Tu veux un truc bien vénère ? Oh, écoute « *Roman Candle* ». Une guitare sèche, à peine quelques secondes de saturation au refrain, une mélodie qui vacille comme la flamme de la chandelle : voilà toute la hargne des bas-fonds de l'âme poliment crachée à la figure d'un monde décevant. Poliment car Elliott est un garçon bien élevé, mais il n'en pense pas moins. Sous les apparences d'un folk dépouillé, un doigt d'honneur géant. Le tube « *Needle in the Hay* » est d'ailleurs décrit par son auteur comme un gigantesque « *Fuck you!* ».

## La ballade du grand rien

Aussi, il ne faut jamais autant se méfier que quand Elliott Smith se met à la pop, comme c'est le cas sur *Either/Or*, son disque de transition, avant les arrangements sophistiqués de *XO*, avant « *Miss Misery* » et les oscars. On y entend des balades joyeuses, le début du succès (« *Pictures of Me* ») et même une chanson d'amour (« *Say Yes* »). Et surtout, des histoires de foule et de défilés, plein (« *Rose Parade* »). Elliott Smith a un truc avec les défilés. Il regarde toujours la fête, peu concerné. Le spectacle du monde auquel il prend part sans y croire. « *Ballad of Big Nothing* » porte toute cette insouciance trompeuse : « *you can do what you want to, whenever you want to* », répété plein de fois, avant la chute un brin rabat-joie : « *though it doesn't mean a thing… Big nothing* ». OK, on peut faire ce qu'on veut mais 1/ rien ne nous garantit que ce sera le bon choix et 2/ ça ne donnera pas de sens, on ne saura toujours pas ce qu'on fait là. Sur des airs de pop légère, voilà Elliott Smith qui nous parle tout simplement, sans avoir l'air d'y toucher, du vide existentiel, du piège qu'est la liberté : plus on a le choix, plus on a de chances de se tromper. Cette idée n'est bien sûr pas nouvelle, et il y a quelqu'un qui l'a particulièrement bien formulée ; c'est le philosophe danois au nom de cimetière, Kierkegaard : « *Marie-toi, tu le regretteras ; ne te marie pas, tu le regretteras également ; marie-toi ou ne te marie pas, tu regretteras l'un et l'autre ; que tu te maries ou que tu n'en fasses rien, tu le regretteras dans les deux cas. Ris des folies du monde, tu le regretteras ; pleure sur elles, tu le regretteras également ; ris des folies du monde ou pleure sur elles, tu regretteras l'un et l'autre ; que tu ries des folies du monde ou que tu pleures sur elles, tu le regretteras dans les deux cas. […] Pends-toi, tu le regretteras ; ne le fais pas, tu le regretteras également ; pends-toi ou non, tu regretteras l'un et l'autre ; que tu te pendes ou que tu n'en fasses rien, tu le regretteras dans les deux cas. Tel est, Messieurs, le résumé de tout l'art de vivre.* »

**Le tube "Needle in the Hay" est décrit par son auteur comme un gigantesque "Fuck you!"**

## Ou bien… Ou bien…

Dans *Ou bien… Ou bien…*, Kierkegaard met en scène le choix entre deux attitudes existentielles. Puisqu'on est libres, on peut choisir d'être hédonistes, d'accumuler les plaisirs et les divertissements, ou de se cadrer en suivant des règles morales. C'est très bien, dit Kierkegaard, mais ça ne nous permet pas d'être authentiques ; il y aura toujours quelque chose de vain dans tout ça. Le séducteur s'ennuie et le moraliste est obligé de renoncer à une part de lui-même. Elliott Smith aimait visiblement ce bouquin au point d'en donner le titre (*Either/Or*, en anglais) à son troisième album, mais aussi à une chanson parue sur le posthume *New Moon* (2007). Certes les ressemblances entre les deux figures sont indéniables. Au-delà de la mélancolie, il y a ce ton poli qui assène avec élégance des vérités tragiques : l'idée que « *la vie est insignifiante et vide* », que « *le plaisir est décevant, la possibilité jamais* » (« *Between the Bars* »). Mais entre l'album et le texte, on ne trouve pas seulement des échos, des thèmes communs, mais une même démarche. Kierkegaard écrit sous pseudonyme, pour mieux incarner les écueils de ces deux manières de vivre. Elliott Smith fait de la pop en mode majeur, mais cette joie est une mise en scène, un choix, qui lui permet d'être dans le décalage ; un masque qui révèle en même temps qu'il cache. Aussi, ce n'est sans doute pas un hasard si le guide de lecture que donne Kierkegaard pour ses textes s'applique parfaitement à l'œuvre d'Elliott Smith : il s'agit de « *découvrir un deuxième visage caché derrière celui que l'on voit* ». Enragé, doux, désabusé, amoureux, détaché – des visages, on en trouvera plus de deux, et on n'en a pas fini de creuser.

**Catherine Guesde**

***Pour creuser encore :***

Kierkegaard, *Ou bien… Ou bien…*, Gallimard, collection TEL, 1984
Camille Richey, "Kierkegaard's Aesthetic Life View in Elliott Smith's Either/Or", in *Criterion: A Journal of Literary Criticism*, Volume 8, n°2, 2015

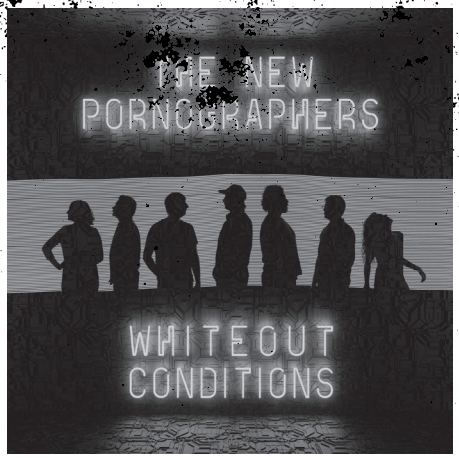
# The New Pornographers

Depuis maintenant dix-sept ans, Carl Newman ne cesse de prolonger une aventure singulière, initialement destinée à demeurer sans lendemain. Conçu à l'origine comme un rassemblement ponctuel et convivial de quelques unes des pointures de la scène indie-rock de Vancouver, The New Pornographers s'est peu à peu affirmé comme un groupe majeur de ce siècle, capable de s'inscrire dans la durée à coup de tubes mélodiques et pleins d'une énergie euphorique et communicative. Désormais seul maître à bord ou presque – Dan Bejar n'a pas pu, pour la première fois, participer à l'album et Neko Case n'est pas de la tournée – Newman poursuit cette année avec l'excellent *Whiteout Conditions* un virage déjà amorcé sur *Brill Bruisers* (2014) vers des sonorités de plus en plus riches, où les sonorités synthétiques surlignent désormais la puissance des guitares. En juin dernier, quelques heures avant un concert parisien mémorable, il a consenti à partager quelques uns des secrets de fabrication de cette pop totale.

*Les nouvelles chansons, notamment "*Whiteout Conditions"*, ont été écrites dans un contexte personnel difficile. Pourtant, la musique n'a jamais été aussi enjouée. Comment expliques-tu ce paradoxe ?*
J'ai toujours été plus inspiré dans les périodes pénibles de ma vie. J'imagine qu'un psy rattacherait cela au besoin de sublimation. C'était déjà le cas du tout premier album de The New Pornographers, *Mass Romantic* (2000) que j'avais composé alors que je sortais à peine d'une relation amoureuse complètement merdique. Cette fois-ci, c'est un peu différent et sans doute un peu plus tragique. Sans trop rentrer dans les détails, la mort a été très présente autour de moi ces derniers temps. A chaque fois que ça va mal, j'ai tendance à me concentrer davantage sur la musique, sans doute pour y trouver une forme de refuge ou d'échappatoire.

*Le contraste entre une musique très joyeuse et des paroles plus tristes ou mélancoliques est assez constant dans ton œuvre.*
Oui, tout à fait. C'est peut-être ma marque de fabrique. J'ai toujours conçu la musique comme un excellent moyen d'évasion, même avant d'en jouer moi-même. Quand je compose, j'ai tendance à reproduire ce rapport très ludique que je pouvais avoir avec les chansons pop quand j'étais adolescent. J'ai donc tendance à créer des mélodies et des arrangements très légers et joyeux. En revanche, quand je passe ensuite à l'écriture des paroles, je n'ai pas envie de rechercher l'évasion ou la superficialité. Je m'inspire davantage de mes propres expériences qui se trouvent être souvent plus douloureuses. C'est à ce moment-là que les chansons deviennent plus aigres-douces.

*Tes premières expériences de fan ont donc été marquées par ce désir d'évasion ?*
Oui, mais c'est pareil pour beaucoup de gens j'imagine. Quoique, il y en a aussi qui préfèrent écouter des chansons tristes quand ils le sont eux-mêmes. Ce n'est pas mon cas, ou très rarement. J'ai toujours ressenti le besoin d'être soutenu et revigoré par mes chansons favorites, particulièrement quand je ne vais pas très bien.




*A bien des égards,* Whiteout Conditions *semble prolonger un certain nombre d'innovations formelles qui étaient apparues sur l'album précédent,* Brill Bruisers *: présence plus marquées des claviers et des sons synthétiques, des rythmes plus variés. Les deux disques ont-ils été conçus dans la continuité l'un de l'autre ?*
Exactement. *Whiteout Conditions* est, à mes yeux, le deuxième chapitre d'un nouveau récit que j'ai commencé à écrire en 2014. Les guitares sont toujours très présentes mais j'ai eu l'envie d'utiliser davantage d'autres instruments, notamment des synthés. Il faut dire que la plupart des programmes sont devenus beaucoup plus simples à utiliser. C'est tellement facile aujourd'hui que même quelqu'un d'aussi peu compétent que moi parvient à se débrouiller. Je me suis aperçu, notamment lorsque nous répétions ou que nous nous amusions à improviser entre nous, que j'avais de plus en plus envie d'entendre ce genre de sons. En plus, ça donne une impulsion et une énergie folles aux chansons. Sur celle qui donne son titre à l'album, par exemple, si on retire ce motif d'arpégiateur à la Moroder, on a tout de suite l'impression que le rythme est ralenti. J'aime bien utiliser les synthés pour jouer une trame rythmique : ça donne plus d'impact au morceau, je trouve.

*De l'extérieur, votre musique possède un charme très ludique, très léger. Vous amusez-vous aussi au moment de la conception ?*
Pas tellement en fait ! (Rire.) Disons que ça demande beaucoup de travail pour donner l'impression de s'amuser. En général, nous commençons par construire le squelette de la chanson, ou sa charpente : nous travaillons à trois, autour d'une trame de base guitare-basse-batterie. Cette phase peut être parfois assez longue et ingrate. Ensuite, nous essayons toutes sortes d'arrangements et d'ornementations musicales sans forcément nous poser de limites. A ce moment-là, on peut dire qu'on rentre dans une forme de travail plus plaisante et qui s'apparente davantage au jeu.
*La chanson* "High Ticket Attractions" *évoque l'imminence des élections présidentielles de 2016 aux USA. Qu'est-ce qui t'a motivé à aborder ce thème politique alors que tu n'es pas un songwriter particulièrement engagé d'habitude ?*
Je ne sais pas trop en vérité. Ça s'est imposé à moi comme une forme d'évidence, comme si le monde extérieur s'était invité à ma porte. C'est difficile de ne pas en tenir compte dans une période où une bonne partie de l'humanité passe sa vie à se demander tous les jours ce que ce maniaque va bien pouvoir inventer. En même temps, cette chanson n'exprime pas un point de vue politique très précis et circonstancié. Les paroles restent assez vagues et témoignent simplement de cette angoisse que l'on peut ressentir à l'approche d'une catastrophe imminente. Je n'ai pas la prétention de devenir un auteur engagé. Je préfère concevoir les textes de mes chansons comme des petites nouvelles assez floues dont seules quelques personnes attentives seront capables de déchiffrer le sens.

*Une fois encore, les harmonies vocales mixtes sont très riches et très présentes. Comment les travaillez-vous ?*
Tu me demandes s'il y a une méthode dans notre folie ? (Rire.) Ça dépend vraiment des cas. Parfois, les harmonies s'imposent de façon évidente. Pour ce disque, j'ai envoyé pas mal de chansons à Kathryn (ndlr. Calder, chanteuse et claviériste du groupe) avec pour consigne d'essayer de chanter à chaque fois quelque chose d'amusant. Pour *The World Is A Theater*, elle m'a proposé cette espèce de ping-pong bizarre à deux voix que nous avons conservé sur la version finale. C'est elle également qui a eu l'idée de rajouter les voix en boucle à la fin de *Play Money*.

*Il y a des moments ou ces harmonies m'ont fait penser à Abba.*
J'aime bien cette idée et j'apprécie le compliment, en espérant que cela en soit un. Je vois ce que tu veux dire, en tous cas. Le *Best Of* d'Abba ou les meilleurs albums d'ELO font partie de mes références en matière de production et d'arrangements, c'est certain. Ce ne sont pas nécessairement les disques que j'apprécie le plus sur un plan personnel, mais c'est une musique passionnante parce qu'elle s'incruste très vite et très durablement dans la mémoire. Ce côté presque infectieux de la mélodie me fascine parce que ce n'est pas facile du tout à faire. Toutes ces chansons n'ont l'air de rien et, pour une oreille non avertie, on pourrait croire que ce sont des popsongs toute simples et un peu stupides. Mais si on essaie de les jouer, on se rend compte que c'est loin d'être le cas. Idem pour ce qui concerne Donald Fagen de Steely Dan, l'un de mes songwriters préférés. Je crois qu'il n'y a jamais eu de chansons plus bizarres que les siennes dans les cinq premières places des charts américains.

*Depuis 2014, vous avez également recruté un nouveau batteur, Joe Seiders. Est-ce que cela explique l'apparition de rythmes plus variés sur ce nouvel album ?*
Cela n'y est pas étranger, c'est certain. Notre ancien batteur avait un peu tendance à considérer qu'il était seul responsable des rythmiques et des percussions. Joe est un peu plus ouvert au travail collaboratif et aux expériences nouvelles. Nous avons ainsi pu mélanger des rythmiques synthétiques avec la batterie ou rajouter des petites touches de calypso sur certains titres. Globalement, les cadences sont plus rapides et plus métronomiques. Nous avons énormément écouté le premier album de The Feelies, *Crazy Rhythms* (1980) qui était vraiment notre référence absolue au moment de l'enregistrement. J'adore ce son très rapide et intense mais sans pour autant être agressif. Abba et les Feelies : finalement, c'est plutôt cool !

**Matthieu Grunfeld**

photo : Jenny Jimenez (DR)

Alors qu'on célèbre en grande pompe franchouillarde la disparition du rock à papa viriliste, penchons-nous plutôt sur le cas SuperBravo : artisans d'une pop intimiste qui revendique l'esprit d'aventure, le trio emmené au départ par Armelle Pioline (ex Holden) déploie désormais des trésors d'inventivité sur un album qui porte bien son nom. *L'Angle vivant* nous sauve définitivement de l'ennui en prenant une voie singulière, différente d'une chanson française toujours plus nostalgique et balisée. Laissant libre cours aux associations poétiques et à l'intuition, SuperBravo évolue à la marge bien qu'il mérite tous les honneurs. Pour ne pas les oublier dans un brouhaha médiatique où les grosses pointures roulent des mécaniques, donnons-leur la parole… Et rappelons-nous à cette occasion les vertus créatrices du DIY.

*Julie Gasnier*
*Michel Peteau*
*Armelle Pioline*

# SuperBravo

### Espaces

***Julie***
*Quand j'ai rencontré Armelle, il y avait un endroit de moi qui était déjà connecté à elle! C'est un peu mystérieux tout ça. On a des espaces d'écriture communs, et en même temps on écrit d'une manière dissymétrique. Mais on peut dire qu'il y a la rencontre sensuelle de nos deux voix qui vibrent ensemble. C'est surprenant de trouver une évidence, une justesse, une simplicité pour habiter nos chansons. Armelle s'est toujours entourée de musiciens qui aiment tenir l'espace, comme Mocke (Holden, Arlt) et Michel (Cheval Fou, Nyl), qui ont un rapport au mouvement et à l'improvisation. Moi je suis danseuse parallèlement, donc je suis beaucoup dans ces histoires d'espace et de recherche. Pour moi SuperBravo c'est une petite constellation. Michel c'est la terre qui rend les choses possibles. Le soleil, c'est Armelle qui éclaire tout de sa puissance lumineuse, et je serai la lune avec tout ce qu'elle de profond et de caché.*

***Armelle***
*Faire vivre l'espace dans les chansons, c'est ce qu'il y a de plus dur à faire. Laisser la place au silence, donner de la largeur aux choses… Avoir un musicien comme Michel, qui n'a aucune velléités d'écriture, qui est très instinctif et sauvage, ça nous donne du recul et j'adore ça. Quand on fait les chansons ensemble Michel perçoit les textes comme une musique ou le solo d'un instrument…*

***Michel***
*Moi j'ai beaucoup de mal avec les textes. C'est comme les clips, ça empêche de rêver. Mais j'y prends beaucoup de plaisir, et avec l'écriture de SuperBravo, je rêve totalement. Mais c'est vrai que je ne fais pas beaucoup d'efforts pour vous aider…*

### Chanson

***Armelle***
*J'adore chanter en anglais, j'ai passé beaucoup de temps à Dublin et aux Etats-Unis, et j'avais une fixette pour la pop anglo-saxonne depuis l'adolescence. Avec Holden on a très vite voulu écrire en français, parce que quand tu chantes en anglais tu te retrouves à sortir des pauvres formules. Quand on est revenu de Dublin avec Mocke, on s'est dit qu'il y avait plein de choses à creuser avec le français. C'était l'époque de La Fossette (1992) de Dominique A et des premiers Katerine, tout ça c'était très excitant…*

### Maison de disques

***Michel***
*La maison de disque ce n'est qu'un outil. Et quoi qu'il arrive, on n'arrêtera jamais de faire la musique. Si j'ai construit mon propre studio à Romainville, c'est parce que j'ai passé une dizaine d'années chez Sony, et le disque que tu fais ne t'appartient plus. Là on a une liberté totale… Autrement t'as un chef de produit et tu es un produit !*

***Armelle***
*Le grand luxe d'avoir un studio à domicile dans lequel tu peux travailler et t'enregistrer, c'est génial ! T'es plus du tout sous pression. J'ai connu le confort des maisons de disques… Mais elles ne perdent pas de vue le rapport économique des choses qui exigent que tu enregistres vite tes morceaux. C'est hyper frustrant. Pour l'Angle vivant, on a pris le temps nécessaire. Quand on a été signé sur Lithium en 98 avec Dominique A, Françoiz Breut, Diabologum et Mendelson, c'était un gant parfait pour nous. C'était des gens vraiment classes. Comme si ce mec nous avait donné un petit atelier où on pouvait faire ce qu'on voulait. Puis l'atelier a fermé… mais on a continué !*

**Thomas Bartel**
(texte et photographies)

# Washed Out

## *L'essor délavé de la chillwave*

**par Charline Lecarpentier**

*Rencontre avec Ernest Greene alias Washed Out, le champion de la champignonnière chillwave, en pleine vague de froid rennaise trempant les 39èmes TransMusicales où il venait défendre son album de house diluée, le bien nommé Mister Mellow.*

***Cette pochette d'album où fourmillent les messages tels que* Feeling Fine, Never get a break*, et une boîte de Xanax est-elle supposée répondre à toutes les questions des journalistes ?***
C'est ça, c'est très facétieux. On voit aussi une peluche coiffée d'une casquette avec l'inscription "*Chillwave king*". Je trouve ça plutôt drôle car dans chaque interview que je fais on m'interroge sur la chillwave. Qu'importe quand je mourrais, à mes obsèques il y aura un passage sur la chillwave. Cet album est imprégné d'ironie, je pense que c'est très proche d'une comédie. Mes précédents albums étaient plutôt des drames.

***Est-ce l'âge qui vous a donné envie de prendre cette musique avec plus de légèreté ?***
Oui, vraiment. J'ai eu le sentiment que mes années dorées étaient derrière moi, on perd en spontanéité en étant adulte. Même le business de la musique, que je pratique depuis assez longtemps maintenant, a perdu beaucoup de son romantisme.

***Le disque lui-même est illustré par ce symbole de smiley qui renvoie directement à l'acid house, cet album semble aussi tourner la page de cette fameuse chillwave...***
Je ne dirais pas ça. Il y a une formule de ce que devrait être de la chillwave et cet album y touche encore. Je pense que ça se joue vraiment dans les textes. Je voulais revisiter des styles que j'aime avec les nouvelles compétences que j'ai acquises depuis mes débuts, avec des tempos plus rapides. J'aime beaucoup cette ère des raves et faire référence aussi à ces drogues de façon un peu taquine. Beaucoup de mes amis en vieillissant essaient de revivre leur belle époque, et pour nous ça passe par la rave.

**Washed Out** ***a accompagné dès* Feel It All Around *en 2009, avec sa légèreté et son éloge de l'évasion sensorielle, la montée de cette génération hipster, des imitations de polaroïds et de la gentrification des villes équipées de cafés où l'on dessine dans la mousse de café...***
Oui c'est vrai. Toute ma musique nourrit ce sentiment d'*escapism*. Au début, j'étais doux, sincère, dans la nostalgie, avec des titres pensés comme des photographies. Certes, c'est toujours important pour moi car construire un album, c'est bâtir un univers alternatif. Mais maintenant je ne suis plus aussi gentillet et cotonneux, je peux aussi évoquer le négatif.

***Vous avez été aussi un des membres importants de cette nouvelle classe de musique de chambre du 21e siècle, avec un home-studio et un succès qui passe par le web avant la scène. Le passage à la scène n'avait pas toujours l'air évident...***
Nous étions vraiment mauvais quand nous avons démarré. C'était notre vrai challenge, avec les autres groupes à qui j'ai été comparé, nous venions de cette mentalité DIY, avec accès à des technologies faciles à enregistrer. Mais la transition vers le live c'était compliqué et ça l'est resté pour moi pendant des années. D'un côté, il y a des DJ qui jouent de l'électro et de l'autre les groupes rock, je devais trouver un juste milieu sans vraiment avoir de références auxquelles me raccrocher.

***Vous moquez quelque part la chillwave sur cet album, l'existence de ces micro-genres vous paraît-elle vaine aujourd'hui ?***
Je pense que cette classification doit arriver pour séparer les choses, rien que pour aider les disquaires - bien qu'il n'en reste physiquement plus vraiment. Mais je ne veux pas non plus être limité par ça, que les gens gardent l'esprit ouvert si je fais autre chose.

***Cette pancarte* Never Take A Break *sur l'artwork donne tort à l'écart de sortie entre ce* Mister Mellow *et votre précédent album* Paracosm *en 2013...***
Je n'arrête jamais de travailler. La chillwave est supposée être de la musique pour se relaxer et moi je suis horriblement perfectionniste, je n'arrête jamais, je me suis rendu fou pour ces morceaux. Ma famille pense pourtant que je passe mes journées à chiller en fumant des joints au parc. Moi, je trouve ça très drôle que ça m'ait pris trois ans pour sortir 30 minutes de musique.

Je me souviens très bien de l'appartement de Jowe Head à Stoke Newington où ces morceaux ont été enregistrés. C'était l'été 1990 et nous étions allés à Londres rencontrer les Television Personalities pour une interview « historique » et très complète pour notre fanzine d'alors : *Bonjour Chez Vous* – interview qui n'a d'ailleurs jamais été retranscrite et qui n'est donc jamais parue. J'en conserve, sachez-le, quelques regrets. L'appartement de Jowe Head, situé Glading Terrace, un HLM de sa royale majesté était un vrai capharnaüm qu'il partageait avec sa copine de l'époque. Il y avait une basse Danelectro Longhorn, une magnifique figurine géante de Popeye en plastoc, crucifié sur une Menorah, des bocaux de cornichons et un

magnifique foutoir de disques (dont un du Blue Öyster Cult), d'œuvres graphiques et de cassettes. De temps à autre, Dan Treacy venait y poser sur bande quelques idées de chansons, et Jowe faisait la jonction entre celles-ci, pas toujours très abouties mais d'un niveau supérieur, et le reste du monde. En ce temps-là, les Television Personalities sont une entité dans une phase relativement normale, à leur niveau. *Privilege* (1989) les a fait découvrir à une nouvelle génération, le groupe semble prêt à recueillir les lauriers que leur attitude leur a toujours refusés. Ils jouent même le jeu des deux singles annonciateurs (*Strangely Beautiful*, *We Will Be Your Gurus* – ce dernier paru sur la mythique série *Seminal Twang*) et nous en sommes persuadés, *Closer To God*, produit comme le précédent par Phil Vinall (The Auteurs, Gene, Placebo) va être le disque qui les imposera pour toujours

parmi les dieux de l'Olympe. La revanche absolue, définitive.
On comprendra plus tard que cette idée n'était qu'une simplette vue de l'esprit, l'incapacité totale de Treacy à accepter lesdits lauriers ne nous ayant même pas effleurée. Et pourtant, la reconnaissance est bien là, au delà du culte Indie, Nirvana invitant bientôt le groupe en première partie de ses concerts londoniens.
En attendant, nous sommes en goguette entre Peckham et Greenwich, dans un pub en plein air à deux pas de la salle qui s'appelle « La Salle » – *The Venue*, Lewisham. Station : New Cross. J'ai probablement gardé ma *travelcard* quelque part –, buvant des coups avec nos idoles qui répondent à nos questions précises et pourtant maladroites, contenant leur agacement ou leur moquerie avec une gentillesse de façade ou en tout cas avec une bienveillance certaine. On ne sera pas non plus invités backstage parce que nous sommes peut être un peu trop jeunes et innocents pour voir que les préparatifs du concert consistent aussi vraisemblablement à s'envoyer des poutres de speed de la taille du périphérique. Concert génial, il va sans dire. Mais je ne vais pas vous le raconter maintenant, parce que ça va nous faire un peu long.

Jowe Head, pas rancunier pour un sou vu que nous avons bien bien salopé son van au marqueur avec des graffitis plein d'amour mais néanmoins débiles, nous invitera le surlendemain chez lui pour se livrer à l'exercice du *blindtest* que nous lui avions préparé. Plus par politesse que par esprit cocardier, nous lui avions apporté une bouteille de Pernod. Et lors duquel, plein d'une joie communicative à l'idée de parler de musique, mettra bien en avant les nombreuses métaphores charnelles à l'écoute de *Chestnut Mare* des Byrds. Qui bien sûr, nous avaient totalement échappées. Nous lâchera des confidences sur la dernière tournée italienne des Swell Maps ou modérant notre enthousiasme sur les élus du jour avec la bonne vieille sagesse du type à qui on ne la fait pas : « *Well, you know, Ride copied My Bloody Valentine, My Bloody Valentine copied Sonic Youth and Sonic Youth copied Swell Maps. There's nothing new under the sun.* » Grand moment de notre post-adolescence.

*– Et alors, me demanderez-vous, il est comment le disque ?*
C'est une compilation de démos, déjà. Des chansons enregistrées avec les moyens du bord dans un contexte familial, dans l'entre-soi de ceux qui se connaissent depuis longtemps et s'apprécient d'autant. Et qui n'étaient pas à la base faites pour être entendues au-delà d'un cercle restreint. Dan y chante parfois comme une merde, joue souvent n'importe comment et Jowe fait son numéro de zouave habituel tout en enluminant le truc avec de petites idées géniales. Donc musicalement c'est parfois à chier mais émotionnellement c'est (im) parfaitement redoutable. L'embryon de *Hard Luck Story Number 39*, qui sera le véritable tube du double album *Closer To God* (1992) reste touchant parce que c'est ce groupe, ce *songwriting* à la fois foncièrement pop et hanté et c'est ce type qui nous raconte que non, ça n'est pas forcement facile de vendre plus de 20 000 exemplaires de son deuxième single autoproduit, et qu'il sait qu'il a merdé mais que ce n'est pas si grave vu qu'il y croit toujours même s'il n'est pas dupe. *I Like That In A Girl*, écrite suite à une discussion sur les filles avec Lawrence de Felt, touche au but en imitant la diction dudit Lawrence. *Love Is A Four Letter World* fait un joli traineau du père Noël, avec ses saillies noisy pop de dentelière. *This Heart Is Not Made of Stone* tire des larmes et dans l'ensemble, ces chansons sont des schémas *unplugged* avant l'heure, où la dynamique de groupe se résume à deux personnes, sans la grosse dynamique du batteur Jeffrey Bloom. Qui manque un peu. Enfin bref, c'est un groupe que l'on aime plus que de raison à l'époque et sur lequel j'aurais bien d'autres choses à raconter encore. Parce que l'histoire est loin de s'arrêter là.

*– Mais alors, il est bien le disque ou pas ?!*
Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, putain…

Le jour où Dan Treacy (ou Jowe Head d'ailleurs) tirera sa révérence, je chialerai des larmes de sang.

**Étienne Greib**

# TELEVISION PERSONALITIES

## Beautiful Despair, (Fire/Differ-Ant)

# JE BANDE ENCORE

## ou comment je suis revenu au support le plus obsolète du monde

**par Philippe Dumez**

Pourtant je me pensais infaillible. Délivré de la tentation. Vacciné contre toute rechute. Ma boulimie de musique ne s'accomplirait désormais plus que de manière dématérialisée. J'avais déjà dispersé il y a quelques années toute ma collection de disques vinyles lors de deux après-midis dont certains se souviennent encore. Je m'étais également séparé d'une grande partie de mes CD pour devenir un adepte du streaming. J'avais acheté une chaîne hifi que je pouvais relier directement à mon téléphone grâce à la fonction bluetooth (j'observe d'ailleurs que c'est mon téléphone que je raccorde à ma chaine et non l'inverse, signe de l'importance qu'a pris cet appareil dans ma consommation de musique aujourd'hui). Je n'avais plus à bouger les fesses de mon salon pour découvrir tous les vendredis les nouveautés. Je n'avais plus à me lever aux aurores pour partir à la recherche des disques de mon adolescence sur les vide-greniers. Je n'avais plus à écumer les conventions le week-end pour mettre la main sur des disques désirés à distance mais jamais approchés - si ce n'est en rêve. J'étais devenu un streameur de fond et, après avoir souvent nagé à contre-courant de mon époque, j'éprouvais plaisir à me laisser porter par son flot.

Je n'avais pas pour autant renoncé à fréquenter les marchés à la brocante et autres foires à tout. C'est place Martin Nadaud dans le XX$^{e}$ arrondissement de Paris, en fin de matinée un dimanche, que je suis tombé sur ce carton. De cassettes audio. Vendues par une adolescente. Plus d'une centaine d'enregistrements originaux dupliqués en dolby stéréo. Le premier boitier à m'avoir fait de l'œil était celui d'une compilation éditée par Vertigo, *New Wave*. Je l'avais immédiatement reconnu. Pol Dodu m'avait offert quelques semaines plus tôt son séminal ouvrage, *Discographie personnelle de la new-wave* (1) et je me souvenais y avoir lu l'éloge de cette anthologie regroupant des enregistrements signés Ramones, Patti Smith, Talking Heads, New York Dolls, Dead Boys… L'idée d'acheter cette cassette pour lui offrir m'a traversé et je me suis penché au-dessus du carton. C'est là qu'un vertige m'a pris. Je relisais à l'époque les épreuves d'un livre qui allait sortir quelques mois plus tard au Mot et le Reste et dans lequel j'avais entrepris de remettre en ordre chronologique des souvenirs liés à la musique (2). Je venais de parcourir les pages consacrées à mes années "Bernard Lenoir". Et tous les albums que j'avais évoqués étaient là, sous mes yeux : *Hit Parade Volume 1* de The Wedding Present, *Bandwagonesque* de Teenage Fanclub, *Technique* de New Order, *Surfer Rosa* des Pixies, le premier House of Love, le premier Stone Roses, l'album des La's… Ce qui m'a tout de suite interpellé, c'est que ces enregistrements étaient pour moi irrémédiablement liés à l'apogée du CD. La personne dont la collection était ici mise en vente était donc un résistant de la cassette : jusqu'à la fin, il était resté fidèle à son support préféré. Il y avait même, dans ce carton, *Ok Computer* de Radiohead et un album d'Aphex Twin. Il avait donc tenu jusqu'au bout, jusqu'au moment où le support avait cessé d'être commercialisé du fait de son obsolescence programmée. Cette collection était celle d'un héros anonyme : celle de quelqu'un qui n'avait jamais rendu les armes et était tombé au champ (magnétique) d'honneur.

Sous les années 90 dormaient les années 80 : Bauhaus, Joy Division, Siouxsie and The Banshees, The The. Dans ce carton, il y avait la mémoire d'un garçon qui me ressemblait et qui aurait été aussi légitime que moi à partager ses souvenirs sous la forme d'un bouquin. J'aurai dû avoir la présence d'esprit de demander un prix pour le lot : j'étais près de mon domicile et j'aurai très bien pu repartir avec le carton sous le bras. Mais je ne l'ai pas fait. Pourtant, quand j'ai demandé le prix des cassettes, j'ai failli m'évanouir : elles étaient proposées à 50 centimes pièce, et je me suis cru un instant revenu au temps où le vinyle était donné pour mort, que Gérome Guibert a si bien décrit dans le numéro 2 de la revue *Audimat*. J'ai pris les pièces qui m'ont semblé les plus inattendues : *Odyshape* des Raincoats, *The Felicity Flexi Session* d'Orange Juice, *Fluting On The Hump* de King Missile... et je suis rentré chez moi.

Evidemment, j'ai vite été rongé par le remord de ne pas avoir tout pris. Ces bandes magnétiques avaient réveillé mon pire instinct : celui qui, plutôt que de me contenter de ce que j'ai trouvé, me fait regretter ce que j'ai laissé derrière moi. Alors je suis ressorti. Je suis retourné sur le stand. Une partie des cassettes étaient parties, mais il restait encore de quoi rassasier mon insatiable appétit. Je rentrais chez moi triomphant : je possédais désormais tout The The en cassette audio.

Rétrospectivement, la musicassette a été le premier support avec lequel j'ai découvert la musique. Enfant, j'ai eu un magnétophone orange sur lequel j'ai beaucoup écouté Le petit poucet par Henri Salvador - j'appris plus tard que le chanteur fut un pionnier de l'autoproduction puisqu'il créa dès 1964 son propre label Rigolo : c'est sans doute à Henri Salvador que je dois de m'être par la suite passionné pour Flying Nun, Shimmy Disc ou Shrimper. Quand la FM est apparue, un radio-cassette est venu remplacer le magnétophone orange. Puis un Walkman est venu révolutionner mon univers : je pouvais non seulement écouter mes cassettes partout, mais j'avais l'impression, chaque fois que je posais les oreillettes oranges sur mes oreilles, que la musique pénétrait au plus profond de moi.

J'ai pourtant trahi la cassette audio au profit du CD sans aucun scrupule. Elle ne me servait plus qu'à faire des copies. De plaisir original, la cassette est devenu un objet transitoire : faute de mieux, j'avais toujours une copie sur bande magnétique. Les seuls enregistrements qui parvenaient à conserver une légitimité étaient les pirates : non seulement parce qu'ils ne circulaient la plupart du temps que sous ce format, mais également parce que leurs équivalents en CD ou en vinyles étaient proposés à des tarifs prohibitifs. Je n'ai aucun souvenir de la dernière cassette que j'ai enregistrée, comme je n'ai aucun souvenir du premier CD-R que j'ai gravé. La fétichisation a disparu au profit d'une habitude de consommation qui devenait à chaque fois plus intuitive. Bientôt il fallait moins de temps pour graver un CD-R que pour décellophaner une cassette audio.

Une fois rentré pour la seconde fois du vide-grenier, j'ai aligné mon butin sur une étagère. Et ça aurait pu s'arrêter là. Une petite bouffée de nostalgie. Un petit voyage éclair dans le passé. Mais non. A chaque déballage que je passais au peigne fin, je cherchais d'autres cassettes pour entretenir ma monomanie, trouvant un plaisir denoué de culpabilité à racheter encore une fois mes disques préférés dans un format qui, faute d'être nouveau, possédait néanmoins un charme dont je

vous laisse fixer le niveau de ridicule.

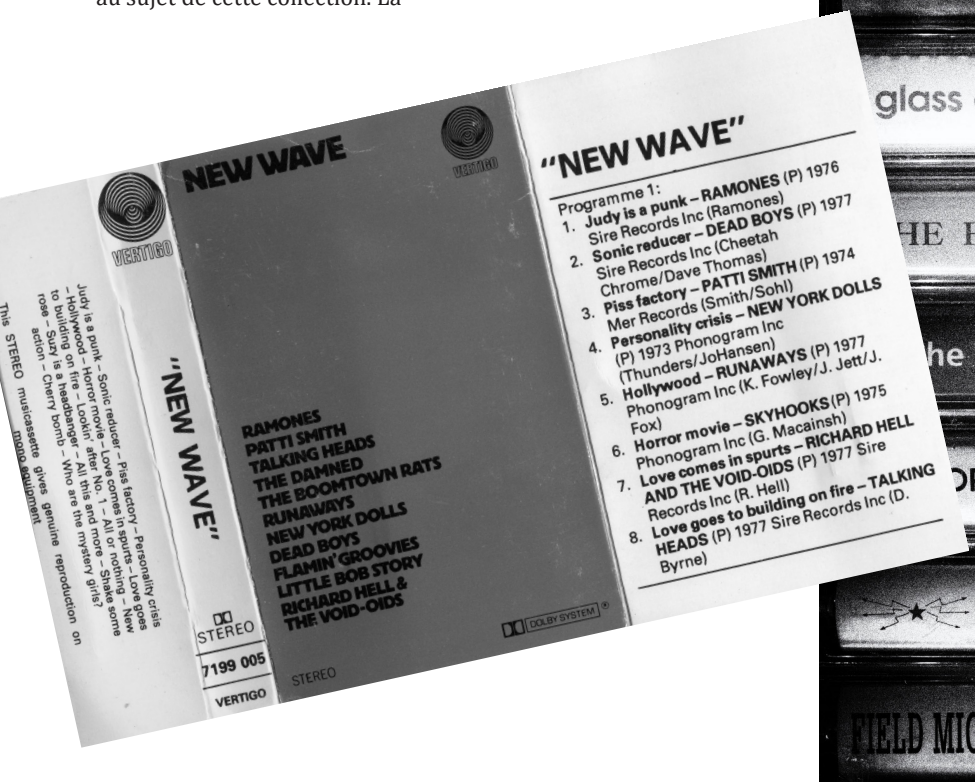
Après le carton de la place Martin Nadaud, il y a celui du boulevard Voltaire. Pas celui d'un particulier cette fois, mais celui d'un professionnel. Qui avait mis la main sur un vieux stock de cassettes distribuées par Danceteria. Depuis combien de temps les trimballait-il ? Sans doute étais-je plusieurs fois passé à coté sans y faire attention. Mais la pêche allait s'avérer fructueuse puisque j'y exhumais, en état neuf sous le plastique d'origine, *Coastal* de The Fieldmice, *Make It Loud* de The Wake, *Unholy Hour* de The Orchids, *Jaguar* de The Sweetest Ache… et les deux plus belles pièces : *Milky's Way* de Lucie Vacarme et *Historia de La Musica Rock* de Pussy Galore. Jon Spencer en possédait-il lui-même une copie ? Peut-être pas.

Il y eut d'autres cartons et il y eut d'autres histoires. Il y eut celle de Franck, dont j'ai hérité de l'intégralité de la discothèque sur bande magnétique, et qui m'a expliqué le bonheur de repartir dans sa banlieue quand il était adolescent avec en poche une cassette qu'il avait préalablement choisie à la boutique New Rose, rue Pierre Sarrasin. Il y a eu celle de Nicolas, qui m'a offert ce qui est à ce jour mon plus grand trésor : son exemplaire de *La Fossette* de Dominique A.

Je suis régulièrement interrogé au sujet de cette collection. La première question consiste toujours à savoir si je possède encore un appareil pour lire les cassettes. Si j'ai la chance d'être propriétaire d'un Walkman en parfait état de marche, mais il ne m'est jamais venu à l'idée d'y glisser une seule des cassettes que j'ai récemment acquise. Et pour cause : je ne rachète que des albums que je connais absolument par cœur et que je n'éprouve absolument pas le besoin de réécouter. C'est donc la première fois que j'achète un support que je ne lis absolument pas, pour les mêmes raisons qui me font conserver mes billets de concerts et des vieux magazines : parce qu'ils sont des véhicules qui me permettent de voyager aussi bien en rembobinage saccadé qu'en avance accélérée.

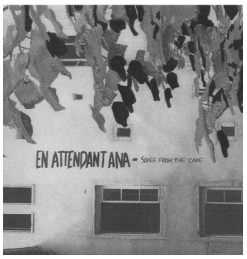
Et l'adolescente de la place Martin Nadaud, qui était-elle ? Vendait-elle la collection de son père ? Pourquoi n'a t-elle pas tout flanqué à la poubelle plutôt que de s'enquiquiner à venir écouler le lot un dimanche à 50 centimes l'unité ? Avait-elle seulement écouté *Surfer Rosa* avant de s'en séparer ? Avait-elle préféré *Gigantic* à *Broken Face* ? J'ai oublié de recueillir son histoire. Et, au-delà des cassettes contenues dans le carton, c'est certainement mon plus grand regret.

1. Disponible exclusivement via son site internet : *vivonzeureux.fr*
2. *Basse fidelité*, Le mot et le reste, 2015



# En Attendant Ana

**Alex Twist**




***QUI ?***
Margaux (Chant, Clavier, Guitare)
Antoine (Basse)
Camille (Trompette)
Adrien (Batterie)
Romain (Guitare, Chant)

***OÙ ?***
Paris (France)

***QUOI ?***
En Attendant Ana, jeune formation indie-pop parisienne prometteuse. L'histoire démarre d'une rencontre : dans le garage de ses parents, Margaux enregistre et composent des bouts de chansons, avec Romain. Un groupe est monté mais le projet n'aboutit pas et l'idée mise en sommeil... Quelques années plus tard, Margaux et Romain sont rejoints par Pauline, Antoine et Camille. Les premières fois ensemble « *cassent les oreilles de leurs voisins* », mais très vite, En Attendant Ana s'enferme en studio pendant un an, progresse, devenant l'un des groupes à guitares les plus électrisants en live de Paris. Si Adrien a remplacé Pauline à la batterie, le charme n'a pas été rompu, En Attendant Ana continue de nous enchanter par leur spontanéité et l'incroyable fraîcheur de leur proposition. Héritier de la pop C86 dans ce savant équilibre entre mélodies sucrées et guitares acérées, le jeune groupe se démarque par une énergie débordante presque punk.

***DERNIÈRE SORTIE***
Sorti initialement en cassette par Buddy Records (qui avait publié leur premier morceau sur une compilation) et Montagne Sacrée, deux labels parisiens, le bien nommé EP *Songs From The Cave* a été réédité en vinyle par Nominal Records en octobre 2016. Désormais épuisé, le format court confirme le statut d'espoir d'En Attendant Ana. Enregistrés à la bonne franquette, « *en une journée, sur un enregistreur TASCAM 4 pistes* », dans la cave, « *grotte où répète le père de Margaux, ancien haut lieu du stockage d'armes des résistants par les nazis* », en quelques prises, les six chansons semble avoir été captées dans le vif d'une répétition. Si le son est un peu crapoteux, les intentions, elles, sont magnifiques. En une vingtaine de minutes, la formation parisienne déroule une collection de vignettes pop fringantes et généreuses. Illuminé par la voix suave de Margaux, embrasé par les guitares anguleuses de Romain, souligné par l'indispensable trompette de Camille, propulsé par la section rythmique de Pauline et Antoine, *Songs From The Cave* est une rencontre juvénile entre les Pastels de *Baby Honey* (1984) et Shop Assistants. En quelque sorte, un pot-pourri, tout sauf moisi, du Velvet Underground, des Nuggets, de Creation, Factory et Sarah Records (la sainte trinité pop moderne).

***TUBE ABSOLU***
Difficile de n'en choisir qu'une, l'EP est très équilibré. De « *Ré* », impeccable ouverture, jusqu'à « *First Floor* » et ses notes subtiles de trompette, Nous avons l'embarra du choix ! Osons cependant pencher pour la sublime « *In The End* ». En cinq minutes, En Attendant Ana, s'aventure dans une odyssée frénétique. Dès les premières notes d'une guitare âpre et vigoureuse, nous sommes saisis par une puissante rythmique martelée à vive allure. Trompette et voix éclairent d'une lumière vive le refrain, splendide renversement qui taille à la hache un départ brut et compact.

***FUTUR CONDITIONNEL***
En Attendant Ana prépare actuellement un album dix titres « probablement début Avril » , l'occasion également pour la formation francilienne d'une tournée d'une dizaine de jours « dans la foulée ». Il se murmure que les mises à plat sont très encourageantes !

***SITE***
*https://enattendantana.bandcamp.com/releases*

# Melenas

**Christophe Basterra**

***QUI ?***
Oihana – guitare, chant
Leire – basse, chœurs
María – clavier
Laura – batterie

***OÙ ?***
Pamplona (Iruña), Navarre – Espagne

***QUOI ?***
Dans la ville où l'on peut mourir l'après-midi, terre d'accueil de l'écrivain Ernest Hemingway et berceau de l'impassible cycliste Miguel Indurain, quatre jeunes filles fréquentent plus que de raison le bar Nébula, catalyseur de la scène locale où se multiplient les concerts des groupes de là-bas et d'ailleurs. Débutantes ou armées d'un peu d'expérience (les dames de la section rythmique ont été aperçues au sein de Los Ginkas, Delmonos, Panty Pantera ou Río Arga), elles forment Melenas en 2016, répètent, se cherchent un nom, trouvent leur son et peaufinent les compositions imaginées par Oihana, dont le passé de musicienne classique (elle a appris le violon dans son enfance) ne se fait pas entendre. Ce qui n'empêche pas le quatuor d'offrir dans la langue de Cervantes des chansons aux allures de… classiques miniatures, qui piochent dans le rock garage, la pop psychédélique et sa cousine indie. Sans oublier une zeste d'esprit punk. Les proches du groupe résument cela en une règle de trois : reverbcore-fuzz-pop. Pourquoi pas… Mais on a envie de préciser que l'on entend ici et là les accents des premiers Stereolab (un sacré compliment), la fausse ingénuité des Dolly Mixture ou l'impétuosité des Shop Assistants.

***PREMIÈRE SORTIE***
Coédité par trois labels (Nébula Recordings, Snap! Clap! Club et Elsa Records) en format vinyle (trois cents exemplaires numérotés) et numérique, enregistré sous l'égide du musicien et producteur Guillermo F. Mutiloa, l'album *Melenas* dévoile sous une pochette noire, blanche et rose bonbon dix chansons. Dix chansons qui résonnent souvent comme des hits haïkus et invitent à un voyage temporel tourneboulant, où, pour sa plus grande joie, l'auditeur multiplie les allers et retours entre 2017 et 1967, avec quelques haltes revigorantes en 1987 et 1977.

***TUBE ABSOLU***
Faut-il vraiment n'en choisir qu'un ? Car, entre la cavalcade fuzz de *Cartel De Neón*, l'orgue tourbillonnant de *Mentiras* et les accents glam lo-fi de *Volaremos*, le cœur balance et est mis à rude épreuve. D'autant que sur le fil, c'est *Una Voz* qui l'emporte, mid-tempo spectorien doté de guitares vrombissantes, d'une mélodie accroche-cœur et d'une petite touche mélancolique qui la rendent irrésistible. D'ailleurs, le fait que cette chanson clôt l'album ne tient peut-être pas du hasard car une fois la dernière note évanouie, il ne reste qu'une seule envie : réécouter le disque.

***FUTUR CONDITIONNEL***
Après avoir dévoilé un premier clip échevelé (*Cartel De Neón*) et annoncé une poignée de concerts dans son Espagne natale, Melenas semble en bonne place pour devenir les Nosoträsh de l'ère 2.0 (c'est un compliment – encore). Mais en fermant les yeux, l'on se prend à rêver : et si le groupe marchait sur les traces de ses compatriotes Hinds, autre quatuor féminin qui, dans la langue de Shakespeare et une veine un peu plus foutraque, a glané des galons internationaux à l'aune d'un album rafraichissant et à grands renforts de tournées invraisemblables. C'est vraiment tout le mal que l'on souhaite à Melenas, groupe avec lequel chaque nouvel auditeur est immédiatement de mèche.

# La pop italienne, comme Capri, c'est fini. Il y a quelques années, je ruminais tristement cette sentence, naïf et résigné. Ce n'était même pas une question de Berlusconisation de la société ou je ne sais quoi – sous Sarkozy, il y a eu de très bon groupes, en France. Non, il y avait ce sentiment que les pépitaliennes, même en creusant, semblaient bel et bien enterrées. Que l'idée d'une pop transalpine classieuse, sophistiquée et bouleversante ne trouvait plus sa place ni sa raison de vivre. Que la qualité populaire musicale avait pris la poudre d'escampette. Et que l'« indie » incarnait encore plus une « exception culturelle » qu'ici. A une période, en Italie, quand on m'affirmait adorer des groupes « alternatifs » (le mot qui revient là-bas pour causer de musique moins « classic rock » ou mainstream), c'était pour prononcer – dans la moins pire des situations – des noms comme Radiohead ; Coldplay ou Keane, dans des cas plus extrêmes. Ce n'est pas du snobisme : le problème, c'est quand les musiciens eux-mêmes mentionnaient ces groupes – paye tes influences ! Résultat : à partir de ces références discutables, quelques disques qui ne cassaient pas trois lattes à un canap', surtout beaucoup de rock cousu avec des bouts de ficelles mais très grosses, les ficelles : de l'emphase à gogo, du pompage pompier, des refrains poussifs, un son calibré FM indigeste... Des machins plus proches de la bande à Bono que de Lawrence. Où étaient passés le raffinement et les beaux arrangements ? Et les plus jolies mélodies du monde ? Pour une fois, j'étais d'accord avec les réacs (et avec Hervé Villard) : c'était mieux avant vu que non seulement c'était merveilleux, mais qu'en plus, aujourd'hui c'est vraiment médiocre. Mais, optimiste, j'espérais des lendemains qui chantent mieux. « *Domani sara un giorno migliore* », pour citer l'idole Cesare Cremonini, période Lunapop. Comme dans la pop en général, les grandes heures de la musique italienne se situeraient dans les années 60/70 – nos meilleures années. Puis il y a l'italo-disco, flamboyante, sensuelle. Moi, j'ai bien aimé aussi les 90's, quand j'étais enfant ou presque ado : in-extremis Lunapop donc (unique album, « *...Squerez ?* », en 1999), Jovanotti mais de préférence quand il ne rappait pas, les aventures dance de 883, les disques toujours sublimes et novateurs de l'autre idole Luca Carboni ; même Celentano a conçu des chefs-d'oeuvre durant cette décennie (mention spéciale à « *Il Re Degli Ignoranti* »), Battiato en a sorti des plutôt dignes à défaut d'être dingues... Et puis bon, à cette époque, si on était pas trop convaincu par Nek (« *Laura Non C'è* », hit en France il y a 20 ans pile) ni fou-fou d'Alex Britti, on pouvait se consoler avec des instants rétro de Radio Margherita, voire piocher directos dans les valeurs sûres au rayon à l'ancienne, en vrac : Mina, Antonello Venditti, Francesco De Gregori,

Caterina Caselli, Lucio Battisti, Rino Gaetano, Alberto Radius, Pino Daniele, Gianna Nannini, Lucio Dalla, Edoardo Bennato, Claudio Lolli, Patty Pravo, Ivano Fossati, Fabrizio De Andre, Francesco Guccini... Des chanteuses et chanteurs plébiscité.e.s dans le pays, intemporel.le.s et intergénérationnel.le.s, dont la préciosité vaut souvent aussi bien politiquement que mélodiquement. Pourquoi se coltiner des zigs aussi moyens et à la mode que Moda à la place de ces génies ? Mais non !

## TI AMO

Pour la pop italienne, les années 2000 ne sont finalement pas si mal (Cremonini et Carboni en tête), les années 2010, carrément meilleures. Et 2017 ? Grandiose. Je ne parle pas d'une réédition de Battisti ni d'un nouveau Battiato (ni d'une incroyable captation live d'Andrea Boccelli). Ni – désolé – de Phoenix & « *Ti Amo* ». Phoenix, c'est un cliché de l'Italie, au sens de carte postale autant que de lieux communs : la moto, les glaces, les fruits de mer, les graffitis d'amour sur les murs et tutti chianti. Battiato et Battisti sont cités ; c'est vrai qu'il aurait été étrange de la part des Versaillais d'évoquer Zucchero et Ramazzotti. La force de « *Ti Amo* », c'est que c'est de l'exotisme réciproque : pour les Français, parce que, derrière les lunettes de soleil D&G, il y a des clins d'oeil à Battisti (accord 4ème Maj7, qu'ils appellent eux-mêmes « *l'accord Lucio* »), à un état d'esprit 80's, aux nuits blanches comme le sable, à l'été (en Italie c'est tous les jours le mois d'août) ; et pour les Italiens parce que c'est le « *chic à la française* »... accouplé donc à la classe à l'Italienne. Comprenons-nous bien pour Phoenix : tant mieux pour la dimension belvédère fastoche, la musique est aussi là pour générer du fantasme. Et puis : « *Tuttifrutti* » et « *Via Veneto* » restent de belles chansons. Mais dans les sorties récentes solo musica italiana, j'ai surtout eu beaucoup de frissons en écoutant : Cesare Cremonini, Cosmo, Iosonouncane, Giorgio Poi, Edda, Colapesce, Coma_Cose, Selton, Canova, Germano, Colombre, Ex-Otago, Calcutta, Dente, Andrea Lazslo De Simone, Gazzelle, Galeffi, Le Luci Della Centrale Elettrica... Des génies retrouvés de la pop italienne.

Un certain magazine musical a récemment posé la question (au programme du bac littéraire circa 2025) : le français est-il une langue pop ? L'italien l'a dans le sang (chaud). Si l'italien est une langue chantante quand elle est parlée, elle est une langue mélodique quand elle est chantée. Elle ne cache pas sa beauté derrière l'ironie ; son romantisme n'est pas pollué par un quelconque deuxième degré. Les italien.ne.s parlent avec les mains ? Elles et ils chantent avec l'âme – l'anima latina, pour paraphraser Battisti. Grande bellezza et mélancolie infinie. S'il peut servir de boussole, Battisti, disons que son ombre – et surtout sa luminosité – planent chez Colombre (« *Pulviscolo* ») comme on en trouve chez Giorgio Poi (« *Fa Niente* ») ; il y a beaucoup de Battisti chez Germano (« *Per Cercare Il Ritmo* ») ou chez Selton (« *Manifesto Tropicale* ») ; il y a du Battisti chez Coma_Cose, un duo à placer « sous surveillance » : « Anima Latina », comme son titre l'indique, rend un hommage sans filtre et émouvant à Lucio. Il y a du Battisti partout comme il y a de l'Italie dappertutto : de Phoenix à Alex Rossi (à venir : son album italo), en passant par du « *Italians Do It Better* » dans un épisode de la saison 3 de « *Twin Peaks* », quand Lynch laisse le mot de la fin à Chromatics – il y a encore de l'Italie chez les rappeurs avec l'effet « *Gomorra* » (SCH, Fianso, L'Algerino & Alonzo, PNL, Worms-t, etc. etc.) ; il y a de l'Italie partout dans la France pop 2017 et 2018. Et mieux encore : de la pop italienne de luxe dans vos oreilles – le name dropping plus haut est là pour ça. Pour vous inspirer des « *Ti Amo* » à taguer sur les murs.

**Rosario Ligammari**

# Destroyer

**par Matthieu Grunfeld**

*C'est un peu plus qu'un heureux hasard si Dan Bejar figure au générique de ce* Mushroom *version 2017. Bien avant que ne sorte* Ken*, douzième album de Destroyer, le Canadien au talent polymorphe a souvent figuré en bonne place des palmarès très subjectifs de bien des rédacteurs de la revue pop moderne. Couronné à deux reprises du titre honorifique d'album du mois – pour* Your Blues *(2004) et* Kaputt *(2011) – Bejar partage avec la plupart d'entre eux un amour immodéré pour une pop à la fois ambitieuse et immédiatement séduisante, ainsi qu'un cortège de références incontournables et parfois confidentielles – de Sr. Chinarro à Scott Walker en passant par New Order – qu'il affiche sans la moindre vergogne et qui nourrissent une fois encore une œuvre profondément originale. Il les évoque ici avec l'émotion et la sincérité du fan au cours d'une discussion ouverte, où il est notamment question de Lawrence de Felt.*

***Comment se sont enchaînés les enregistrements très rapprochés de* Poison Season *(2015) et* Ken *(2017) ?***
Il s'était écoulé beaucoup trop de temps à mes yeux entre les deux précédents albums, *Kaputt* (2011) et *Poison Season* (2015). Presque quatre années, c'était vraiment beaucoup trop long. J'avais failli devenir dingue. C'est aussi pour cela que j'ai décidé d'interrompre ma collaboration avec The New Pornographers. A partir du moment où j'ai annoncé ma décision à Carl Newman, j'ai tout à coup disposé de beaucoup plus de temps libre. Je me suis donc remis à jouer de la guitare. Ça faisait presque dix ans que je n'avais quasiment plus touché cet instrument. Très naturellement, je me suis retrouvé à composer des chansons pop, très simples et très directes. Je ne sais pas si tu as remarqué mais la plupart des chansons de *Ken* ne dépassent pas les trois minutes. C'est la première fois que ça arrive sur un album de Destroyer depuis les années 1990. Ensuite, je suis monté dans une voiture dans l'état de Washington et j'ai roulé jusqu'en Floride. Puis j'ai décidé de continuer le voyage jusqu'à Pittsburgh. En route, je me suis arrêté dans des endroits que je n'avais jamais visités. J'ai joué quelques concerts, histoire de roder un peu ces nouvelles chansons en public. Le soir, à l'hôtel, je reprenais ma guitare et mon ordinateur pour finaliser des démos. C'est quelque chose que je n'avais jamais fait, en tous cas pas avec autant de soin, et j'y ai pris beaucoup de plaisir. Quelques semaines plus tard, je suis rentré à la maison et j'ai attaqué l'enregistrement de l'album. Initialement, j'avais l'intention de tout jouer moi-même, un peu à la Prince. Mais j'ai eu la trouille que ce soit un désastre. Et pas le genre de désastre que j'aurais pu assumer. J'ai rappelé Josh Wells qui joue avec moi depuis environ cinq ans. Je lui ai demandé de m'aider et je lui ai décrit le genre de musique que j'avais en tête.

***De quel genre s'agissait-il ?***
Je n'avais pas forcément très envie de sortir de ma zone de confort. J'ai toujours eu cette passion pour la New Wave britannique des 1980's et au style musical qui correspond aux premiers disques qui m'ont marqué quand j'étais jeune, à ceux qui ont engendré mon obsession pour la musique. Josh et moi avons commencé très méthodiquement à construire les chansons à partir de mes ébauches ou, parfois, d'un simple motif très basique enregistré avec une boite à rythmes. Nous avons repris certaines de mes démos, nous en avons jeté d'autres. Parfois, le résultat final s'est avéré totalement différent de ma vision originelle. C'était cool : c'est la première fois que j'ai eu l'impression de travailler normalement avec un producteur.

***Tu n'avais vraiment jamais travaillé de cette manière auparavant ?***
*Kaputt* (2011) a été conçu un peu de la même manière, mais les chansons et le processus créatif dans son ensemble étaient beaucoup plus abstraits. Je n'avais aucune idée claire de ce que je voulais faire, mis à part que j'avais envie d'enregistrer un disque d'ambient disco. Mais cette expression ne signifie pas grand-chose en réalité. J'avais quelques références en tête, et notamment *Avalon* (1982) de Roxy Music. L'enregistrement de *Kaputt* a donc été beaucoup plus long, plus chaotique et plus étrange. J'ai dû adapter mon interprétation qui est devenue beaucoup plus sombre, ce qui correspond bien mieux au contenu de la chanson.

***Dans le dossier de presse, tu expliques que tu as choisi le titre de l'album en référence à Suede et à la chanson* The Wild Ones *(1994) dont* Ken *était le titre originel…***
Je t'arrête tout de suite : j'ai inventé n'importe quoi. Je n'ai pas pensé une seule seconde à Suede au moment de concevoir cet album. Quand j'ai décidé de l'intituler *Ken*, j'en ai parlé à des amis américains. Ils m'ont plongé dans un tel état de panique en m'affirmant que les gens allaient croire que j'avais écrit un concept album sur les poupées Barbie que j'ai dû réfléchir et essayer de trouver une justification plus cool et légitime. Normalement, je préfère que les titres restent nimbés d'un halo de mystère. Mais j'ai eu trop peur et j'ai cherché une bonne histoire à raconter. J'adore *Dog, Man, Star* (1994), tout ce mélange de réalisme britannique et de grandeur épique mais, à l'époque, je n'étais pas très fan de britpop. Au milieu des 1990's, j'étais déjà profondément immergé dans le rock underground américain. Je n'ai pris conscience que tardivement du talent de guitariste de Bernard Butler. Quand j'ai conçu *Ken*, je pensais plutôt aux albums anglais que j'avais adoré au moment de mon adolescence et que, pour certains, je n'avais plus écouté depuis vingt-cinq ans.

***D'où l'omniprésence des synthétiseurs à la New Order sur cet album ?***
Oui, mais dans un style bien particulier. En général, sur les précédents albums de Destroyer, les synthés étaient utilisés pour créer des ambiances mystérieuses et oniriques. Les sons étaient doux, cotonneux. Sur *Ken*, les synthés sont plus durs et agressifs. Ils résonnent comme des percussions et sautent presque au visage de l'auditeur. En un sens, c'est l'album le plus gothique que j'ai jamais enregistré. Ou le plus conforme à l'esthétique du post-punk en tout cas. Pour ce qui est de New Order, c'est une influence tellement énorme, tellement écrasante que, pour être honnête, je pense qu'elle est présente sur tous mes albums depuis quinze ans. Quand j'ai composé les chansons, je me suis repenché sur cette période de la fin des 1980's pour y chercher des références en matière de guitares. J'ai beaucoup réécouté The House Of Love, notamment le premier album. The Church aussi, qui n'a jamais été considéré comme un groupe très cool en Amérique mais que j'ai toujours adoré. En plus, contrairement au style souvent très expressif et mélodramatique des chanteurs New Wave, Guy Chadwick et Steve Kilbey possèdent une forme de détachement, de distance dans l'interprétation qui me plait et dont je peux davantage m'inspirer.

Ils s'expriment dans un langage un peu mystique et abstrait qui correspond assez bien à ma propre écriture. C'est très différent du style de la plupart de leurs contemporains, à l'exception peut-être de celui de Lawrence de Felt. Mais j'ai déjà exploré l'œuvre de Felt dans ses moindres recoins et il faut bien que je cherche l'inspiration ailleurs.

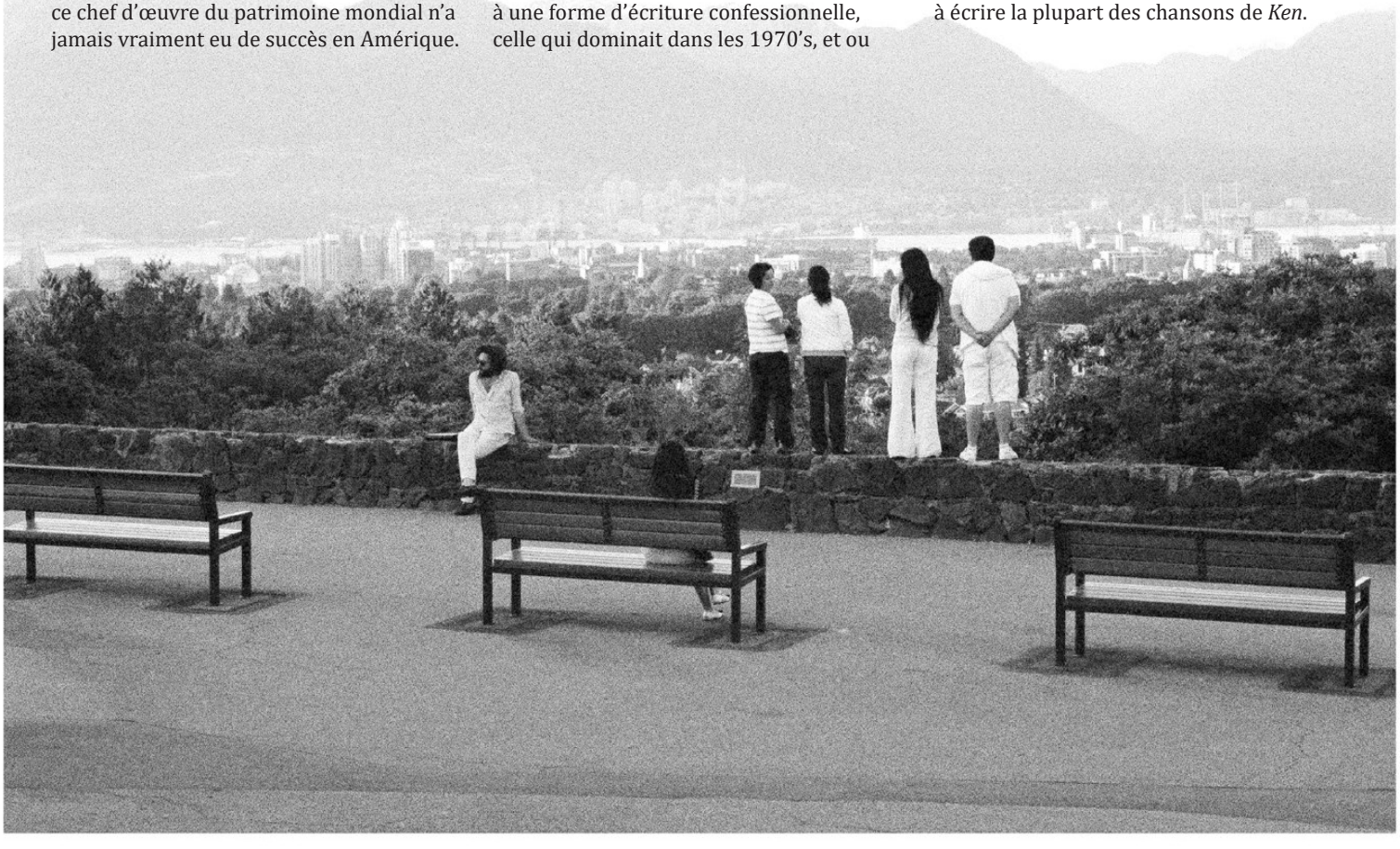
***J'ai l'impression que ce nouvel usage des synthés contribue également à donner davantage de relief et de puissance aux refrains.***
C'est vrai et c'est sans aucun doute grâce à Josh. C'est lui qui m'a poussé à travailler davantage dans cette direction que tu évoques et à faire évoluer certains morceaux. Le dernier de l'album qui s'intitule *La Règle Du Jeu*, par exemple. La démo était très différente : c'était une chanson assez calme, plutôt folk-rock, que j'interprétais au départ avec une voix beaucoup plus relâchée. Cela ressemblait un peu à un titre de The Apartments ou à une version plus modeste d'une chanson de Tindersticks. Josh a eu l'idée de rajouter cette partie de synthé qui martèle constamment le rythme et donne une énergie très différente au morceau.

***La référence à Renoir n'est pas fortuite j'imagine ?***
Evidemment. J'ai beaucoup pensé au film. D'abord parce que le cinéma est sans doute la forme d'art qui m'obsède le plus aujourd'hui et qui occupe la plus grande place dans ma vie. En deuxième lieu parce que, bien que ce soit sans doute l'un des plus grands films de tous les temps, je n'ai jamais eu l'impression de totalement comprendre sa signification. Et enfin, parce que ce chef d'œuvre du patrimoine mondial n'a jamais vraiment eu de succès en Amérique. C'est un film qui présente un point de vue très critique et normatif sur le monde qu'il décrit mais qui demeure pourtant assez léger dans sa forme. Même si je ne saisis pas complètement son propos, je suis assez sensible à ce contraste. Pour différentes raisons qui tiennent évidemment à l'état du monde actuel, j'avais envie de décrire un univers dont l'horizon s'obscurcit à la proximité d'une catastrophe imminente. Et cette expression traduite en anglais, "*the rules of the game*", me semblait particulièrement lourde de menaces. C'est une chanson que je voulais adresser à l'Amérique et il me semblait indispensable de lui transmettre mon message en français. *(Sourire)*

***Evoquer l'état du monde d'une manière plus poétique que réaliste ou engagée, c'était donc ton objectif ?***
Je n'écris pas nécessairement de manière consciente ou réfléchie mais, en réécoutant *Ken*, il est clair que, dans la plupart des chansons, le narrateur cherche à s'évader hors du monde ou à s'isoler en dehors d'un monde qui est le plus souvent décrit comme profondément malade, hostile, décadent ou violent.

***Tu parles d'un narrateur mais tes textes sont souvent écrits à la deuxième personne du singulier plutôt que du point de vue surplombant d'un acteur extérieur au récit. A qui t'adresses-tu dans ce type d'interpellation ?***
Je me demande si ça n'est pas un trait stylistique générationnel qui serait propre aux 1990's. J'ai commencé à écrire des chansons à cette époque, alors qu'il y avait encore une bataille à mener pour sauver en quelque sorte le *songwriting* et s'échapper à une forme d'écriture confessionnelle, celle qui dominait dans les 1970's, et ou la première personne envahissait tout. Je ne crois plus à la pertinence de cette lutte aujourd'hui mais, quand j'ai débuté et que j'ai cherché à déterminer quel était mon style, cette forme de subjectivité nombriliste m'apparaissait comme l'ennemi à combattre. *Attention ! Blue* (1971) de Joni Mitchell est un de mes disques de chevet mais je ne pense pas que tout le monde soit capable de suivre ce modèle esthétique. Je ne suis pas certain que ce soit toujours très intéressant de se pencher sur ses sentiments et ses émotions. Voilà pour ce qui concerne l'impossibilité de recourir au "je". Pour le reste, j'ai tendance à canaliser mon inspiration sous forme de flashs très brefs : je visualise des images, des fragments de situations mais très rarement des histoires. Si j'étais un meilleur narrateur, peut-être que je serais passé plus souvent à la troisième personne pour suivre des personnages et raconter ce qui leur arrive.

***Alors que certains artistes rechignent à évoquer leurs influences, tu les affiches une fois encore très ouvertement.***
Oui, car elles font partie intégrante du processus de création. En me replongeant dans ces disques du milieu des 1980's qui ont nourri ma passion pour la musique en tant qu'auditeur, j'ai retrouvé l'état d'esprit qui était le mien à l'époque, ce désir d'évasion vers un ailleurs totalement inconnu. Je pense qu'il n'y avait pas grand-chose de commun à l'époque entre la banlieue de Vancouver et Londres ou Manchester, et pourtant, j'avais la conviction profonde que ces chansons parlaient de ma vie. Je crois que je m'étais inventé une Angleterre de fantasmes où je pouvais facilement m'échapper. C'est en retrouvant, grâce aux disques, ces sentiments que je suis parvenu à écrire la plupart des chansons de *Ken*.



# Sr. Chinarro

Ce n'est pas le genre de la maison, et pourtant… Antonio Luque, unique tête pensante du groupe sévillan Sr Chinarro se retourne sur son passé et réunit sur une compilation cinq singles et EP depuis longtemps épuisés, vestiges de sa première vie artistique, alors que l'homme donnait l'impression d'ériger, à chaque nouvelle chanson, le spleen en idéal.

Peut-on décemment broyer du noir sous le soleil andalou ? À l'écoute des dix-huit titres de la compilation *Balones Fuera – Epés reunidos (1993-2002)*, disque "virtuel", uniquement disponible pour le moment en téléchargement ou streaming – mais je m'occupe d'une pétition et d'une page Facebook pour changer fissa cette situation absurde –, il semblerait que oui. En tout cas lorsqu'on s'appelle Antonio Luque, l'un des survivants de cette scène indépendante espagnole née à l'orée des années 1990, aux côtés, entre autres, des défunts Le Mans ou Family, de ses amis Los Planetas, d'Elefant Records, de feu le magazine *Spiral* ou du Festival Internacional de Benicassim. Humour second degré à couper au couteau, personnalité bien trempée, charisme inné, Luque est à Sr Chinarro – ainsi baptisé d'après le nom de famille d'un fameux acteur espagnol – ce que Mark E Smith est à The Fall, Lawrence à Felt, Robert Smith à The Cure : le seul décisionnaire des orientations musicales, passé maître dans l'art de savoir s'entourer – son "lieutenant" David Belmonte, rouage essentiel entre 1997 et 2000 d'un groupe à géométrie souvent variable. Pour résumer le personnage, Luque est (était) du genre à donner un concert en n'interprétant que des morceaux inédits – je me souviens d'avoir vécu cette expérience en mars 1994, au Maravillas à Madrid, alors que Chinarro (pour les intimes) venait présenter son… premier album dans la capitale espagnole.

Le "groupe" avait bousculé mon quotidien un an plus tôt, en déboulant avec un single vinyle à la pochette "gatefold" sous le bras : *Pequeño Circo*, également acte de naissance du label madrilène Acuarela – qui, quelques années plus tard, découvrira Migala, et accompagnera, non sans bouderies et autres engueulades homériques, Sr Chinarro jusqu'en 2002 et une séparation à l'amiable. En trois chansons enregistrées avec quelques bouts de ficelle – *Desilusión*, *En El Panal* et *Helado* (dont une version plus aboutie se trouve sur le premier album) –, le Sévillan définissait dans sa langue maternelle les contours d'une pop noire, marquée par un orgue tourmenté, une basse en apnée et des mélodies obsédantes. Sans jamais les parodier, l'homme conjuguait alors ses influences avec élégance, qu'elles soient anglo-saxonnes (pêle-mêle, The Cure, The Durutti Column, The Dream Syndicate, Joy Division / New Order…) ou espagnoles (les acteurs de la Movida, à l'instar d'Aviador DRO, Decíma Víctima ou Ilegales). Et cette

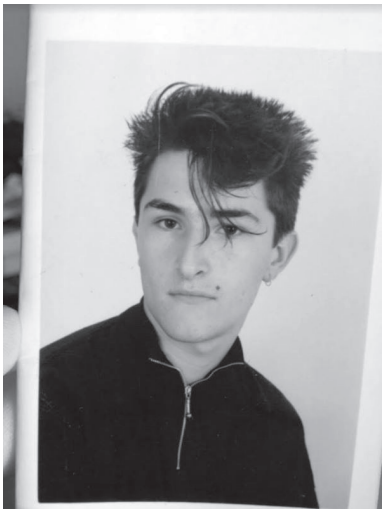
Sr. Chinarro

formule, le plus souvent accompagnée de textes abscons, Luque va la décliner sans jamais donner l'impression de bégayer, comme en témoigne l'évidence inquiétante de *Su Mapamundi, Gracias*. Ou, surtout, l'absolument génial *Cero En Gimnasia*, titre phare de *La Pena Máxima* (l'un des meilleurs disques extrait de la discographie pléthorique de Chinarro – quinze albums au compteur à ce jour), aux chansons colorées par des violons frissonnants – les pizzicati de *La Noche Del Almax*, les tirades majestueuses des couplets de *Hip Hip Hurra*. Et si Luque passe à confesse et avoue sa… Foi millésime 1981 sur le tourneboulant *Un Trébol De Tres K* (ces violons, encore), Antonio Luque va aussi en phase avec son époque. Ainsi, des *Musaraña etc.* (la face B de *Su Mapamundi, Gracias*, sur le single *Lerele* paru en 1995), résonnent quelques échos de l'indispensable *Hex* de Bark Psychosis.

Alors, Sr Chinarro affiche crânement ses liens de parenté avec certains de ses contemporains. Sur les deux derniers EP ici compilés – les quatre chansons de *La Casa Encima* et les cinq morceaux de *La Tapia De Perejil* –, Luque a ralenti le tempo, baissé les stores et (se / nous) plonge un peu plus dans l'obscurité. En écho aux productions de Codeine, Piano Magic, Hood ou Arab Strap, les arrangements sont plus arides et les mélodies moins évidentes – mais pas moins obsédantes. Sur *Hay Vida En El Foie Gras* (ce titre, quand même !), l'Andalou égrène sur un ton désabusé des mots qui se font plus rares alors que les guitares luttent contre une batterie métronomique. Il accorde aussi de la place à quelques arrangements électroniques : boucles répétitives, samples, boite à rythmes viennent (dés)habiller des chansons qui invitent à l'introspection – l'hypnotique *25W De Una Idea*. Noir, c'est noir ? Oui, c'est vrai, mais il reste toujours un peu d'espoir. Celui de voir aujourd'hui, à l'aune de cette compilation indispensable, des cohortes de mélomanes découvrir ces chansons et comprendre que, à l'heure de décliner une post-pop mélancolique et troublante, l'un des groupes les plus doués et excitants des années charnières entre XX[e] et XXI[e] siècle se terrait (se terre), sous les ordres d'un artiste qui n'a jamais pris le temps de faire des concessions, dans le sud de l'Espagne. Sous le soleil exactement.

**Christophe Basterra**

# The Hacker - Mute
## *Une histoire sans fin*



*Propos recueillis par Alex Mimikaki.*

Michel Amato a dans les dix-sept ou dix-huit ans sur le cliché ci-contre, et écoute en boucle Depeche Mode dans son walkman. En 2017, il sort le troisième album de The Hacker, *Le Théâtre Des Opérations*, sur Dark Entries, mais écoute toujours le groupe qui fut le fer de lance de Mute, et les autres artistes du label londonien mythique. Rencontre avec le producteur grenoblois, qui feuillette le livre rétrospectif *Mute, A Visual Document From 1978 -> Tomorrow* de Terry Burrows avec Daniel Miller (Thames & Hudson), dédié à sa maison de disques fétiche.

L'ouvrage sorti est un très bel objet, mais seule la première partie m'intéresse. Mute a toujours été moins réputé visuellement que Factory, avec son image très forte grâce au design de Peter Saville, ou même que 4AD avec Vaughan Oliver, mais il y a quand même des choses vraiment intéressantes, comme les premiers travaux d'Anton Corbijn ou les pochettes de Fad Gadget ou The Normal.
Mon histoire avec Mute a commencé par l'achat du 45 tours de *Shake The Disease* de Depeche Mode, que j'ai dû trouver au supermarché de ma banlieue grenobloise en 1985. C'est le disque qui a tout décidé de ma vie (il rit). Il n'y avait pas d'internet alors, cela fait un peu vieux con, mais du coup, on décryptait et déchiffrait tout ce qui était marqué sur la pochette, du nom du label à celui du producteur. Il y avait écrit Mute sur la pochette, et dès que je voyais ça ailleurs, tout comme le nom du patron du label, Daniel Miller, j'achetais ! J'étais un lecteur assidu de Best et Rock & Folk, et un abécédaire des groupes électroniques de l'époque dans ce dernier magazine m'avait marqué. J'en ai toujours conservé un exemplaire. Cet article a été hyper important pour moi, car outre Depeche Mode que je connaissais déjà, j'ai pu découvrir Cabaret Voltaire, D.A.F., Liaisons Dangereuses ou Nitzer Ebb, et ils appartenaient tous à la même maison de disques ! 80 % des artistes cités étaient signés sur Mute, et les 20 % restants sur Factory. Ensuite, j'ai découvert des choses plus expérimentales comme Boyd Rice ou Einstürzende Neubauten, qui eux aussi étaient sur Mute.
Miller raconte qu'il était un peu énervé que D.A.F. signe Der Mussolini et les tubes sur Virgin Germany après une escapade londonienne chez sa mère et leur départ de Mute. Il s'interroge aussi si Los Niños Del Parque de Liaisons Dangereuses est vraiment un classique, alors que c'est l'un des morceaux les plus samplés au monde !

Comme plein de gens de ma génération, j'ai vraiment suivi le label jusqu'au début des années 90 car ensuite la techno est arrivée et a changé beaucoup de choses pour moi… Même si je me rends bien compte qu'avec tous ses sous-divisions, Mute était sur tous les fronts, avec à chaque fois un niveau de qualité incroyable. Rythm King avec S'Express, The Beatmasters, Bomb The Bass ou Baby Ford : tout simplement le meilleur de l'acid house anglaise ! Puis NovaMute, avec la meilleure période de Richie Hawtin et ses albums de Plastikman, ainsi que de très bons albums de Joey Beltram ou Emmanuel Top. J'adorais également The Grey Area, le sous-label de rééditions de Throbbing Gristle ou Cabaret Voltaire : j'ai beaucoup de ces références. Décidément, Daniel Miller a bon goût !
Je pense qu'il était moins dingue que Tony Wilson, ce qui fait qu'il a réussi à faire tourner tout ceci jusqu'à aujourd'hui. Wilson était un génie aussi, mais sûrement trop bordélique, son côté mancunien sans doute ! Même si New Order vient de signer sur Mute finalement… Encore un autre de mes groupes favoris, tout comme Suicide (sur Blast First, une autre maison de disques satellite) et même Kraftwerk pour des versions remasterisées de leur catalogue. Le carton plein de mon panthéon personnel, c'est incroyable !
Le Mute des années 90, avec Nick Cave & The Bad Seeds, Moby ou Goldfrapp, m'intéresse beaucoup moins. Je suis toujours passé à côté de Nick Cave, et je trouve Erasure un peu léger, hormis le premier album. Même les albums de Depeche Mode ne me plaisaient pas énormément, comme Songs Of Faith & Devotion (1993), que j'ai réévalué depuis. Moby, ce n'est vraiment pas mon truc artistiquement, mais c'est un succès commercial incroyable, donc il n'y a rien à dire. Et en même temps, Miller continuait à sortir des trucs expérimentaux de Boyd Rice, ou aussi Add N To (X), que j'allais oublier et que j'aimais beaucoup. C'est cette dualité qui est fondamentale dans l'histoire du label.

J'adorerais signer quelque chose sur Mute, mais je crois que je ne leur ai jamais rien envoyé ! (il rit) J'ai quand même remixé Nitzer Ebb pour NovaMute, par contre je n'ai pas pu le faire pour Laibach ou un disque solo d'Andy Bell d'Erasure. J'ai produit un remix pour Depeche Mode, qui n'a finalement pas été retenu, donc jusqu'ici ce sont quand même des rendez-vous manqués !
J'ai rencontré Daniel Miller à Berlin alors que je tournais pour Miss Kittin & The Hacker ; le courant est très vite passé car il a rapidement compris que j'étais fan et que je connaissais tout par cœur. Il devait être flatté mais le bonhomme est très intéressant et essentiel dans la musique que j'aime. Je pourrai l'écouter parler des heures.
A chaque fois que j'ai essayé de copier Lady Shave de Fad Gadget pour en faire une reprise, j'ai trouvé autre chose, qui a fait un hit ! Je ne dois pas être très doué, parce que cela m'emmène ailleurs. La première fois, cela a donné 1982 de Miss Kittin & The Hacker, et la deuxième fois Flesh & Bone, avec Perspects, qui a très bien marché. Ce morceau demeure une source perpétuelle d'inspiration pour moi… et même Miller me l'avait dit. Il avait une émission de radio, dans laquelle il passait Flesh & Bone, et m'a dit : Michel, tu aimes bien Lady Shave ? Ça s'entend un peu… (il rit)
Le label de 2017 qui ressemble le plus à Mute pourrait être Dark Entries, même s'ils font beaucoup de rééditions… ou encore Minimal Wave, chez qui je suis aussi ! Tous ces Américains perpétuent l'esprit du Mute des débuts.

Le livre m'a donné envie de réécouter même les choses les plus pénibles, comme l'album de Boyd Rice & Frank Tovey, *Easy Listening For The Hard Of Hearing* (1984). Avant la techno, c'est vraiment cette musique électronique que j'aime : les débuts de Fad Gadget ou de Depeche Mode, les productions de Daniel Miller avec The Normal ou ses remixes pour d'autres artistes m'ont donné envie de faire de la musique et ne cessent de m'influencer.

***Ton groupe préféré sur Mute ?*** Depeche Mode
***Ton disque préféré ?*** Le 45 tours de *Los Niños Del Parque* de Liaisons Dangereuses
***Ta pochette préférée ?*** La pochette du 45 tours de *Warm Leatherette* de The Normal

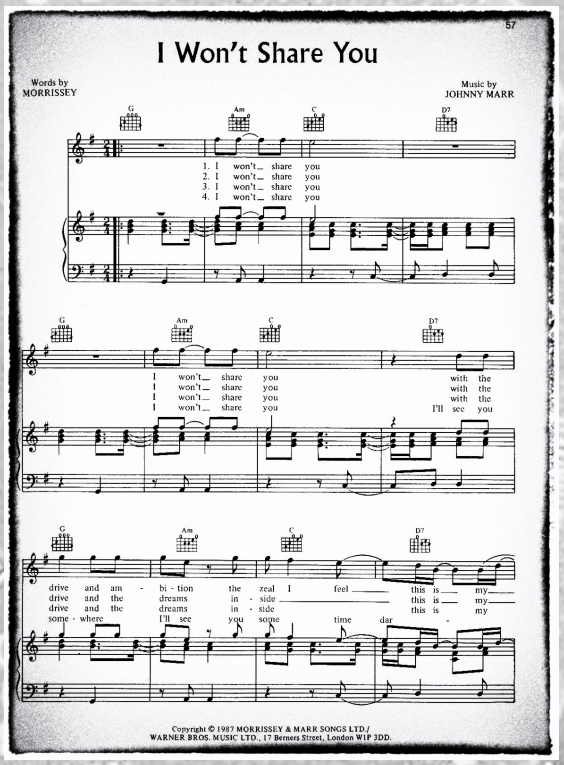
MUTE RECORDS

# les 17 secondes qui ont changé ma vie

**I Won't Share You – The Smiths**

Je ne connais qu'une chanson dont les dernières mesures vous supplient à genoux de les réécouter en boucle. C'est-à-dire de reproduire à l'infini la rupture courtoise qu'organisent le *textus interruptus* et le « *fade out* » dans la relation quasi amoureuse qui s'établit, quelques minutes durant, entre un artiste et celui qui l'écoute. C'est l'effet, assez paradoxal, que produit sur moi depuis près de trente ans *I Won't Share You* des Smiths. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi. Mon analyste non plus. C'est pourtant un fait : mon cœur se serre et mon estomac se met à palpiter comme un nid d'orvets dès que la voix de Morrissey s'évanouit derrière les instruments (« *I see you somewhere / I see you sometimes / Darling* »), accompagnée par les frissons sépulcraux d'un écho à bande – cette vieille ficelle de producteur. Tandis que l'autoharpe de Johnny Marr continue de pulser ses accords, indifférente, et que le volume du morceau commence à baisser, s'empare systématiquement de moi une panique de jeune fille qui vient de comprendre que son rendez-vous ne viendra plus. Soudain privés de leur tuteur, les arpèges mélancoliques qui s'accrochaient aux paroles de Morrissey depuis le début du deuxième couplet de la chanson vacillent alors en pleine lumière. Et comme dans un western de John Sturges, un train s'éloigne dans le crépuscule en sifflant lugubrement – ou est-ce un harmonica ? Qui est à bord ? Le héros ou sa fiancée ? « *I see you somewhere / I see you sometimes / Darling* ». Si la place, hautement symbolique, qu'occupe cette chanson dans la discographie des Smiths – il s'agit du dernier morceau du dernier album du groupe, celui de la rupture entre Johnny Marr, dentelière de la six-cordes, et Morrissey, lonesome chanteur-cowboy – continue d'alimenter les débats quant à sa signification, c'est, peut-être, la fin de tout autre chose que ses vingt dernières secondes continuent de m'évoquer – celle de l'enfance, de l'insouciance, le grand patatras. En écoutant cette boucle de vingt secondes, sans début ni fin, j'ai peut-être trouvé le moyen de figer le temps en 1987, et d'empêcher aux Smiths de se séparer. Les révisions du bac attendront bien jusqu'à janvier. Nous sommes en septembre, j'ai 17 ans, la classe d'anglais de Mme Chambrial va bientôt commencer.

**Fred Valion**




# Désastres par Liz Tesson de Kro

***BELIER*** : Iggy Pop est en votre maison II, résultat, vous vous cognez un peu partout. Et ça tangue…
**Santé :** Oasis / **Travail :** Television / **Amour :** Bernard Butler

***TAUREAU*** : Vous avez Pete Shelley en Saturne, résultat, vous passez pour un grognon, alors que c'est totalement faux.
**Santé :** Elastica / **Travail :** Gaspard Royant / **Amour :** Echo & The Bunnymen

***GEMEAUX*** : Vous avez Denis Quélard et Kim en maison III. Cool. Et Corynne Charby en Jupiter. Dur.
**Santé :** Rinôçérôse, matin, midi et soir / **Travail :** Royal Blood ou rien. N'insistez pas. / **Amour :** Siouxsie Sioux, toutes époques confondues.

***CANCER*** : Le soleil et George Harrison sont en Vénus. Sacrée chance. Don't fight it... **Santé :** Boy George / **Travail :** Gorillaz / **Amour :** Etienne Daho (évidemment)

***LION*** : Mouais. Faudrait arrêter un peu. Ça commence à se voir, vraiment…
**Santé :** Diana Ross & The Supremes / **Travail :** Diana Ross & The Supremes / **Amour :** Diana Ross & The Supremes

***VIERGE*** : C'est ça oui, prends-moi pour une truffe. Of Montreal au zénith (en haut, pas sur scène…)
**Santé :** Annie Girardot / **Travail :** écoutez les autres. Et Rufus Wainwright. / **Amour :** écoutez l'autre. Et Kate Bush.

***BALANCE*** : C'est du propre ! André Pousse au comptoir, Josiane Balasko en Mercure, Sid Vicious en colère.
**Santé :** Michel Magne / **Travail :** François de Roubaix / **Amour :** Zombie Zombie

***SCORPION*** : Mars et Pluton me susurrent que vous auriez un truc à nous dire.
**Santé :** Pet Shop Boys / **Travail :** Frankie Goes To Hollywood / **Amour :** Lou Reed

***SAGITTAIRE*** : Bobby Gillespie est en maisons I, II, III, IV et VI. Faites de la place aux autres.
**Santé :** ça ira mieux avec The Housemartins / **Travail :** essayez Paul Heaton / **Amour :** misez sur Jacqui Abbot

***CAPRICORNE*** : C'est maintenant ou jamais pour vous lancer. Le soleil est avec vous.
**Santé :** Paul Williams / **Travail :** Terry Riley / **Amour :** Phœnix

***VERSEAU*** : Superpitcher en Saturne. Vous êtes un lapin pressé. Ne changez rien.
**Santé :** envisagez d'être senior comme Catherine Ringer / **Travail :** Victorine / **Amour :** The Small Assassins

***POISSONS*** : Sham 69 en maison II. Mercure est voilé. Ça envoie.
**Santé :** Jeanne Added / **Travail :** Something Corporate / **Amour :** Sonic Youth, bien sûr!

## QUICKSAND
### Interiors, (Epitaph)

Walter Schreifels ne poste pas de photo sur les réseaux sociaux pour claironner qu'il entre en studio ou qu'il mange un grilled cheese. Du coup, on a beau suivre sa carrière de près, il parvient à nous surprendre constamment. Chacun de ses projets prend une direction différente : hardcore (avec Youth of Today et Gorilla Biscuits dans les années 80), power pop (Rival Schools, Walking Concert), et même folk (avec ses enregistrements solo). Plus récemment, avec Dead Heavens, Schreifels s'est acoquiné avec Paul Kostabi, membre fondateur de White Zombie (oui et bien au lieu de faire la moue, allez plutôt écouter l'excellente compilation de leurs premiers enregistrements *It Came From N.Y.C*, éditée par Numéro Group). Le résultat, *Whatever Witch You Are* flirte avec le blues-rock psychédélique d'une très belle manière. Le vinyle à peine posé sur notre platine, nous apprenions que le new-yorkais remettait le couvert, cette fois avec son groupe le plus emblématique, Quicksand., dont le premier album, *Slip* (1993) fut un classique instantané. Mélange détonnant de post-hardcore mélodique et de métal sophistiqué. Et ce petit manque d'homogénéité côté production lui donne même un charme supplémentaire. Malheureusement, le groupe se sépare quelque mois après un second LP, *Manic Compression* (1995), moins bien accueilli. Le guitariste Tom Capone va tirer les marrons du feu avec le super disque du super groupe Handsome, mené par Pete Mengede (Helmet) et Jeremy Chatelain (Jets to Brazil) tandis que Schreifels s'en va composer une musique plus pop sous l'étendard de Rival Schools. A la fin de la décennie, le quatuor retourne en studio mais au grand dam des fans, le projet d'un troisième Quicksand fait long feu.
Les années 90 ont été généreuses en matière de pop à guitare et *Slip* fait très belle figure face aux *Spiderland*, *In Utero*, *Loveless*, *Relationship of Command* et autres *Pinkertown*. Pour preuve l'empreinte qu'il a laissée chez ses contemporains (At The Drive-In ou Deftones qui a embauché le bassiste Sergio Vega) et surtout la ferveur que lui témoigne aujourd'hui le public lors d'occasionnelles réunions scéniques. Cet enthousiasme n'est pas étranger à l'envie d'enregistrer à nouveau ensemble, vingt ans après. S'il est crédité sur la pochette Tom Capone n'a pas pu prendre part à l'enregistrement et pour des raisons judiciaires (il vient d'être inculpé pour vol) il ne rejouera pas tout de suite avec ses partenaires. Mais le power trio qui reste se montre vraiment à la hauteur. Interiors est un disque exaltant. Et ceci est dit toute nostalgie mise à part. On y retrouve la signature sonore détonante de Quicksand (*Illuminant*) mais cette fois les compositions sont plus cérébrales (*Interiors*), presque psychédéliques (*Under the Screws, Hyperion*). Et Schreifels chante mieux que jamais. Enfin, la production est impeccable mais qu'on ne s'y trompe pas, ce sont surtout les mélodies qui donnent toute sa cohérence à l'ensemble. Ce comeback est une réussite.

**Sylvain Collin**

## ELODIE
### Vieux Silence, (Ideologic Organ)

Andrew Chalk et Timo van Luijk ont tous deux enregistré de très beaux disques d'une ambient contemplative et hypnotique, notamment en collaborant avec Christoph Heemann. Pour le premier ce fut sous le nom de Mirror et le second avec In Camera. Mais c'est réunis sous le patronyme d'Elodie qu'ils produisent leurs œuvres les plus fascinantes. Jusqu'alors, ils ont publié leur albums sur leurs labels respectifs (Faraway Press et La Scie Dorée) dans de petits tirages artisanaux très soignés, mais cette fois c'est sur le label de Stephen O'Malley, Ideologic Organ, qu'ils nous livrent ce *Vieux Silence*. C'est le douzième LP du duo en seulement six ans ; le second pour 2017, après le très élégiaque et orchestral *Balayé de la main du hasard*. Ici, les compositions sont plus abstraites, minimales et flirtent avec les drones. Le temps semble se distordre parfois. Les mélodies sont quant à elles à peine esquissées ; tantôt éclatées et déconstruites (le piano d'*Au point du jour*), tantôt noyées dans l'éther des nappes (*La Nuit voilée*), elles se révèlent alors petit à petit et prennent forme au fil des écoutes successives. Sur l'éponyme *Vieux Silence*, le ressac hypnotique des ondes synthétiques berce nos cœurs d'une langueur monotone comme peu de violons auparavant. La seule chose qu'on regrettera, c'est sans doute la discrétion avec laquelle le duo belge élabore son œuvre-fleuve, élégante et intense qu'on aimerait pouvoir partager plus aisément. Ce que les courts tirages de leurs LP (350 à 500 exemplaires) ne permettent pas toujours.

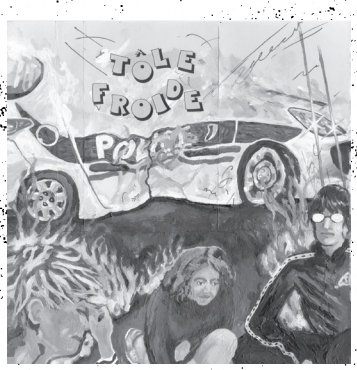
**Sylvain Collin**

## YOUNOLOVEBUNNY

Puisqu'il s'agit dans ces pages d'opérer un retour au Do It Yourself, partons à la rencontre d'un authentique bricoleur qui ne tourne pas autour du pot au moment de faire de la musique. Younolovebunny donc, alias Claus Frøhlich dans le civil, est un songwriter que l'on a découvert chez nous en 2013 grâce à la K7 *Happy Nation II* publiée par Almost Musique. L'objet s'est avéré être une porte d'entrée parfaite pour appréhender l'univers démesuré du Danois, où des centaines de morceaux gravitent dans tous les coins (la K7 elle-même n'était d'ailleurs qu'une sorte de compilation d'un album digital de 50 titres). En effet, pour Younolovebunny il n'est pas très intéressant de distinguer une démo d'un morceau fini ; l'essentiel étant d'enregistrer comme ça vient avec les moyens du bord. Et si aujourd'hui l'enregistrement DIY est quasiment devenu une mode nostalgique qui se contente de recycler la démarche et l'esthétique d'une époque révolue, pour Claus Frøhlich c'est une nécessité tout à fait contemporaine. C'est pourquoi il immortalise ses compositions aussi bien à l'aide d'un vieux deux pistes analogique qu'avec un smartphone ou même une Apple Watch, comme sur son dernier disque *Songs Of The Universe*. Et quels que soient les moyens utilisés, le résultat est toujours bouleversant, mettant parfaitement en valeur des pop songs tantôt âpres, tantôt délicates, dont le manque d'assurance et la modestie nous rappellent à quel point composer une chanson, aussi élémentaire soit-elle, est un acte magique.

**Boris Cuisinier**

*https://younolovebunny.bandcamp.com/*



## OLIVIER MELLANO, BRENDAN PERRY, BAGAD'CESSON
## No Land, (World Village/PIAS)

D'abord, remercier Robin Guthrie. Sans l'ex-Cocteau Twins (et producteur de *Ignite The Sevens Cannons* (1985), de Felt), pas dit que Brendan Perry aurait rencontré Olivier Mellano. Lequel planchait déjà sur une pièce instrumentale pour un bagad… La suite a coulé de source entre le Rennais et l'ex-Dead Can Dance. *"We are the matter of everywhere, how can we be from somewhere?"* interroge le stentor. *No Land*, c'est une réflexion sur les patries, les frontières… et leur disparition souhaitée. Un peu niais, ce message empreint d'idéalisme humaniste ? Moins que bâtir des murs bardés de barbelés pour se protéger de la misère du monde.
Cette œuvre tient de la triple mise en abyme. Car ici, ne traînent que des déracinés : l'Anglais Perry a grandi en Australie avant de s'installer en Irlande, puis en Bretagne. Mellano, lui, a papillonné dans tous les genres – croisé chez Miossec, Dominique A, Yann Tiersen ou encore Complot Bronswick et Psykick Lyrikah. Quant au Bagad'Cesson, relèverait-il de la musique traditionnelle bretonne ? Oui… et non, car ce type d'ensemble, copié sur le modèle écossais, n'est apparu qu'après-guerre dans la péninsule. En attendant, la rencontre de ces trois entités fournit matière à une pièce longue de près de trente-huit minutes – qui filent en un clin d'œil. Certains snobs évoqueront un disque difficile d'accès – ne les écoutez pas. Il suffit de se laisser porter. Par les tambours martiaux. Par les cornemuses délicieusement stridentes. Par les bombardes lancinantes. Par la basse profonde de Mellano et les chœurs sporadiques qui accompagnent le chant tellurique du voyageur britannique. Les fans du versant celte de Dead Can Dance ne seront pas dépaysés. Mine de rien, *No Land* s'inscrit dans l'héritage des défricheurs du coin qui, de Alan Stivell à Denez Prigent en passant par Roland Becker, se sont emparés de vieux instruments, de traditions ancestrales ou d'antiques idiomes pour les propulser vers un avenir en forme d'inconnu sans frontières. La geste discrètement héroïque de *No Land* est du même acabit.

**Thibaut Allemand**

## TÔLE FROIDE
## Tôle Froide, (AB Records)

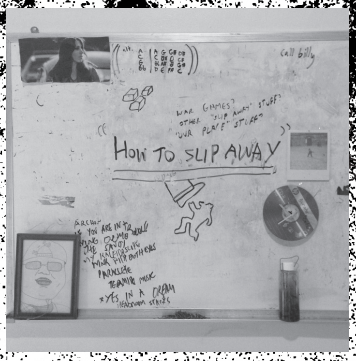
Peu d'informations circulent sur Tôle Froide, formation lyonnaise à suivre. Tout au plus, une enquête particulièrement approfondie sur les internets nous apprend que le groupe se compose de Leslie aux claviers, Morgane à la basse et Pauline (Le Caignec) à la batterie. Cette dernière est certainement la plus connue de la bande car membre de Satellite Jockey (chouette ensemble pop anglophile) et connaît un succès critique sous le nom de Kcidy. Leslie, de son coté, pourrait être l'une des deux fondateurs du label qui héberge le groupe (AB Records pour Alligator Baby). Neuf chansons expédiées en vingt et une minutes sur une cassette faite maison, enregistrées dans des conditions proches du direct : *Tôle Froide* (2017) est une réjouissante rencontre entre No Wave et variété française, dans un étonnant jeu d'équilibre. Entièrement en français, les compositions de la jeune formation convoquent en effet, autant Mylène Farmer (superbe reprise de *Maman a tort*) qu'ESG ou The Slits, à travers de puissantes lignes de basse caverneuses à faire trembler les murs (les tubes *Les Michel.les* et *Un Tramway nommé T3*). L'absence de guitare est notable, nous n'en saisissons que mieux les qualités de la musique de Tôle Froide, notamment le travail sur les voix, chuchotées comme criées, parfaites incarnations de textes justes et sincères. La formule est minimale, ascétique même, mais il y a dans ce tiers d'heure bien plus d'humanité, de fraîcheur et de grâce (*Pour Nous Deux*) que dans la majorité de la production actuelle.

**Alexandre Gimenez-Fauvety**

## TARA KING th.
## Stellar Fantasies, (Moon Glyph/Petrol Chips)

Quinze ans de carrière pour TARA KING th. déjà ! Au trip-hop narcotique des débuts succéda une musique plus organique. *8* (2014), en collaboration avec les Danois d'Halasan Bazar, voyait ainsi la formation auvergnate braconner les terres de Stereolab, Broadcast et leurs héritiers (The Soundcarriers) avec panache, tandis qu'*Hirondelle et Beretta* (2013) imaginait cadences et pulsions d'une série B policière. Ray Borneo, désormais seul maître à bord de la formation, après le départ de Béatrice Morel Journel, publie *Stellar Fantasies* (2017) à l'unisson de trois autres de ses projets (Lomostatic, Bee Tricks, 8). Synthèse idéale des deux précédents efforts du groupe, l'œuvre est un impromptu, enregistré et composé en novembre 2016. Majoritairement conçu en solitaire, Arnaud Boyer est cependant parfois épaulé par Josselin Varengo à la batterie, croisé chez Aquaserge. Dès la pochette aux réminiscences Space Age Pop, TARA KING th. prévient : le disque doit être écouté *dans le noir, uniquement avec des enceintes stéréophoniques ou des écouteurs*. Ceintures bien attachées, nous nous propulsons hors de l'atmosphère terrestre (*Orbital Awakening*), à travers les vitres des scintillements de synthétiseurs hors d'âge. Lancés à toute allure sur l'autoroute cosmique (*Stellar Journey*, *Aboard the Asterion*, *Barren Hallucinations*, *Cosmoscillations*), nous nous reposons sur une planète inhabitée (*Landing On Neuron Land Robot*). Album en très grande majorité instrumental, *Stellar Fantasies* est une débauche de mystères. Des poches de *Présence du Futur* jusqu'aux grands noms de la musique électronique (Tangerine Dream, Joe Meek, Wendy Carlos) et du cinéma (Michel Legrand, Goblin), TARA KING th. dévoile ainsi des paysages ouvrant de prospectives nostalgiques à quelques encablures de contemporains distingués (Forever Pavot, Pointe du Lac).

**Alexandre Gimenez-Fauvety**




## JONS
### At Work On Several Things, (Field Mates)

Un chouette label français (Field Mates) a eu l'excellente idée de rééditer, en vinyle, à cent copies, au printemps dernier, le deuxième album de Jons, *At Work On Several Things*, publié initialement en cassette, en 2016. Écrire pour la presse écrite traditionnelle ne permet pas toujours de mettre à l'honneur ces initiatives pourtant salutaires : questions de délai (minimum un mois avant la sortie officielle), de distribution (nationale) et parfois de manque de place (huit cents signes pour un super disque). Nous aurions ainsi pu rater, *At Work On Several Things*, comme tant d'autres très bons albums. Au delà de quelques tics si propres à l'époque (guitares désaccordées et nonchalantes) il émane de ces treize morceaux une élégance à peine troublée par une production bancale réussie. Jons, loin de se contenter de pasticher leur compatriote Mac DeMarco (l'influence la plus évidente), insuffle, par son songwritting délicat, une finesse et un regard clouant les copies au tapis. Nous nous lovons ainsi dans les volutes psychédéliques d'une mélodie carillonnante (*Trip Ads*). Des complaintes chamarrées retentissent au loin (*In The Yard*) tandis qu'Equestrian Form nous plonge dans un voyage cérébral et spirituel. Jons prend parfois de la distance avec la pop (le très bel instrumental *Everything Happens to You*) pour mieux nous y faire revenir (*D Drum*). Si *At Work On Several Things* n'est pas toujours aussi beau et gracieux que dans ses sublimes zéniths, l'ensemble a une sacrée allure, celle d'un secret bien gardé que l'on a envie d'éventer à toutes et tous tant il nous saisit de toute sa hauteur.

**Alexandre Gimenez-Fauvety**

## PEARL & THE OYSTERS
### Pearl & The Oysters, Croque Macadam/Elestial Sound

Cette pépite de power pop aux parfums d'exotica est parue en septembre dernier chez Croque Macadam. Et il serait dommage de l'ignorer plus longtemps. Ce premier album pétaradant est l'oeuvre d'un duo franco-américain, Juliette Davis et Joachim Polack, deux musicologues ayant lié connaissance sur les bancs du lycée, et qui ont poursuivi ensemble des études de musicologie à la Sorbonne. Ces fans de bossa nova 60's ont concocté cette petite bombe artisanale sous le soleil de Gainesville, Floride, où ils se sont installés depuis. Entre tropicalisme et rétro-futurisme, le son de Pearl & The Oysters a la pétulance des Cardigans ou des Apples In Stereo qui auraient mâché trop de *Frizzy Pazzy*, ces bonbons qui crépitent dans la bouche. Des coulis de synthés funky et des flûtes samba dès la très *juvamine* ouverture *Vitamin D*, des guitares surf énergiques à la Messer Chups et des trompettes mexicaines sur *Dia de los Muertos*, de l'orgue Thomas et des boîtes à rythmes antédiluviennes à gogo, c'est aussi coloré qu'une pub Oasis et aussi rutilant et ravageur qu'une Dodge Challenger lancée à toute berzingue sur la route de *Santa Fe*. On en ressort le teint hâlé et avec une forte envie d'été.

**Tom Gagnaire**

## ZACH PHILLIPS
### How To Slip Away, OSR Tapes (bandcamp)

Je déteste les chroniques de disque. C'est, avec les tops, l'alpha et l'oméga du journalisme musical, son degré zéro comme son ultime absolu. Sauf qu'à la différence des tops, en écrire est emmerdant: il y a trop de "grands disques", il y a trop de disques moyens, trop de disques tout court, en somme. C'est donc, je l'annonce, la dernière chronique que je ferai - pendant un moment, s'entend. *How To Slip Away*, Comment s'éclipser, le titre est sybillin, au sens prophétique du mot. Recommandé par mon ami Mango Gatherer - dont on ne se lasse pas du morceau *Laughs* publié récemment par la plateforme curatoriale musicale Pied De Nez (allez voir, www.pieddenez.fm) - qui est une de ces personnes dont les conseils valent de l'or. Cet album fera grincer quelques dents: c'est un choix pointu. Zach Phillips, c'est le monde des CDrs qui tâchent, des cassettes à 50 exemplaires; à ce niveau, on se rit de l'entre-soi pour lorgner vers l'underground poisse. Sorti en juin, *How To Slip Away* est passé complètement inaperçu. Normal, ce n'est presque pas un album. Il n'a pas d'existence physique, pas de promo, il s'achète sur bandcamp et c'est l'énième production vermontais de Brooklyn (comme Chris Cohen). Zach Phillip, lui, est un musicien à la tête du label OSR Tapes. Il est/était dans un groupe qui s'appelle Blanche Blanche Blanche dont la musique ressemble à Ariel Pink ou Deerhoof, c'est de la pop BIZARRE. Donc ESSENTIELLE. Zach a sorti énormément de disques, sous des tas de patronymes, à tel point qu'on décroche parfois. Alors pourquoi cet album, plutôt que celui d'avant (*Headlight*, publié aussi cette année chez les Franco-Belges Santé Loisirs)? Parce qu'il naît d'un concept beau comme la vie. Zach a écrit les morceaux, joue la basse et la guitare, et invite ses amis à chanter. Un chanteur par morceau, des amis, des musiciens, des artistes. Les "stars" étant Sarah Smith (Blanche Blanche Blanche), Sean Schuster-Craig (Jib Kidder) ou Chris Cohen qui vient gratter un solo à fin... Un disc-jokey, Colin White, commente tout au long le déroulement de l'ensemble, introduit les protagonistes, les salue gentiment. Musicalement, *How To Slip Away* est d'une inconséquence merveilleuse. Conçu sans doute pour rire - on en prendra pour preuve les bêtises de *Puppet of the Government*, *Cat's Paw* ou *Fucking Up*. Les mélodies sont bancales et naïves comme une toile du Nierdoi Sseaurou - on ne le soupçonne même pas de faire exprès, comme le chante Kalma Traver sur *Playing Dumb*. Les guitares tortueuses sont souvent à nue, bourgeonnant leurs humeurs changeantes aux gré des pépites (*Swarovsky* qui lorgne vers Vincent Gallo, *Rotting Wheel*, *Love You Know*). C'est humain, étrange, gentil et unique.

**Victor Thimonier**

## TOMAGA
### Memory In Vivo Exposure, (Hardly Art/PIAS)

Ces jours-ci, la maison française d'excellence Hands In The Dark célèbre ses 10 ans d'existence de la plus belle des manières en publiant le nouveau disque de Tomaga, l'un de ses plus beaux fleurons de pop expérimentale. En quatre albums, Valentina Magaletti et Tom Relleen nous ont habitué à la constante qualité de leur production mélangeant l'indus, le krautrock avec de subtiles touches de percussions exotiques. On ignore ce qu'il s'est passé avec ce *Memory In Vivo Exposure*, mais le couple britannique semble désormais lorgner vers d'autres continents. On est frappé d'entendre ici des réminiscences d'ambient japonaise (certaines percussions rappellent vivement Midori Takada), là les échos lointains du gamelan gong kebyar de Bali. Les camarades de The Oscillation et de Raime (soit le gratin actuel de la pop intello britannique) semblent de cette manière éclipser par moments le versent le plus sombre de leurs compositions. Il y a même parfois une douceur étrange, une sorte de contemplation morbide qui émane de ce généreux EP. Cinématographique, *Memory In Vivo Exposure* pourrait constituer une alternative excellente pour illustrer *La Jetée* de Chris Marker, même le titre y fait songer.

**Xavier Mazure**

## LAU NAU
### Poseidon, (Fonal Records/Beacon Sounds)

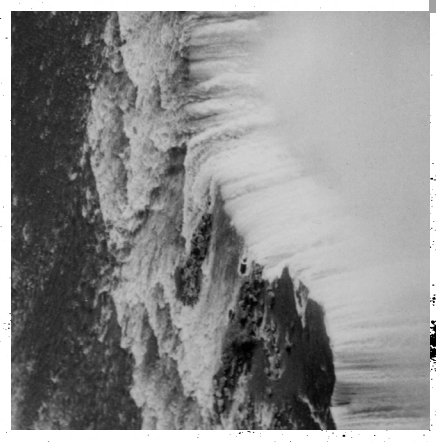
Cela fait maintenant plus de 10 ans que le charme de la musique de Laura Naukkarinen infuse discrètement son mysticisme scandinave dans le paysage de la pop moderne. Dès la première rencontre, on était saisi par les fantaisies expérimentales de cette pudique chanteuse finlandaise plus intéressée par son imaginaire et son rapport intime à la nature que par les confidences lyriques du commun des folkeux... On pensait à l'onirisme des enchanteresses Trish Keenan, Grouper et Linda Perhacs. Comme en témoigne *Poseidon*, la musique de Lau Nau s'est assagie au fil des dernières années, les jouets et les percussions mécaniques se sont progressivement atténués, pour ne plus apparaître qu'en filigrane. Le filigrane, c'est justement cet art de la délicatesse et de la fragilité que cette femme élevée au punk maîtrise aujourd'hui à merveille. Accompagnée par le fidèle Matti Bye, de la violoncelliste Helena Espvall (croisée chez Damon & Naomi), du percussionniste Samuli Kosminen, d'un piano, de touches électroniques, d'une clarinette, d'un harmonium et d'une kalimba, la belle Laura tisse de merveilleuses fables (*Unessa, X y z å*) et comptines (*Tunti*) magnifiquement orchestrées. Une impression de naturelle évidence se dégage de cette bande originale imaginaire. Laura Naukkarinen prétend d'ailleurs que les chansons de *Poseidon* se sont manifestées à elle alors qu'elle tentait de composer la musique d'un film. Plus que jamais, Lau Nau incarne parfaitement la belle définition que William S. Burroughs donnait de l'artiste : "*celui qui rêve pour les autres*".

**Xavier Mazure**

## JON BRION
### Lady Bird - OST, (Lakeshore Records/import)

De Jon Brion, on retient trop souvent le producteur recherché, et bankable, dont on citera, pour les collaborations les plus fructueuses, la fidèle Aimee Mann, Fiona Apple, Eels, Rufus Wainwright, Eleni Mandell ou plus récemment Spoon et Of Montreal. Soit peu ou prou une certaine vision de l'élégance indie pop à l'américaine. On retient hélas moins les qualités de compositeur et d'interprète. Pourtant, déjà remarqué sur un premier album solo plus que recommandable (Meaningless, 2001), le New-Yorkais, californien d'adoption et de cœur, s'était plus largement fait une réputation sur les musiques originales des films de Paul Thomas Anderson (*Punch-Drunk Love*, 2002) et Michel Gondry (*Eternal Sunshine Of The Spotless Mind*, 2004), ou de façon plus aboutie sur *I Heart Huckabees* de David O. Russell (2004), honnête comédie pseudo-existentialiste sauvée par la présence d'un Jason Schwartzman lunaire, qui se voyait donc enluminer d'une merveille de bande son pop raffinée, véritable perle cachée des années 2000 que l'on ferait bien de redécouvrir. Celle de *Lady Bird*, premier film de l'égérie du cinéma indé américain, Greta Gerwig, constitue son travail personnel le plus consistant depuis un bail. Essentiellement instrumentale, la grosse vingtaine de compositions qui la constitue, de la courte vignette illustrative à de plus longues plages, respectent les codes inhérents au genre, développant un thème principal intimiste qui se voit réinterpréter au fil des nécessités scénaristiques en autant de styles (pop, cha-cha, etc.) que besoin. Une façon pour Brion de démontrer une fois encore l'étendue de ses talents d'instrumentiste, une joie également de le voir remettre en avant son orgue Chamberlin (orgue à bandes au son céleste, ancêtre du Mellotron et du sampler). Si l'on pourrait légitiment regretter l'absence de titre chanté par le principal intéressé, qui est doté d'un joli brin de voix, on appréciera de voir le producteur abandonner un temps les consoles pour apprécier à juste titre la qualité d'un songwriting trop discret et injustement ignoré.

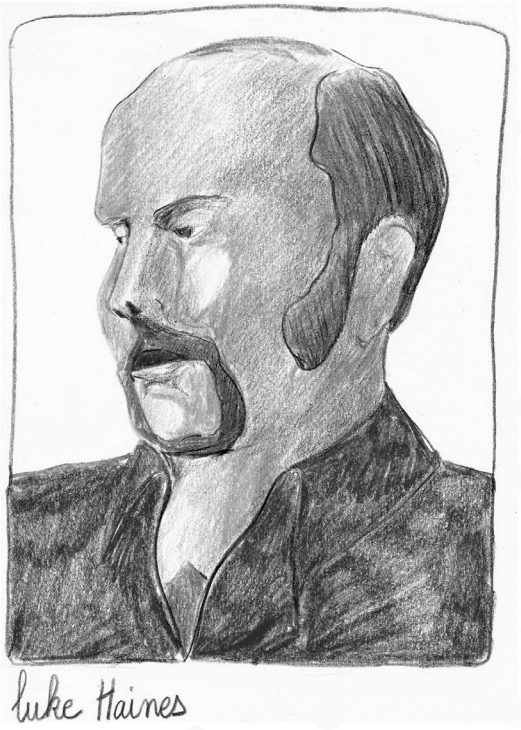
**Laurent Maréchal**



## LUKE HAINES
### Luke Haines Is Alive And Well And Living In Buenos Aires : Heavy Frenz The Solo Anthology 2001-2017, (Cherry Red/import)

*Luke Haines Is Dead* titrait en 2003 la première compilation au long format consacrée essentiellement à la carrière fulgurante du britannique sous l'ère de The Auteurs. À ce moment-là plus ou moins retiré du circuit, médiatiquement et artistiquement, l'irascible anglais en profitait pour tirer un trait ironique sur une carrière qui, de The Servant à Black Box Recorder, l'avait consacré comme l'un des songwriters les plus doués de sa génération. Hormis l'honorable *Off My Rocker At The Art School Bop* (2005), produit par un Richard X trop envahissant, les années 2000 n'allaient pas le voir sortir de matériau digne de ce nom. Luke Haines allait pourtant se refaire une santé à coups de plume, bien trempée et acide, en détaillant avec humour (vache) et acuité son récit très personnel de la brit-pop dans ce qui constitue l'une des plus indispensables autobiographies rock, l'hilarant *Bad Vibes: Britpop and My Part in Its Downfall* (2009), ou l'histoire d'un type trop lucide qui traversera comme une ombre amusée un mouvement, la britpop, qu'il déteste mais qu'il a pourtant largement contribué à créer. Dans la lancée, le natif du Surrey publiera une suite tout aussi indispensable (*Post Everything: Outsider Rock and Roll* (2011) et sortira son œuvre solo la plus aboutie, le très beau *21st Century Man* (2009) où il renouait enfin sans complexe avec la pop racée des Auteurs. Depuis, Luke Haines semble avoir laissé de coté les quelques maigres espérances de succès qui pouvaient encore lui traverser la tête pour, à intervalles réguliers, sortir les disques comme bon l'entend, de concept fumeux (l'électronique parano-futuriste sous influence John Carpenter de *British Nuclear Bunkers*, 2015) en hommage amoureux au rock intello new-yorkais (*New York In The '70s*, 2014) un improbable mini-lp concept consacré aux aventures de Mark E. Smith et de son camping car (*Adventures In Dementia*, 2015) ou encore une ode aux catcheurs british des années 70 (le très réussi *9 1/2 Psychedelic Meditations On British Wrestling Of The 1970s & Early '80s*, 2011). Autant de disques qui, sans bouleverser l'approche du musicien, contiennent encore et toujours leur lot de réussites éternelles. Preuve que les années passant, le *songwriting* exigeant et aiguisé du britannique ne semble pas vouloir baisser pavillon. Luke Haines avait déclaré, il y a maintenant longtemps, regretter avec dépit que l'intelligence ne soit jamais saluée en pop music, prenant pour exemple l'absence de succès des Go-Betweens (et crachant accessoirement son venin sur Oasis qu'il voyait sûrement comme le sacre de la bêtise). Le concernant, l'histoire lui a hélas donné raison. Les connaisseurs pourront heureusement se délecter de ce généreux nouveau coffret au titre impayable qui pioche avec gourmandise dans ces quinze dernières années, sans oublier de livrer son lot de titres inédits et de versions différentes. Luke Haines n'est pas mort, vive Luke Haines.

**Laurent Maréchal**




## SUPERPITCHER
### The Golden Ravedays, (Hippie Dance)

D'Aksel Schaufler, taulier du label Kompakt, dont il a très largement contribué à bâtir le son aux cotés des fondateurs Michael Mayer, Wolfgang Voigt et Jürgen Paape, on commençait à se lasser de ne plus le voir utiliser son alias le plus emblématique, Superpitcher. Celui sous lequel il a signé l'un des disques les plus captivants des années 2000, le magnifique *Here Comes Love* (2004), précis intimiste d'électro-pop aux effluences romantiques exacerbées et aux ambiances cabaret fin de siècle délicieuses. Son successeur, *Kilimanjaro* (2010), sans atteindre les mêmes sommets ascétiques, montrait le natif de Ulm s'ouvrir sur d'autres obsessions tout en conservant cette même capacité à étirer les motifs et boucles aériennes et composer des pop-songs modernes. Plus occupé dernièrement à enquiller les DJ sets et à développer les projets et collaborations aux ambitions moindres (Supermayer et Pachanga Boys en compagnie respectivement de Michael Mayer et du mexicain Rebolledo ou le plus anecdotique King So So, projet discoïde dadaïste), 2017 l'aura pourtant vu faire les choses en grand pour réactiver la saga Superpitcher. Depuis le mois de janvier, le désormais parisien d'adoption, où il réside depuis plus de cinq ans, a délivré de façon mensuelle un maxi de 2 titres dont la durée unitaire n'est jamais inférieure à la dizaine de minutes. L'ensemble, réuni dans un coffret distribué par Kompakt qui s'annonce gargantuesque, devrait dépasser les trois heures d'écoute. Si le maxi introduisant la série offrait une continuité indéniable avec les œuvres passées du blondinet, le magnifique *Little Raver* où Schaufler évoquait, sur une boucle intimiste aux accents pop, ses années de raver juvénile croquées en quelques lignes de paroles dont il a le secret, les autres maxis l'ont vu laisser plus librement court à ses inspirations. De l'hommage humoristique à Warhol (Andy), celui amoureux à Saint-Laurent (Yves) et celui tribaliste à Ginsberg (*Howl*) en compagnie du groupe vocal sud-africain Tanda Tula Choir, que l'on retrouve également sur le très afro-acoustique *Bluesin*, la house de *Brothers* qui lorgne sur les productions deep d'un Moodymann ou encore l'orgue obsédant de 1984. Chaque titre se voit développer en longueur pour aller flirter avec ses derniers retranchements hypnotiques. Ce qui peut dans quelques cas relever du *work in progress* destiné au dancefloor (*Pocket Love, Resistance*) ou de la tentative un peu vaine (la drum & bass trop vaporeuse de *Let's Play Doctor*), montre sur une majorité de titres ce que l'on avait souvent touché du doigt dans les précédentes œuvres de l'allemand, cette aptitude à susciter l'émotion par la répétition en modulant avec méticulosité ses boucles entêtantes. Et si l'on pourra regretter que l'allemand délaisse ici trop souvent le chant, quand bien même on connait les capacités du garçon à composer des paroles aussi brèves que pourtant pertinentes d'intelligence (l'inépuisable *People* sur *Here Comes Love*), l'œuvre, de par sa démesure, son ambition et son incontestable réussite, impressionne.

**Laurent Maréchal**

## CITE LUMIERE
### Le Songe De Kepler, (Err Rec)

Err Rec, épatant label cassette expérimental surprend avec *Le Songe De Kepler*, leur dernière sortie : une odyssée rétro-futuriste pop et cosmique. Si le groupe est un nouveau venu, Cité Lumière, il est formé d'Alexis Molenat et Florian Chambonnière deux briscards de la scène underground parisienne passés par les Cavaliers (un album et deux 45 tours) et Calypso (trois 45 tours, une cassette). En huit courtes pièces instrumentales, le duo revisite soixante ans de musique électronique dans un ensemble cohérent, pétillant et coloré (*Bataille de Boules Lazer*, *Le Songe de Kepler*), sans oublier d'y injecter quelques mélodies surf. Les premières décennies sont particulièrement à l'honneur : Kraftwerk, Jean Jacques Perrey, la Library Music du studio Ganaro (Roger Roger, Nino Nardini), Joe Meek (*Telstar*) sont d'évidentes influences mais point écrasantes. Alexis et Florian ont ainsi concocté dans leur laboratoire secret une potion magique à base de synthétiseurs et boîtes à rythmes millésimés (Juno 6, Korg KR55 , Teisco 100F, Boss DR110 etc.) qui puriste dans son approche, tranche par sa fantaisie et sa légèreté bienvenue. Dans ses meilleurs moments (*Discosmique*, *Le Portail de Tannahauser*), *Le Songe De Kepler* évoque ainsi l'excellent projet d'Anthony Rother, Little Computer People.

**Alexandre Gimenez-Fauvety**

## THE CARETAKER
### Everywhere At The End of Time - Part 1, 2, 3 (History Always Favors The Winner)

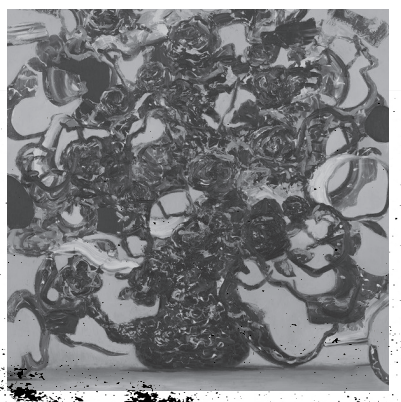
***Part 1***

***Part 2***

***Part 3***

Rares sont les occasions de pouvoir assister en direct à la disparition programmée d'une œuvre, d'un artiste, d'un monde. C'est pourtant à cela que s'attèle méticuleusement Leyland James Kirby depuis l'année dernière pour mettre un terme à son projet The Caretaker, qu'il mène en solitaire depuis près de deux décennies. Tout au long de sa discographie, The Caretaker a exploré sans relâche les gouffres de la mémoire et du temps en proposant un ambient de collage absolument unique, entièrement basé autour de samples de morceaux jazz du début du XX$^{e}$ siècle, récupérés sur de vieux 78 tours craquelés. Traités en accentuant la violence de leurs parasites tout en noyant dans l'écho leurs mélodies surannées, Kirby tirait de ces standards usés des évocations fantomatiques d'un monde perdu, inaccessible. Comme une longue déambulation dans les salles de bal poussiéreuses du *Overlook Hotel* de *Shining* (c'est d'ailleurs de là que vient le nom du projet), promises à jamais au silence des trépanés. Mais après les acclamations obtenues en 2011 pour son excellent *An Empty Bliss Beyond This World*, c'est encore plus loin dans les ténèbres que nous amène son vaste cycle de 6 albums *Everywhere At The End of Time*, débuté en septembre 2016 et prévu pour s'achever en 2019 au rythme d'un disque par semestre. L'objectif : proposer une expérience sonique autour de la démence et de la sénilité en documentant musicalement la lente dégradation de l'esprit et des souvenirs jusqu'à la disparition inexorable de toute lucidité. Une œuvre littéralement malade qui achèvera définitivement The Caretaker en tant que projet. Si la fascination pour ce type de pathologie n'est pas si étonnante de la part de Kirby – il avait signé en 2006 le massif *Theoretically pure anterograde amnesia*, recueil de 72 fragments ambient basés sur l'expérience de l'amnésie antérograde – elle est ici poussée à un paroxysme autodestructeur saisissant. Chaque nouveau chapitre est un pas de plus dans l'inconnu. Si le premier disque ressemblait ainsi à un essai presque typique de la part de l'artiste, le deuxième sorti en mars dernier commençait à faire poindre d'inquiétantes perturbations, échos d'une lointaine bataille vouée à l'échec : boucles qui sautent, réverbérations qui noient, autant d'attaques sourdes rongeant peu à peu l'esprit. Arrivé maintenant à la troisième partie de cet aller simple vers l'anéantissement, l'humeur se fait soudainement lourde et confuse, le malaise grandissant. La détérioration s'est installée. Jouant sur une familiarité perturbante, l'album réutilise des samples des deux parties précédentes (dont certains viennent également de disques précédents de The Caretaker), en les tordant subtilement. La lente perte de repères provoquée par la maladie se dessine ainsi à coup de déjà-vu glauques et de trous noirs soudains. Dans la confusion, les mélodies se répètent et bégaient avec une altérité indescriptible : tout ce qui était connu devient étranger. La réalité s'écroule, emportant passé et présent dans le même chaos. Les échos engloutissent progressivement l'espace pour ne laisser que des bourdons, des abysses, effaçant avec soin toute trace de vie. Pas d'espoir. Pas de lumière. La chute. À mi-parcours, *Everywhere At The End of Time* est l'un des *work in progress* les plus fascinants de notre époque. Et le pire reste à venir, selon les dires même du créateur : « *Nous allons maintenant quitter la phase consciente du projet. Les trois dernières étapes seront les plus intéressantes à mes yeux : tout s'effondrera jusqu'à atteindre une confusion absolue.* » Il n'est pas trop tard pour vous joindre au voyage, en repartant du premier chapitre, pour mieux vous laisser submerger jusqu'à la fin amère.

**Émilien Villeroy**



# 2017 à grands coups de POP POP POP POP

**Sylvain Collin - TOP 2017**

**Nouveautés**
THE AFGHAN WHIGS *In Spades* (Sub Pop)
B I G | B R A V E *Ardor* (Southern Lord)
CHELSEA WOLFE *Hiss Spun* (Sargent House)
THE BUG vs EARTH *Concrete Desert* (Ninja Tune)
BELL WITCH *Mirror Reaper* (Profond Lore)
POWER TRIP *Nightmare Logic* (Southern Lord)

**Rééditions**
PRINCE *Purple Rain* (Warner)
KING CRIMSON *Sailor's Tales* (Discipline Global Mobile)
MASARU IMADA TRIO+2 *Green Caterpillar* (Le Très Jazz Club)
NEIL YOUNG *Hitchhicker* (Reprise)
TAD *God's Balls/Salt Lick/8-Way Santa* (Sub Pop)
MIDORI TAKADA *Through the Looking Glass* (We Release Whatever the Fuck We Want Records)

**Concert :** WOLVES IN THE THRONE ROOM au Glazart, Paris (le 8/12/17)

**Stompboxes**
SUPEREGO PLUS (Electro-Harmonix)
FREQOUT (DigiTech)
GREEN RUSSIAN BIG MUFF (Electro-Harmonix)

**Etienne Greib - TOP 2017**

Crescent-*Resin Pockets* (Geographic/ Domino)
The New Year-*Snow* (Grand Hotel Van Cleef)
Jessica 93-*Guilty Species (*Teenage Menopause/ Music Fear Satan)
The Jesus And Mary Chain-*Damage And Joy* (Warner)
Gospelbeach-*Another Summer Of Love* (Alive Natural Sound)
Unsane-*Sterilize* (Southern Lord)
The Feelies-*In Between* (Bar/None)
Michel Cloup/ Beatrice Utrilla- *Etat Des Lieux Intérieurs* (Self Released)
V/A-*Riding With The Ghost, a tribute To Jason Molina* (Watchfoss)
Mendelson-*Sciences Politiques* (Ici d'Ailleurs)
Spinning Coin-*Permo* (Geographic/ Domino)
Endless Boogie-*Vibe Killer* (No Quarter)
Thurston Moore-*Rock'n'Roll Consciousness* (Fiction)

**Rééditions :**
Lift To Experience-*The Texas Jerusalem Crossroads* (Mute)
KG-*Come Closer, We Are Cool* (Manufactured/the Shoegaze archives)
Bark Psychosis-*Hex* (Fire)
The Rain Parade- *Emergency Third Rail Power Trip* (Real Gone)
Hüsker Dü-*Savage Young Dü* (Numero Group)
John Wonderling – *Day Breaks* (Flashback)

**Concert** : Nurse With Wound (with Quentin Rollet et David Fenech)
21/03 Eglise Saint Merry (Sonic Protest)

**Livre** : *L'ordre du jour*- Eric Vuillard-Actes Sud

**Dvd** : *Where You're Meant To Be*- Aidan Moffat/Sheila Stewart/ Paul Fegan

**Espoir 2018** : Hershey Hito

**Alex Mimikaki**
Albums
PHOENIX *Ti Amo* (Glassnote / Loyauté)
AUTARKIC *I Love You, Go Away* (Disco Halal)
G. LOLLI *Capire Il Mistero* (Specific)
KELLY LEE OWENS *Kelly Lee Owens* (Smalltown Supersound)
JOHN MAUS *Screen Memories* (Ribbon Music)
DAVY KEHOE *Short Passing Game* (Wah Wah Wino)
ALBINOS *Santa Barbara* (Astral Soda / Plexus Records)
ARIEL PINK *Dedicated To Bobby Jameson* (Mexican Summer)
JAPAN BLUES *Sells His Record Collection* (Japan Blues)
LCD SOUNDSYSTEM *American Dream* (DFA)

rééditions
SERGE GAINSBOURG / JEAN-CLAUDE VANNIER *Les Chemins De Katmandou* (Finders Keepers Records)
MARIA RITA *Brasileira* (Optimo Music / Selva Discos)
LA CONFIRMATION "*1983 - 1985*" (Delodio)
MIDORI TAKADA *Through the Looking Glass* (We Release Whatever The Fuck We Want)
EMMANUELLE PARRENIN *Maison Rose* (SouffleContinu Records)

singles
AMOR *Paradise / In Love An Arc* (Night School)
SUPERPITCHER *The Golden Ravedays* (Hippie Dance)
V/A *Eine Welt* Vol. 1 (Eine Welt)
DEMIAN *Milestars* (Kompakt)
SOULWAX *Close To Paradise* (Deewee)

chansons
YAN WAGNER *This Never Happened* (Her Majesty's Ship)
PATIENCE *White of An Eye* (Night School)
MÉNAGE À TROIS *South Seas* (Cracki Records)
N.E.R.D. & RIHANNA *Lemon* (Columbia)
BLOND AMBITION *Shasta* (Swoon City)

concert
NEW ORDER (Old Granada Studios, Manchester, 13/07/17)

espoir
VOX LOW

**Charline Lecarpentier - TOP 10 Sentences pop 2017**

Allred And Broderick "*If we open our ears, may we minimize our fears*" sur *The Ways*
Aquaserge "*Si tu marches sur tes propres pas c'est que tu as fait le tour du monde. Si ton reflet correspond à ton visage c'est que tu n'est pas la Joconde*"
Go Kart Mozart "*You used to care you used to try, all that effort such a waste*" sur *When you're depressed*
Klub des Loosers "*Paraît que ta vie c'est dur, mais que tu ne bosses pas à la mine. Simplement du bout du crayon, que tu ne vas rester qu'un brouillon*" sur *Préface*
Kaitlyn Aurelia Smith "*The hardest part of finding out your name Is owning it in all that it contains*" sur *An Intention*
Etienne Daho "*Sous ces étoiles envenimées. Archangéliques et dérangées. Dresse ma flèche Technicolor*" sur *Nocturne*
MGMT "*Open-eyed, Burn the page, My little dark age*" sur *Little Dark Age*
Maud Octallinn "*Je suis la truite, tuée la truite. Nous sommes les truites. RE-SSU-SCI-TÉES*" sur *Les truites ressuscitées*
St Vincent "*Pills to wake, pills to sleep*
*Pills, pills, pills every day of the week*
*Pills to walk, pills to think*
*Pills, pills, pills for the family"* sur *Pills*

**Fred Valion**

1. Michael Head – *Adiós Señor Pussycat*
2. Protomartyr – *Relatives in Descent*
3. Alvvays – *Antisocialites*
4. Feist – *Pleasure*
5. The War on Drugs – *A Deeper Understanding*
6. Big Thief – *Capacity*
7. Slowdive – *Slowdive*
8. Floating Points – *Reflections - Mojave Desert*
9. King Gizzard & The Lizard Wizzard – *Flying Microtonal Banana*
10. Hand Habits – *Wildly Idle (Humble Before the Void)*

**Thomas Schwoerer**
*(Sans ordre de classement)*

**FEIST** *Pleasure* (Polydor)
**CIGARETTES AFTER SEX** *Cigarettes After Sex* (Spanish Prayers)
**KING KRULE** *The Ooz* (True Panther/XL Recordings)
**SAMPHA** *Process* (Young Turks/Beggars)
**LONDON O'CONNOR** *OΔ* (True Panther/Matador)
**MOUNT KIMBIE** *Love What Survives* (Warp)
**BIBIO** *Phantom Brickworks* (Warp)
**SLOWDIVE** (Dead Oceans)
**ALVVAYS** *Antisoclialites* (Transgressive)
**JOHN MAUS** *Screen Memories* (Ribbon Music)

**Espoir :** Lauren Auder

**TOP 10 Alexandre Gimenez-Fauvety**

2017, année de gamelles (Real Estate, Wand), confirmations (Forever Pavot, Homeshake, The Proper Ornaments), surprises (Infinite Bisous, Tôle Froide, Jons) et un retour inespéré: Beach Fossils. Nous n'attendions pas la formation étasunienne et pourtant, quel disque ! Sortis de leur zone de confort (le post-punk british brumeux), les membres de Beach Fossils s'épanouissent et offrent un récital de chansons pop graciles. Somersault fut le disque de mon été, il sera aussi celui de mon année.

Il a aussi été question du funk dépressif blanc d'Homeshake et Infinite Bisous. Les deux musiciens ont d'évidentes similitudes dans leur approche très mélancolique et synthétique de la musique de danse.

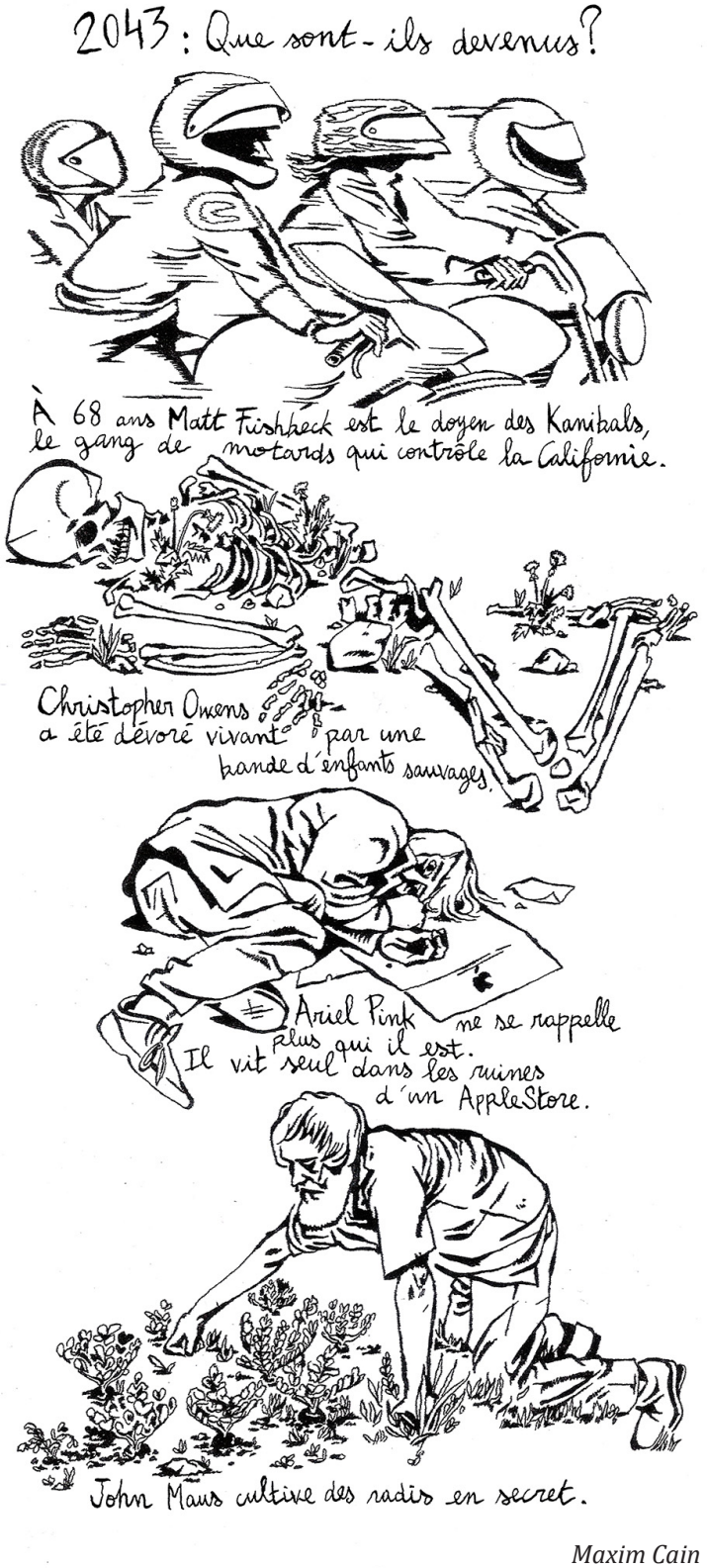
La clique londonienne de James Hoare confirme sa bonne santé. Après Ultimate Painting l'année dernière, les mésestimés Proper Ornaments, qu'il forme avec Max Celada, ont publié l'excellent Foxhole. L'autre moitié d'Ultimate Painting, n'est pas resté à la maison compter les billes, publiant le charmant Sandgrown. S'il est absent de ce top, notons aussi le sympathique effort de Charles Howl, bassiste de Proper Ornaments, My Idol Family.

La pop de qualité francophone a eu ses réussites. Mustang confirme avec un EP sec et nerveux. La Souterraine publie toujours à un rythme effréné mixtapes et compilations. S'il est facile de s'y perdre, difficile de ne pas se faire tenter par Laisse ça être d'un Aquaserge au sommet de son art, c'est à dire entre Brigitte Fontaine et la scène Canterbury. Les artistes Born Bad ont fait le saut du français pour nombre d'entre eux (Orval Carlos Sibelius, Marietta et Forever Pavot). L'underground se porte très bien (Tôle Froide, Police Control, Citron Vague, La Houle, Azur...), merci pour lui !

Le politique et le social ont aussi souvent rejoint l'artistique. La musique indépendante a ainsi été marquée par nombre de séismes en prisme direct d'une actualité parcourue de scandales. Matthew Melton a été viré avec fracas par le label Castle Face suite à une interview à un site français (Still In Rock). Captured Tracks en a fait de même avec Alex Calder à quelques jours de la sortie de son album. Dans l'intervalle, le voile a aussi été levé sur le départ précipité de Matt Mondanile de Real Estate. Ce n'est certainement qu'un début, d'autres suivront en 2018.

Autre phénomène intéressant, potentiellement annonciateur de nouvelles démarches dans la musique indépendante de demain: la mise en ligne gratuite du cinquième (comment font-ils?) album de l'année de King Gizzard & The Lizard Wizard. Si douze chansons sur un bandcamp en téléchargement libre n'ont rien d'un exploit, les sur-actifs Australiens ont poussé la logique autrement plus loin: ils ont autorisé tout le monde à presser sa propre version vinyle de l'album à partir des fichiers master ! Dans les jours qui ont suivi, les éditions en pré-commande ont fleuri. La plupart d'entre elles dans des vinyles aux couleurs chamarrées qui ne jureraient pas dans une boutique Desigual en plein été.

1 – Beach Fossils – *Somersault* (Bayonet)
2 – Infinite Bisous – *W/Love* (Tasty Morsels)
3 – The Proper Ornaments – *Foxhole* (Tough Love)
4 – Forever Pavot – *La Pantoufle* (Born Bad)
5 – Homeshake – *Fresh Air* (Sinderlyn)
6 – Jons – *At Work on Several Things* (Field Mates)
7 – Xavier Boyer – *Some/Any/New* (Human Sounds)
8 – Mustang – *Karaboudjan* (A* Rag)
9 – Tôle Froide – *Tôle Froide* (AB Records)
10 – Jack Cooper – *Sandgrown* (Trouble In Mind)




*Maxim Cain*

**Top 2017 Rosario Ligammari**

1. Cesare Cremonini, « *Possibili Scenari* »
2. Giorgio Poi, « *Fa Niente* »
3. Germano, « *Per Cercare il Ritmo* »
4. Edda, « *Graziosa Utopia* »
5. Maud Geffray, « *Polaar* »
6. Jo Wedin & Jean Felzine, « *Pique-Nique* »
7. Selton, « *Manifesto Tropicale* »
8. Colapesce, « *Infedele* »
9. Maiole, « *Music For Europe* »
10. Colombre, « *Pulviscolo* »

**Laurent Maréchal**

1 - Kelly Lee Owens "*Kelly Lee Owens*" (Smalltown Supersound/La Baleine)
2 - Mac DeMarco "*This Old Dog*" (Captured Tracks/Differ-Ant)
3 - Mount Kimbie "*Love What Survives*" (Warp/Differ-Ant)
4 - Cigarettes After Sex "*Cigarettes After Sex*" (Partisan Records/PIAS)
5 - SZA "*Ctrl*" (Jive Epic/Sony)
6 - Superpitcher "*The Golden Ravedays*" (Hippie Dance)
7 - Nick Hakim "*Green Twins*" (ATO Records/Import)
8 - King Krule "*The OOZ*" (XL Recordings)
9 - Cornelius "*Mellow Waves*" (Warner Music Japan/Import)
10 - Alessandro Cortini – "*AVANTI*" (The Point Of Departure Recording Company/Import)

"Une année plus complètement pop mais toujours vraiment moderne. En haut du podium personnel, la délicieuse Kelly Lee Owens signe, entre house narcoleptique et pop éthérée, une première œuvre étonnante de retenue et de maturité. Mac DeMarco saute quant-à-lui, après quelques sorties plus faiblardes, un pas de géant avec *This Old Dog*, grand disque de *songwriting* épuré et maitrisé. Le duo anglais de Mount Kimbie livre avec *Love What Survives* un album de producteurs ne sentant ni le cachetonnage calculateur, ni le collage d'éléments hétérogènes et qui, sans l'apparition en fin de parcours de l'agaçant James Blake, frisait le parcours parfait. Citons également les californiens de Cigarettes After Sex qui, en dépit de nombreuses tares (ce nom de groupe, ce chanteur absolument insupportable à regarder articuler, etc.), offre une collection sous tranxène renversante d'élégance et de mélancolie ouatée. SZA signe quant-à-elle le disque de R&B moderne que l'on aurait dû acclamer en lieu et place de celui très ronflant de Solange l'an passé. On pourrait aussi évoquer la confirmation du génial King Krule sur le claustrophobe *The Ooz*, les retours inattendus et gagnants de Cornelius et Superpitcher, la soul blanche entêtante de Nick Hakim ou l'électronique ambient vintage saisissante d'Alessandro Cortini, collaborateur de longue date de Trent Reznor dont le troisième album solo *(AVANTI)* constitue l'un des plus beaux voyages sonores de l'année. Difficile enfin de passer sous silence quelques grosses déceptions ; The War On Drugs qui croyant ériger une statue à Bruce Springsteen confirme bien cette fois-ci son statut de dignes héritiers des pires moments de Dire Strait ou James Murphy (LCD Soundsystem) qui, outre signer un comeback risible, parvient à enfumer son monde avec un disque paresseux qui ne peut mieux faire que ressasser sans passion un passé que l'on a pourtant vénéré. Enfin, faute de mieux, Kendrick Lamar continue de truster de façon méritante, mais trop scolaire, un podium hip hop qui fait vraiment peine à voir."

**Sébastien Jenvrin**

1. Cigarettes After Sex – *Cigarettes After Sex*
2. Ariel Pink – *Dedicated to Bobby Jameson*
3. Phoenix – *Ti Amo*
4. Molly Burch – *Please Be Mine*
5. The War on Drugs – *A Deeper Understanding*
6. The Shins – *Heartworms*
7. The Clientele – *Music for the Age of Miracles*
8. Juliette Armanet – *Petite Amie*
9. Japanese Breakfast – *Soft Sounds from Another Planet*
10. Alex Cameron – *Forced Witness*

**Émilien Villeroy - Top 11**

***HIVER***
WILLIAM BASINSKI, *A Shadow in Time*
BEDWETTER, *Volume 1 : Flick Your Tongue Against Your Teeth and Describe the Present*
Grand bain d'azote liquide, 2017 s'est ouvert par le biais de deux agrégats de confusion ahurie qui n'en finirent plus de tonner ensuite. Puissance sourde de William Basinski et de son ambient funéraire aux boucles duveteuses et crépitantes, rendant ici le plus bel hommage possible à feu David B. Violence brute de Bedwetter et de son hip-hop expérimental noir de douleur, où la psychose se crache sur des samples de Jandek. Plan grand froid.

***PRINTEMPS***
ELLEN ARKBRO, *For Organ and Brass*
PC MUSIC, *Month of Mayhem*
Double mouvement printanier. D'un côté, le réveil majestueux du monde, illustré par la compositrice Ellen Arkbro dans son insaisissable chef d'œuvre For Organ and Brass, double ration de drones acoustiques s'étirant en droites parallèles aussi minimalistes qu'intimement lyriques. De l'autre, les tourbillons séminaux du Month Of Mayhem, compilation d'un mois intensif de singles quotidiens par le label post-moderne PC Music, grandes eaux pop orgasmiques de l'année. Lumières bipolaires d'une saison en enfer.

***ÉTÉ***
TYLER THE CREATOR, *Flower Boy*
BROCKHAMPTON, *Saturation II*
À croire qu'il n'y a plus que le rap américain tout juste majeur qui soit encore capable aujourd'hui de venir foutre le feu à nos tympans comme si c'était le dernier jour du lycée. Tyler signe la saga hip-hop adolescente en technicolor la plus grandiose et attachante de sa carrière, tandis que le boys band Brockhampton nous apporte une bouffée d'air frais façon ouragan dans la gueule. Sur la côte ouest, le soleil ne se couche peut-être jamais.

***AUTOMNE***
COLLEEN, *A Flame My Love, A Frequency*
KING KRULE, *The Ooz*
Délicieux disques d'errances introspectives, voués à accompagner la lourdeur pataude des membres mordus par la pale pluie poisseuse de ces temps de décomposition tranquille. L'une nous enlace dans sa bulle électronique sans ombres, l'autre nous emporte dans une odyssée à l'équilibre méticuleusement instable. Nuages scintillants et territoires urbains troublés. Des compagnons de route précieux.

***HORS SAISON***
ANGELO BADALAMENTI, *Twin Peaks : Limited Event Series Soundtrack*
THE CARETAKER, *Everywhere at the End of Time Stage 2 & 3*
Flottant au dessus de 2017 comme la plus pure bouffée de perfection qui nous ai attaqué les rétines depuis des lustres, l'ombre de Twin Peaks a servi autant d'antidote que de poison, rendant souvent bien fade le reste des choses face à son implacable perfection. En sevrage, ne reste qu'à réécouter Badalamenti et ses suppliques diaphanes pour invoquer ce monde lointain. Avec, en guise d'itinéraire bis, les carnets de voyage en direction de l'oubli éternel signés par The Caretaker, sources inépuisables eux-aussi de vertiges glacés et de torrents d'[ominous whooshing].

***HORS MONDE***
MOUNT EERIE, *A Crow Looked At Me*
Pas de mots.

**JFLP**

Gazzelle – *NMRPM*
Piano qui chiale, amante qui geint, synthés qui tracent jusqu'aux étoiles : une complainte stellaire par les auteurs romains d'un premier mini-album tubesque, Superbattito. Un soir d'été à Bologne, au Covo Club, on a vu le chanteur peroxydé de Gazzelle être assailli à sa descente de scène par une nuée de fans ébaubis. Il leur était apparu dans le plus simple appareil : le charisme à l'air.

Lusine – *Just a Cloud*
#Lali Puna <3 #Darkstar

Phoenix – *Telefono*
"How can I sleep when you're wide awake?" L'amour longue distance peut être fécond, les nuits blanches et enjalousées du lunaire Thomas Mars lui ont inspiré une merveille de melodia melanconica chantée en italo-english.

Voyou – *Seul sur ton tandem*
#Petit Fantôme <3 #PharaonDeWinter

Maison Neuve – *Vega*
Maison Neuve, c'est la classe amère ; un songwriting racé qui s'ajoute à une absence quasi permanente.

It's For Us – *In the Space*
Le label suédois Luxury héberge des seconds couteaux aiguisés (tels Westkust ou Archipelago). Dans le genre fulgurance, les guitares d'*In the Space* expédient les affaires courantes de l'indie en pétard.

Coma Cinema – *Thunder*
Proposition de suite musicale : à mélanger avec *Apparitions* de Katrina Krimsky (via UbuWeb par exemple), *Alvin Row* d'Animal Collective, *Moitiée* de François & The Atlas Mountains, *Frosinone* de Calcutta, *Come to Me Now* de Kevin Morby, *Abigael* d'Erik Arnaud et *Demons* de Spring King – suicide onirique assuré.

Roméo Poirier – *Live at Point Art Hub*
Après ce hara-kiri à force de pop plombée, une sieste électronique éternelle bien méritée.

# Top of the POP

**Christophe Basterra**

Avertissement : ce top est un top de chansons parues cette année, qui m'ont accompagné peut-être plus que de raison. Elles sont "classées" par ordre alphabétique.

KOMMODE – *Captain Of Your Sinking Ship* (sur l'album *Analog Dance Music* – Brilliance Records)
DA SILVA – *L'Aventure* (sur l'album *L'Aventure* – [PIAS] Le Label)
DESTROYER – *Sky's Grey* (sur l'album *Ken* – Merge Records)
SAINT ETIENNE – *Whyteleaf* (sur l'album *Home Counties* – Heavenly Recordings / PIAS)
MICHAEL HEAD & THE RED ELASTIC BAND – *Working Family* (sur l'album *Adios Señor Pussycat* – Violette Records / La Baleine)

**Tom Gagnaire**

*1/ Ariel Pink, Dedicated to Bobby Jameson (Mexican Summer)*
A force d'enchaîner des disques tous plus impeccables, iconoclastes, audacieux les uns que les autres, Ariel Pink est tout simplement en train de devenir à mes yeux le plus grand artiste musical de notre temps. Et cet album me parait être le plus direct, le plus abouti, le plus indispensable de son importante discographie.

*2/ John Maus, Screen Memories (Ribbon Music)*
Depuis la rentrée de septembre, le disque d'Ariel Pink et celui de John Maus sont au coude à coude féroce en termes de nombre d'écoutes sur ma platine. La pop froide, gothique, absurde et spleenétique du philosophe Maus est le compagnon idéal pour affronter l'hiver dans l'enfer libéral.

*3/ Mac DeMarco, This Old Dog (Captured Tracks)*
Autre génie américain à parfaire son trait et son propos, le tout avec indolence et humour scato. C'est sobre, ça met beaucoup de monde d'accord et c'est tant mieux comme ça !

*4/ Children Of Alice, Children Of Alice (Warp)*
On espère toujours voir un jour paraître l'album inachevé de Broadcast, en attendant on est content de voir que James Cargill, Julian House (The Focus Group) et Roj ne lâchent pas l'affaire et ils forment à eux trois une société secrète de brillants collagistes dada et ésotérique.

*5/ Karaocake, Here and Now (Objet disque)*
Il y a de la liturgie, de la profondeur, de l'amertume sur la jeunesse consumée trop vite, des pleurs et des disputes, toujours, un son rugueux mais caressant, de la mélancolie et beaucoup de lumière dans cette collection de tubes évanescents écrits par la prêtresse Camille Chambon et produits par le prolifique Stéphane Laporte, aka Domotic.

*6/ Forever Pavot, La pantoufle (Born Bad Records)*
Je reprochais au précédent disque son côté trop "à la manière de", ici les références sont toujours très appuyés, mais il y a de vrais bons morceaux – *Le Beefteak, La Soupe à la Grolle, La pantoufle est dans le puits, La belle affaire* – et une vraie personnalité derrière.

*7/ Thundercat, Drunk (Brainfeeder)*
Ce génie de la basse 12 cordes n'est pas qu'un illuminé cosmique, c'est un impressionnant trousseur de pop songs parfaites – *Friend Zone, Them Changes, A Fan's Mail (Tron Song Suite II)*...– marchant en espadrilles Gucci sur les pas des géants Timbaland et Pharrell Williams (période N.E.R.D. et The Neptunes).

*8/ Toog, The Prepared Public (Karaoke Kalk)*
Le dernier disque de Toog (poète, cinéaste et compositeur incroyable) s'appréhende plus comme un recueil de poèmes instrumentaux que comme un bête album de plages ambient, tant chaque note devrait être apprise par coeur en classe et récité aux quatre vents.

*9/ Domotic, Smallville tapes (Gonzai)*
Comme toujours dans les disques de Domotic, il y a des hymnes laidback et sublimes (*Cinquième étage, Département Inconnu, le roubaisien Fréquence Fuzz*), des pistes kraut à l'inquiétante étrangeté (*Rite de passage*), des plages atmosphériques à la Terry Riley (*Repos Forcé*)... Du rhodes, des synthés antédiluviens et des guitares passées dans des delays à bande... sa patte sonore est peut-être la plus belle de tout l'hexagone actuellement.

*10/ Bertrand Burgalat, Les choses qu'on ne peut dire à personne (Tricatel)*
Bertrand Burgalat fait toujours le même disque, avec la même palette sonore, les mêmes choses à dire (bien qu'ici on ne peut les dire à personne) et la même inégalité dans la qualité des chansons. Néanmoins, il demeure un maître incontesté pour des milliers de raisons (arrangeur, producteur et compositeur de génie absolu, déjà). Ici il y a donc des bas mais aussi des très très hauts (*36 Minutes, Musées et cimetières, Son et lumière...*), particulièrement en ce qui concerne les textes, de très bonne facture ce coup-ci.

Mais cette année, comme les précédentes, j'ai énormément écouté Weyes Blood. Je ne me lasse pas de son dernier, *Front Row Seat To Earth*, sorti fin 2016, et de sa collaboration avec Ariel Pink, un ep *Myths 002* sous le nom de Mering & Rosenberg.

En rééditions, saluons le magnifique coffret *A Game For All Who Know, The H&F Recordings Box* qui vient de paraître chez Cherry Red. On y découvre ou redécouvre l'oeuvre de Peter Howell et John Ferdinando au sein de leurs différentes formations : Ithaca, Friends, Tomorrow Come Someday, Agincourt, et la bande-son qu'ils ont réalisé pour une version radiophonique du *Through The Looking Glass*, de Lewis Carroll. De la folk pastorale typiquement anglaise, proche des premiers Pink Floyd, de Pentangle ou des californiennes Wendy & Bonnie.

**Elvire von Bardeleben**

Japanese Breakfast, *Soft Sounds from Another Planet*
Proper Ornaments, *Foxhole*
Lorde, *Melodrama*
Phoenix, *Ti Amo*
LCD Soundsystem, *American Dream*
Ibeyi, *Ash*
The Horrors, V
Alvvays, *Antisocialites*
Lali Puna, *Two Windows*
Shout Out Louds, *Ease My Mind*

QUERCUS
TILIA
ULMUS
FRAXINUS
PINUS
CASTANEA
JUGLANS
CORYLUS

**Gérôme Guibert**

1- Monarch, *Never Forever* (Profound Lore)
Un grand album, à la fois quintessence du funeral doom et aux chant féminin lumineux. Quand Godspeed You! Black Emperor rencontre Reverend Bizarre, on a enfin les arguments pour se poser !

2- Fleet Foxes, *Crack Up* (Nonesuch/Warner)
Ça faisait un moment que Flett Foxes avait disparu de la circulation, mais le groupe revient avec toujours un folk rock spiritual de première qualité. *On another Ocean* et *If you Need To* sont incroyables.

3- La Colonie de Vacances (Electric Electric+Papier Tigre+Pneu+Marvin), *Livre+vinyle*, (Kythibong/Murailles Music/Superloto Editions)
Ce collectif propose une musique qui déborde d'empowerment et de positivité. Ils proposent de surcroît des dispositifs de spectacle hallucinants en investissant les quatre coins ou le centre des salles de concert, et mettent en vente des objets hors norme comme ce livre d'art et album vinyle 10".

4- Okay Monday, *I Love You Keep Driving* (62TV)
En termes de mélodie vocales, il y a les Beach Boys de *Good Vibrations*, les Beatles du *White album* mais il faut aussi compter avec les tubes en puissance de *Okay Monday*, tout en sachant que frenchies les agrémentent de structures pop garage/power pop du meilleur crû.

5- Extreme Shoegaze *ES 1* (Ovvk Recordings)
Des murs de guitares à la manière de *Loveless*. Des murs de guitares entre nappes zen et agressions sonores, joués sur guitares Fender avec Vibratos et racks de pédales. Envoutement assuré.

**Victor Thimonier**

Merci Arto Lindsay, j'ai passé six mois de l'année à écouter de la musique brésilienne et ça prend du temps. Du coup, 2017 n'a pas été une grande année de découverte. Heureusement que les valeurs sûres n'ont pas déçu. Matt Fishbeck est enfin revenu d'entre les morts. John Maus is not missing anymore. Saint Etienne a décidé de se vautrer dans l'excellence depuis deux albums. Dave Longstreth, Amber Coffman, Deradoorian ont tous fait des albums. Nite Jewel est en pleine bourre. Young Thug chante. Jens Lekman minaude. Christopher Owens a refait signe de vie, chez Curls. Même M(agic)ushroom repousse une troisième fois, merci merci merci Samuel Étienne! Mes petits chats, on n'a jamais que neuf vies, faites qu'elles soient belles.

**Top de la vraie vie**

1.HOLY SHIT - *Solid Rain* (Semiotext(e))
2.DIRTY PROJECTORS - *Dirty Projectors* (Domino)
3.DESTROYER - *ken* (Dead Oceans)
4.ARIEL PINK - *Dedicated To Bobby Jameson* (Mexican Summer)
5.SAINT ETIENNE - *Home Counties* (Heavenly)
6.JOHN MAUS - *Screen Memories* (Ribbon Music)
7.AMBER COFFMAN - *City of No Reply* (Columbia)
8.ZACH PHILLIPS - *How To Slip Away* (OSR Tapes)
9.THUNDERCAT - *Drunk* (Brainfeed)
10. JEAN-LOUIS MURAT - *Travaux sur la N89* (PIAS)

**Top alternatif**

1.NUNZIO FATTINI - *Bat Classical* (Emotion)
2.NITE JEWEL - *Real High* (Gloriette)
3.HOLY SHIT - *Bad Habitat* (self-released)
4.DERADOORIAN - *Eternal Recurrence* (Anticon)
5.FATHER JOHN MISTY - *Pure Comedy* (Sub Pop)
6.ALVVAYS - *Antisocialites* (Transgressive)
7.ARTO LINDSAY - *Cuidado Madame* (Northern Spy)
8.PHOENIX - *Ti Amo* (Glassnote/Loyauté)
9.JENS LEKMAN - *Life Will See You Now* (Secretly Canadian)
10. YOUNG THUG - *Beautiful Thugger Girls* (Atlantic/300 Entertainment)

**Gidéon Stargrave**

Bill Botting & The Two Drinks Minimum – *Better Friends*
Courtney Barnett & Kurt Vile – *Lotta Sea Lice*
Arnaud Rebotini – *BO 120 battements par minutes*
LCD Soundsystem – *American Dream*
Neil Young - *Hitchhiker*
Sun Kil Moon – *Common as light and love are red valleys of blood*
Sacred Paws – *Strike A Match*
Alvvays – *Antisocialites*
Pale Specters – *ep*
Jagwar Ma – *Every now and zen ep*

**Concert**

LCD Soundsystem – *Olympia 13/09/17*
Gorillaz – *Zenith 24 & 25/11/17*
The Divine Comedy – *Folies Bergère 25/01/17*
The Jesus & Mary Chain – *Elysée Montmartre 27/04/17*
The Pastels – *La Cigale 06/09/17*
Weezer – *Olympia 19/10/17*

**Singles**

The Juan MacLean – *Can You Ever Really Know Somebody*
Shamir – *90's kids / Straight boy*
Pet Shop Boys – *Undertow (Tuff City Kids remix) / Left To My Own Devices (Super version)*
Katy Perry / Nicki Minaj – *Swish Swish*
The Rentals – *Elon Musk is making me sad*

**Xavier Mazure**

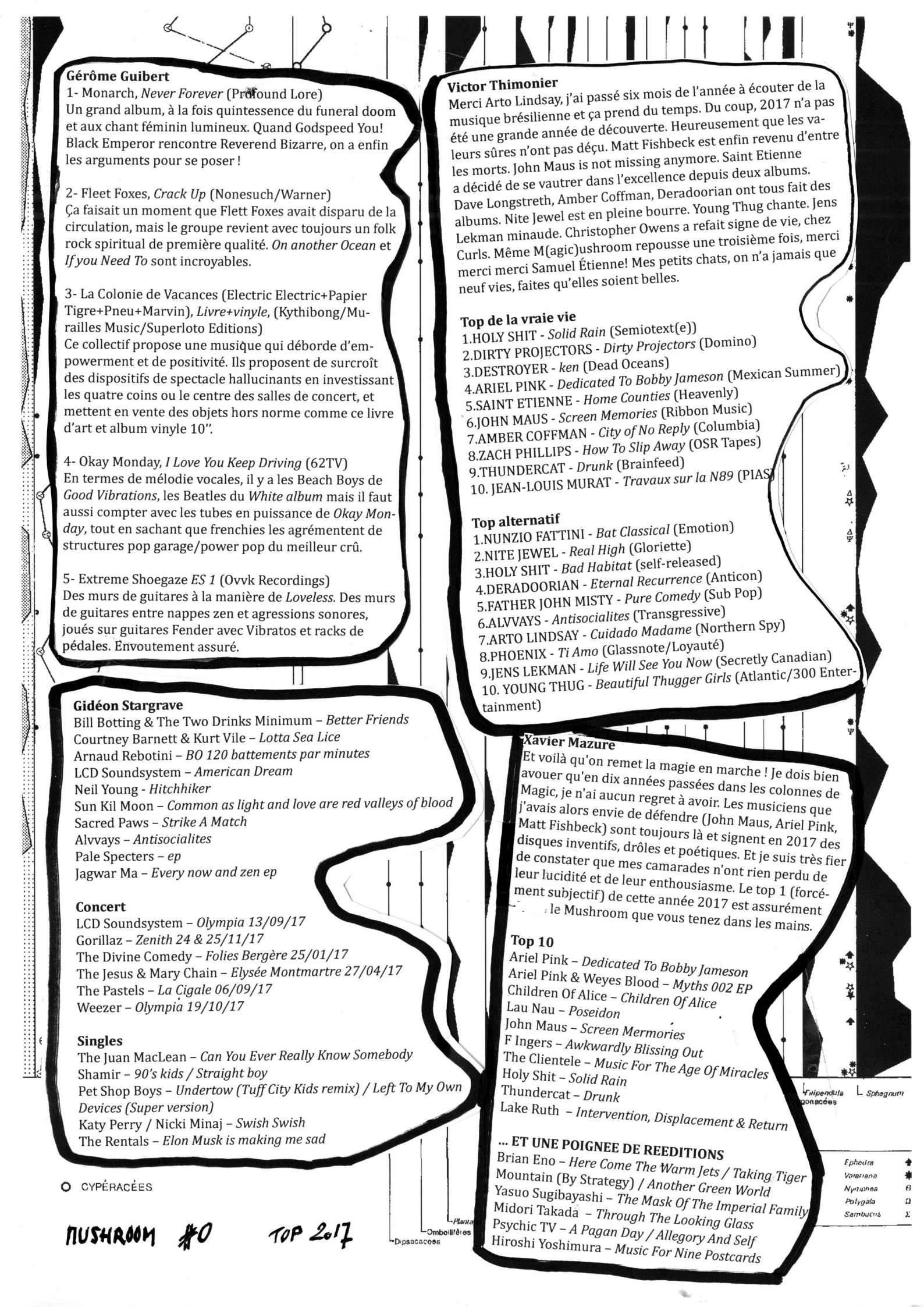
Et voilà qu'on remet la magie en marche ! Je dois bien avouer qu'en dix années passées dans les colonnes de Magic, je n'ai aucun regret à avoir. Les musiciens que j'avais alors envie de défendre (John Maus, Ariel Pink, Matt Fishbeck) sont toujours là et signent en 2017 des disques inventifs, drôles et poétiques. Et je suis très fier de constater que mes camarades n'ont rien perdu de leur lucidité et de leur enthousiasme. Le top 1 (forcément subjectif) de cette année 2017 est assurément le Mushroom que vous tenez dans les mains.

**Top 10**

Ariel Pink – *Dedicated To Bobby Jameson*
Ariel Pink & Weyes Blood – *Myths 002 EP*
Children Of Alice – *Children Of Alice*
Lau Nau – *Poseidon*
John Maus – *Screen Mermories*
F Ingers – *Awkwardly Blissing Out*
The Clientele – *Music For The Age Of Miracles*
Holy Shit – *Solid Rain*
Thundercat – *Drunk*
Lake Ruth – *Intervention, Displacement & Return*

**... ET UNE POIGNEE DE REEDITIONS**

Brian Eno – *Here Come The Warm Jets / Taking Tiger Mountain (By Strategy) / Another Green World*
Yasuo Sugibayashi – *The Mask Of The Imperial Family*
Midori Takada – *Through The Looking Glass*
Psychic TV – *A Pagan Day / Allegory And Self*
Hiroshi Yoshimura – *Music For Nine Postcards*




MUSHROOM #0 TOP 2017

# Le petit Matt Fishbeck illustré

*par Maxim Cain*